L'Histoire
www.lhistoire.fr

NUMÉRO DOUBLE
116 pages



Le Nil

Histoire d'un fleuve

- *Le pharaon, la crue et le nilomètre*
- *Osiris et la vallée des dieux*
- *Le Caire, capitale des Fatimides*
- *Bonaparte et les poissons du Nil*
- *A la recherche des sources du Nil*
- *Assouan, le coup de maître de Nasser*

Tombe de Nebamon, « Scène de chasse dans les marais », vers 1450 avant notre ère

L 13413 - 533 - F: 7,90 € - RD

BEL 8,90€ - LUX 8,90€ - CH 13,90CHF - D 9,20€ - ESP 8,90€ - IT 8,90€ - GR 8,90€ - PORT-CONT 8,90€ - DOM 8,90€ - NCAL 1100XPF - MAR 80MAD - TUN 14,90TND - CAN 12,99$CAD

CINÉ SALON 13 PRÉSENTE

FESTIVAL DU FILM HISTORIQUE

en plein air !

Du 19 au 27 AOÛT 2025

CHÂTEAU DE L'EMPÉRI

Salon de Provence (13)

Projections en plein air dans un cadre exceptionnel
Salon du livre et de la BD historiques le samedi 23 août
Programme complet sur www.cinesalon13.com

Ciné Salon 13 · SALON DE PROVENCE LA VILLE · L'ÉTÉ AU CHÂTEAU · CINEPLANET · L'Histoire

Le don des dieux ?

Hérodote, génial historien, et donc forcément géographe, l'a écrit il y a 2500 ans une fois pour toutes : l'Égypte est un « don du Nil » *(doron tou potamou)*. A l'heure où s'impose l'immense chantier de l'histoire environnementale, nous avons décidé d'aller y voir d'un peu plus près.

Ce que visait à vrai dire la formule du voyageur grec, plus agronome qu'il n'y paraît, ce n'était pas les pyramides, mais plus précisément l'alluvionnement du Delta. Il n'était pas absurde qu'un observateur, habitué aux étés secs et aux pluies rares du régime méditerranéen, soit impressionné par une terre miraculeusement fécondée chaque année, entre juillet et octobre, par les eaux généreuses de la crue. Seuls des dieux pouvaient être à l'origine d'une pareille aubaine : *« Les bêtes en piétinant enfouissent la semence, l'homme n'a qu'à attendre le temps de la moisson. »*

Les historiens nous délivrent aujourd'hui un tout autre récit : celui du travail acharné fourni, dans chaque village, par des paysans charriant dans des paniers la terre pour construire digues et bassins, et rivaliser d'efforts et d'ingéniosité pour transformer le don de l'eau en épis lourds. La crue est un miracle, soit. Encore faut-il savoir en tirer parti.

Faire l'histoire du fleuve, c'est aussi une autre façon de faire l'histoire de l'Égypte

L'Égypte, d'ailleurs, c'est vite dit. Le plus long fleuve du monde (environ 6800 km, dont à peu près seulement 1000 km sont égyptiens), revendiqué aujourd'hui par dix États riverains, a une histoire transnationale. Il n'allait pas de soi qu'il fût si fortement identifié à l'Égypte. Le Moyen Age l'imaginait surgir du paradis, et la recherche des sources poussa pendant trois cents ans les voyageurs les plus hardis, des Jésuites aux officiers britanniques de l'Armée des Indes, au cœur des forêts d'Afrique.

Il y avait de quoi s'y perdre : deux bassins d'alimentation, l'un se déversant des montagnes du Rwanda et du Burundi vers le lac Victoria (le Nil Blanc), l'autre descendant de la « montagne de la Lune » et du lac Tana (le Nil Bleu), en Éthiopie, qui fournit jusqu'à 80 % de ses eaux. La confluence se fait à Khartoum, au Soudan, autre puissance nilotique, héritier lui aussi de brillantes civilisations, dont l'archéologie nubienne en plein essor nous fait découvrir aujourd'hui l'importance : à l'aube du IIe millénaire, les rois de Koush étaient assez puissants pour faire reculer la frontière égyptienne jusqu'à la 1re cataracte, à Assouan.

Reste qu'au temps de Ramsès II, c'est bien l'Égypte qui prend possession du Nil. Sa civilisation en est indissociable : une mythologie née du fleuve où fut jeté le cercueil d'Osiris, des dieux en barque, des papyrus qui conservent sur des milliers de pages une des premières écritures du monde. Sans oublier les crocodiles, les oiseaux ou gibiers du Delta, ni les poissons qui inspirèrent à Geoffroy Saint-Hilaire ses théories sur l'unité du vivant.

Les conquérants ne s'y sont pas trompés. Des Romains aux Arabes, qui plantent leur capitale, Fustat puis Le Caire, au creux d'un méandre, à la jonction stratégique du Delta et de la Vallée, tous les pouvoirs ont eu leur nilomètre, témoignant du caractère vital de la crue.

Avec Méhémet-Ali vint le temps des ingénieurs, et de l'immense révolution de l'irrigation pérenne. Dans les années 1960, le barrage d'Assouan, nouveau chantier pharaonique, assure au pays du grain et de l'électricité à revendre, et à Nasser sa stature de nouveau maître du Nil. Avec la bénédiction de l'Unesco, le transfert-sauvetage des temples d'Abou Simbel est un spectacle mondial.

Un demi-siècle plus tard, le bilan écologique et politique de cette affaire est mitigé. Avec la construction du grand barrage dit « de la Renaissance éthiopienne » la question de l'eau est devenue un enjeu régional majeur. Mais on reste saisi d'admiration devant ce que, depuis 5000 ans, des hommes et des femmes ont su faire de ce ruban de vie au milieu du désert. Faire l'histoire du fleuve, c'est aussi une autre façon de faire l'histoire de l'Égypte. ■

L'Histoire

@ Retrouvez toute l'actualité de *L'Histoire* sur www.lhistoire.fr

Revue mensuelle créée en 1978,
éditée par les Éditions L'Histoire
41 *bis*, avenue Bosquet, 75007 Paris
Président et directeur de la publication :
Claude Perdriel
Directeur général : Philippe Menat
Directeur éditorial : Maurice Szafran
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie
Conception graphique : Dominique Pasquet

Pour toute question concernant votre abonnement
Tél. : 01 55 56 71 19
Courriel : abo.histoire@groupe-gli.com
L'Histoire, service abonnements
45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex
Belgique : Édigroup Belgique, tél. : 070 233 304
Suisse : Édigroup SA, tél. : 022 860 84 01
Tarif France : 1 an, 12 n^{os} : 67 €
1 an, 12 n^{os} + 4 n^{os} *Hors-série. Collections* : 89 €
Tarif autres pays : nous consulter
Achat de revues et d'écrins
L'Histoire, 45, avenue du Général-Leclerc,
60643 Chantilly Cedex
Tél. : 01 55 56 71 19

RÉDACTION, DOCUMENTATION, RÉALISATION
Tél. : 01 70 98 suivi des 4 chiffres
Courriel rédaction : courrier@histoire.presse.fr
Directrice de la rédaction : Valérie Hannin (19 49)
Assistante de rédaction :
Marie Alberto Jeanjacques (19 51)
Conseillers de la direction :
Michel Winock, Jean-Noël Jeanneney
Rédactrice en chef : Héloïse Kolebka (19 50)
Rédacteur(rice)s en chef adjoint(e)s :
Géraldine Soudri (19 52), Olivier Thomas (19 54)
Secrétaire général de rédaction :
Raymond Lévêque (19 55)
Chef de rubrique : Ariane Mathieu (19 53)
Rédaction : Julia Bellot (19 60), Lucas Chabalier, Domitille de Gavriloff, François Mathou, Huguette Meunier, Nina Tapie (19 30)
Rédaction-révision-correction : Hélène Valay
Directrice artistique : Marie Toulouze (19 57)
Service photo : Jérémy Suarez-Lalouni (19 58)
COMITÉ SCIENTIFIQUE
Pierre Assouline, Jacques Berlioz, Patrick Boucheron, Catherine Brice, Bruno Cabanes, Johann Chapoutot, Joël Cornette, Clément Fabre, Anaïs Fléchet, Jean-Noël Jeanneney, Philippe Joutard, Emmanuel Laurentin, Julien Loiseau, Pap Ndiaye, Fabien Paquet, Olivier Postel-Vinay, Yann Potin, Yves Saint-Geours, Maurice Sartre, Claire Sotinel, Pierre-François Souyri, Laurent Theis, Annette Wieviorka, Olivier Wieviorka, Michel Winock
CORRESPONDANTS
Dominique Alibert, Claude Aziza, Vincent Azoulay, Antoine de Baecque, Esther Benbassa, Françoise Briquel-Chatonnet, Guillaume Calafat, Jacques Chiffoleau, Alain Dieckhoff, Jean-Luc Domenach, Hervé Duchêne, Olivier Faron, Marie Favereau, Christopher Goscha, Christian Grataloup, Isabelle Heullant-Donat, Gilles Kepel, Matthieu Lahaye, Marc Lazar, Olivier Loubes, Gabriel Martinez-Gros, Marie-Anne Matard-Bonucci, Guillaume Mazeau, Nicolas Offenstadt, Pascal Ory, Michel Porret, Yann Rivière, Isabelle Surun, Boris Valentin, Sylvain Venayre, Catherine Virlouvet, Nicolas Werth
Ont collaboré à ce numéro :
Romain Alibert, Gaultier Déjean, Grégoire Delatouche, Lucile Juteau (partenariats), Sophie Le Gallo (secrétariat de rédaction), Clara Ménard, Samuel Revise, Reine Vitry (maquette)
FABRICATION
Responsable de fabrication :
Sarah Rabbah (19 21)
ACTIVITÉS NUMÉRIQUES
Erwan Treyz (19 08)
PARTENARIATS ET ÉVÉNEMENTS
Alain Scemama (06 60 49 12 34)
SERVICES ADMINISTRATIFS ET FINANCIERS
Directrice administrative et financière :
Jaye Reig
MARKETING DIRECT ET ABONNEMENTS
Directeur : Luc Bonardi
Responsable du marketing direct :
Magali Viette (19 12)
VENTES ET PROMOTION
Directeur : Valéry-Sébastien Sourieau (19 11)
Ventes messageries : Mercuri Presse Conseil, Frédéric Vinot (01 42 36 80 52)
Diffusion librairies Pollen/Dif'pop'
Tél. : 01 43 62 08 07, fax : 01 72 71 84 51
RÉGIE PUBLICITAIRE
Mediaobs
44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris
Tél. : 01 44 88 suivi des 4 chiffres
Courriel : pnom@mediaobs.com
Directeur général : Corinne Rougé (93 70)
Directeur de publicité : Romain Provost (89 27)
Directeur de clientèle : Antoine Kodio (97 79)
Studio : Vincent Curet (89 26)
Gestion : Catherine Fernandes (89 20)
mediaobs.com

Sommaire

Le Nil,



Antiquité

6 UNE VALLÉE ET DES ROIS

8 Le fleuve qui a fait l'Égypte
par Damien Agut
Le premier État fluvial
par Julien Cooper
Boire l'eau du Nil
Le Nil, son Delta et sa crue
Karl Wittfogel, le despotisme oriental et le contrôle des grands fleuves
Hérodote et le vrai « don du Nil »
Moïse, l'enfant du Nil

18 Égypte-Soudan. Deux royaumes face à face
par Adeline Bats
Immuable pharaon ?
Construction des pyramides : la fin du mystère
La splendeur de Napata et Méroé
Carte : vers 2000 av. n. è., le pharaon et le roi de Koush
Chronologie

26 La révolution du papyrus
par Valérie Schram
Hiéroglyphes sur pierre, hiératique sur papyrus
par Damien Agut
Secrets de fabrication

34 Osiris, Hâpy et l'eau primordiale
par Laurent Coulon
Osiris, en 42 morceaux
Les autres dieux du fleuve
Des temples et des prêtres
La « belle fête de la Vallée »

40 Croisières romaines
par Maurice Sartre

42 Le grenier à blé de Rome
par François Lerouxel
Naum Jasny, le blé vêtu et le blé dur
Carte : Alexandrie-Ostie, vingt jours de trajet
Nilomanie chez les Romains
Carte : Alexandrie, deuxième ville de l'empire



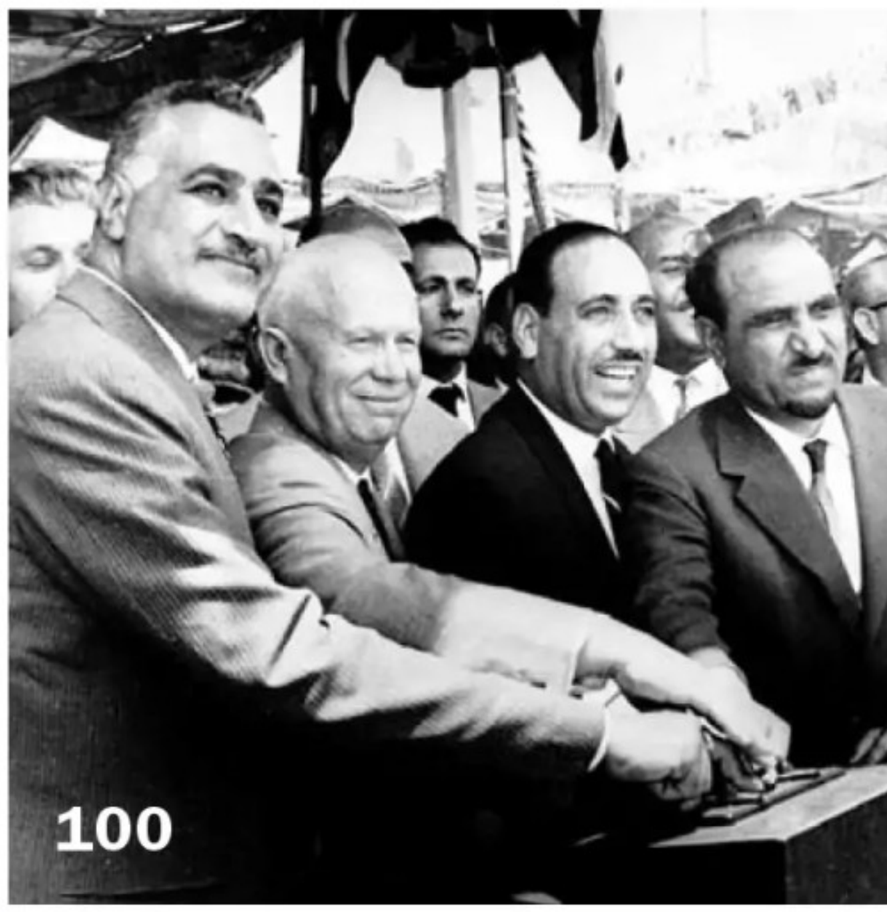
COUVERTURE : Scène de chasse aux oiseaux dans les marais, détail des peintures funéraires de la tombe du scribe Nebamon, à Louxor, XVIII^{e} dynastie, vers 1350 avant notre ère (Londres, British Museum, inv. EA37977 ; AKG-images).

LOUXOR, TOMBE DE MENNA ; © MANUEL COHEN – ROBERTHARDING/ALAMY/HEMIS

histoire d'un fleuve







Moyen Age

48 AU CŒUR DE L'ISLAM

50 Le Caire, la plus peuplée des villes d'Afrique
par Julien Loiseau
Le nilomètre de Rawda
Le Caire vu par les Ottomans
Dongola, capitale chrétienne
Chronologie

58 Saint Louis piégé par le Nil !
par Jacques Berlioz
Les quatre fleuves du Paradis

60 Géographes arabes et latins. A la frontière des mondes
par Robin Seignobos

64 L'angoisse de la crue. Prières coptes et rites musulmans
par Robin Seignobos
Les dompteurs de crocodiles

68 Le fellah, le cheikh et le multazim
par Nicolas Michel
Chadouf et digue : tradition et innovation
Riz, lin et canne à sucre
Le bœuf et le dromadaire
« Fellah » : histoire d'un mot

XIXe siècle

74 RÊVE COLONIAL ET GRANDS TRAVAUX

76 Les poissons du Nil et « l'effet Bonaparte »
par Patrice Bret

80 Maxime Du Camp. Photographier Ramsès
par Michel Winock

82 Méhémet-Ali. La révolution des ingénieurs
par Ghislaine Alleaume

86 A la recherche des sources du Nil
par Isabelle Surun
Carte : par Khartoum ou Zanzibar
Explorateurs et exploratrices

92 Français-Anglais. Qu'allaient-ils faire à Fachoda ?
par Luc Chantre
Marchand : mission Congo-Nil
Carte : guerre sur le Nil, le choc des impérialismes

98 La passagère Agatha
par Marie-Hélène Baylac

XXe-XXIe siècle

100 GIGANTISME ET NOUVEAUX DÉFIS

102 Le haut barrage d'Assouan. Le coup de maître de Nasser
par Matthieu Rey
Suez, maître des eaux de circulation
Abou Simbel sauvé des eaux

108 Bilharziose : alerte en eau douce
par Anne Marie Moulin
Infographie : le cycle infernal

110 Afrique de l'Est. Demain, la guerre pour l'eau ?
par Guillaume Blanc
Carte : 2025, hydropolitique du bassin du Nil

114 Pour en savoir plus

BNF, ARSENAL, FOL. H-3124 – TOPFOTO/ROGER-VIOLLET

FRANCE CULTURE
Le jeudi 26 juin à 9 heures, retrouvez *L'Histoire* dans l'émission de Xavier Mauduit « Le Cours de l'histoire »

Ce numéro comporte un message *Sciences et Avenir* posé sur une partie de la diffusion abonnés.

Antiquité

Une vallée

Marais fertiles
A Louxor, le tombeau de Menna est orné de superbes fresques colorées. Celle-ci montre le scribe et sa famille pêchant et chassant dans les marais du Nil, qui abritaient des milliers d'oiseaux et de poissons, telle la délicieuse perche du Nil, qui se dégustait farcie.

LOUXOR, TOMBE DE MENNA ; © MANUEL COHEN

et des rois

Le fleuve qui a fait l'Égypte

Plus long fleuve du monde, coulant du sud au nord depuis l'Afrique équatoriale jusqu'à la Méditerranée, le Nil constitue l'unique source d'eau et la principale voie de communication au milieu du Sahara. C'est au fil de cette étroite bande fertile qu'est née une civilisation singulière : l'Égypte pharaonique.

Par Damien Agut

La fascination qu'exerce l'Égypte conduit trop souvent à réduire le Nil à son ultime étape : celle qui traverse le pays des pharaons. On perd alors de vue la longueur exceptionnelle du fleuve, environ 6 800 km (le plus long au monde avec l'Amazone), et le fait que son bassin-versant draine près d'un dixième du continent africain. Phénomène remarquable, un tiers de son parcours s'effectue en milieu hyperaride. Aucun autre fleuve ne connaît une aussi longue « étape sèche ». Avant cela, le Nil reçoit les apports de trois affluents : le Nil Blanc, le Nil Bleu et l'Atbara.

Le premier prend sa source dans les hautes terres équatoriales de l'Ouganda, du Rwanda et du Burundi. Il s'écoule du lac Victoria dans le lac Kyoga, puis dans le lac Albert. Il suit, ensuite, une faible pente jusqu'aux marais du Sudd, dans le sud du Soudan, avant de rejoindre le Nil Bleu à Khartoum. Alimenté par de nombreux petits affluents dans son cours supérieur montagneux, le Nil Bleu descend des hauts plateaux éthiopiens, jusqu'au lac Tana, avant de rejoindre le Nil Blanc.

Les pluies de la mousson

Quelques centaines de kilomètres plus au nord, ce qui est désormais le Nil reçoit son dernier apport d'importance avec l'Atbara, qui dévale des hauts plateaux éthiopiens. Et puis, plus rien (ou presque) pour parcourir les 2 700 kilomètres qui restent jusqu'à rallier la Méditerranée. Comme les sources du Nil Blanc se trouvent dans la zone équatoriale, il est alimenté de pluies régulières et abondantes. C'est donc lui qui assure un débit pérenne à l'ensemble du fleuve. La crue qui, en Égypte, commençait en été et s'achevait dans le courant du mois de septembre, dépendait donc entièrement de l'accroissement du débit des deux affluents éthiopiens, Nil Bleu et Atbara, grossis par les pluies de la mousson.

Pour les anciens Égyptiens, le Nil émanait du Noun, de l'Océan primordial, d'où avaient émergé les terres habitées *(cf. p. 34)*. Plusieurs mythes ont été élaborés pour expliquer le lien entre le grand fleuve et l'immense nappe d'eau originelle. Selon les habitants d'Éléphantine, ce serait le dieu local, Khnoum, qui provoquerait l'inondation et ouvrirait les vannes situées dans une grotte reliée au Noun. Dans le nord du pays, un autre mythe situait à Kher-Aha, un port fluvial à une dizaine de kilomètres d'Héliopolis (non loin de l'actuel aéroport du Caire), une autre « grotte du Noun » appelée « Iméhet ». C'est d'elle que surgirait la crue qui recouvrait le Delta. Plus encore, l'eau descendant depuis Éléphantine s'y serait engouffrée pour retourner ensuite en Haute-Égypte par un fleuve souterrain qui remontait vers le sud, sous le Nil.

Loin de ces complexités mythographiques, la littérature de l'ancienne Égypte a laissé quelques récits plus réalistes. L'un des plus complets fut gravé sur la stèle dite « Kawa V »,

L'AUTEUR Chargé de recherche au CNRS,



Damien Agut a notamment dirigé, avec Juan Carlos Moreno-Garcia, L'Égypte des pharaons *(Belin, « Mondes anciens », rééd., 2022).*

PHOTO PERSONNELLE



A la pêche **Sur ce bas-relief en calcaire datant de plus de 4000 ans, un pêcheur, ceint d'une bouée en roseau, tente de capturer à l'épuisette un poisson. On notera la présence de grenouilles, de sauterelles et de libellules perchées au-dessus de l'eau. Les plus vieilles civilisations agricoles sont toutes nées dans les vallées de fleuves : Nil, mais aussi Tigre et Euphrate, Huang He et Indus.**

Un fleuve africain **Par satellite, le Nil, long d'environ 6800 kilomètres, apparaît comme un large ruban bleu au milieu du Sahara. Il constitue la source d'eau quasi unique de la région. Au sud, on distingue le lac Nasser, remplissant les vallées autrefois désertiques. Au nord, on aperçoit l'excroissance de l'oasis du Fayoum, puis le Delta, large de 250 kilomètres.**

NÉCROPOLE DE SAQQARA, MASTABA DE KAGEMNI ; NPL-DEA PICTURE LIBRARY/G. SAPPA/BRIDGEMAN IMAGES – NASA/NOVAPIX/BRIDGEMAN IMAGES

▶ découverte au Soudan. Ce monument est daté de l'an 6 (vers 684 av. n. è.) du règne du pharaon Taharqa, qui gouvernait à la fois l'Égypte et la Nubie. Il commémore une crue exceptionnelle : « *Le moment de la crue du fleuve était en train d'arriver et il* [le fleuve] *se mit à gonfler de manière considérable chaque jour. Et il enfla pendant de très nombreux jours,* [montant] *quotidiennement de 1 coudée. Il pénétra dans les collines de la Haute-Égypte et submergea les buttes de la Basse-Égypte.* » La fin du récit donne la hauteur atteinte par l'eau : 21 coudées et 2 doigts et demi, soit près de 10 mètres. Ainsi noyé, l'ensemble de la vallée du Nil était alors « *semblable à l'eau primordiale : une étendue d'eau inerte* ». La crue interrompait alors toute activité agricole. Durant deux mois et demi, l'Égypte demeurait suspendue. Le pays retrouvait le calme des origines.

La décrue, qui survenait dans le courant du mois de septembre, marquait le retour aux champs. La terre alluvionnaire, grasse, humide, se dévoilait peu à peu, comme une véritable bénédiction. L'historien grec Hérodote décrit les labours dans le Delta comme une opération d'une facilité déconcertante si on la compare à la peine que se donnent les paysans grecs : « [Les habitants du Delta] *sont, aujourd'hui, ceux qui se donnent le moins de mal pour obtenir leurs récoltes ; ils n'ont pas la peine d'ouvrir les sillons à la charrue et de sarcler, ils ignorent tout des autres travaux que la moisson demande ailleurs.* […] *Quand le fleuve est venu lui-même arroser leurs champs, et sa tâche faite, s'est retiré, chacun ensemence sa terre et y lâche ses porcs : en piétinant, les bêtes enfoncent le grain, et l'homme n'a plus qu'à attendre le temps de la moisson, puis quand ses porcs ont foulé sur l'aire les épis, à rentrer son blé.* » L'emploi d'un troupeau de porcs pour enfouir les semailles est attesté par une peinture murale du tombeau de Nebamon, un dignitaire de l'époque de Thoutmosis III (env. 1481-1425 av. n. è.). Le « *don du Nil* », pour reprendre l'expression d'Hérodote, c'est, bien sûr, l'abondance des alluvions déposées par le fleuve jusqu'aux rives de la Méditerranée. Une abondance qui procure à l'Égypte sa physionomie unique, faisant d'elle « *le pays le moins méditerranéen de tous les pays méditerranéens* », selon la formule récemment proposée par le papyrologue Brendan Haug.

Après la décrue, la terre alluvionnaire se dévoilait peu à peu, comme une véritable bénédiction

Cette association étroite entre la terre alluvionnaire et l'Égypte elle-même se trouve dans l'étymologie ▶



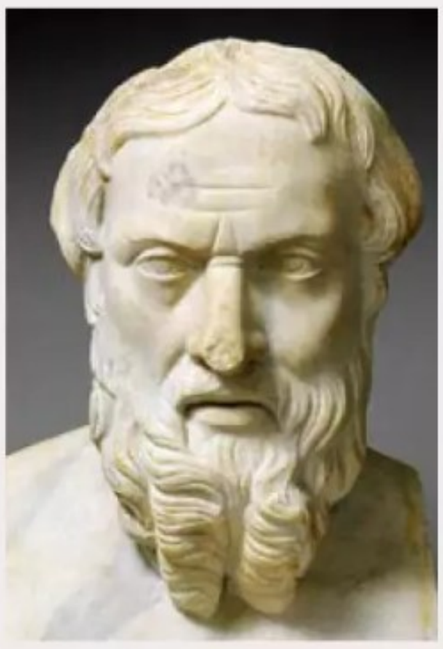
Travaux **Fresque de la tombe de Sennedjem (XIIIe siècle av. n. è.) représentant des scènes de travaux agricoles : au-dessus d'un canal bordé de palmiers-dattiers, Sennedjem et son épouse moissonnent des céréales à la faucille. Au registre inférieur, ils arrachent du lin et dirigent un araire.**

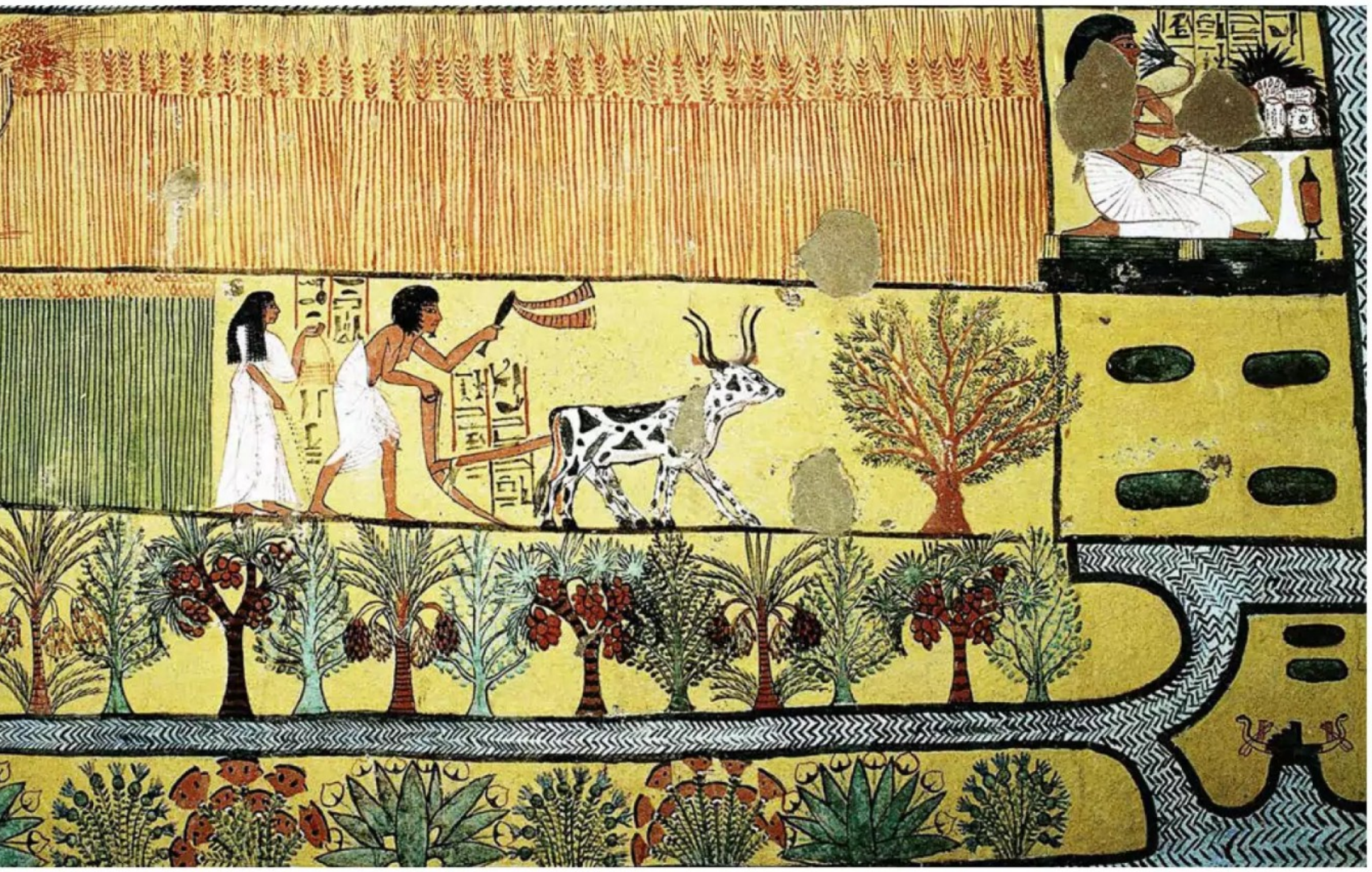
NEW YORK, THE METROPOLITAN MUSEUM, 91.8/GIFT OF GEORGE F. BAKER, 1891/CC0

À SAVOIR

Hérodote et le vrai « don du Nil »

« *L'Égypte serait un don du Nil* » : la formule, attribuée à Hérodote, est devenue célèbre. Mais est-ce bien ce qu'a écrit l'historien du Ve siècle av. n. è. ? S'adressant à un auditoire grec, Hérodote entame son vaste tableau de l'Égypte par une peinture de la région « *où abordent les vaisseaux grecs* », c'est-à-dire la partie occidentale du Delta. C'est cette partie-là du pays qu'il qualifie de *dôron tou potamou*, « don du fleuve ». Il la dit aussi *epiktètos*, c'est-à-dire « acquise ensuite », indiquant qu'elle serait apparue après le comblement de la vallée par le limon du Nil. C'est donc avec raison que l'helléniste Andrée Barguet traduisit *epiktètos*, dans ce contexte, par « alluvionnaire ». Ainsi, la fameuse formule ne s'appliquait pas à l'Égypte dans son ensemble, mais uniquement au plat pays que le fleuve avait patiemment gagné sur la mer.





DEIR EL-MEDINEH, TOMBE TT1 DE SENNEDJEM ; NPL/OPALE PHOTO

▶ du nom égyptien du pays, Kémy : « l'Égypte », c'est aussi, littéralement, « la noire ». En suggérant que la vallée du Nil était formée d'un bras de mer progressivement comblé par les alluvions que charriait le fleuve, Hérodote retrouvait cette conception duale séparant la terre alluvionnaire du substrat rocheux.

Mais, avant les alluvions, le don du Nil était celui de l'eau. Et, d'abord, de l'eau de boisson. Du point de vue des voyageurs circulant en Afrique du Nord-Est, l'Égypte se présente comme une longue oasis fluviale, la seule qui perce le Sahara sur l'ensemble de sa largeur, du Sahel à la Méditerranée. Seul le Nil permet ainsi de relier le cœur de l'Afrique aux parages de l'Asie sans se risquer dans le désert. Le caractère quelque peu providentiel de cette eau explique peut-être le fait que, dans le monde méditerranéen, l'eau du Nil jouissait d'une curieuse réputation d'incorruptibilité. En témoigne notamment le rhéteur grec Aelius Aristide (v. 117-185) qui souligne le fait que l'eau *« ne s'abîme pas, ni quand on la garde en Égypte, ni quand elle est emportée au-delà des frontières »*. Il

FOCUS

Kémy, le pays de la terre noire

En raison du climat aride ou semi-aride du territoire égyptien, le Nil constitue la seule source d'eau de la région. L'Égypte ou Kémy signifie « la noire », renvoyant à l'espace cultivable opposé au « rouge » des déserts environnants.

MOTS-CLÉS

Alluvion
Dépôt émergé de sédiments (cailloux, sables, boues) provenant d'un transport par les eaux courantes.

Crue
Élévation du niveau d'un cours d'eau, résultant de la fonte des neiges ou des glaces ou de pluies abondantes.

Delta
Dépôt d'alluvions émergeant à l'embouchure d'un fleuve et la divisant en bras de plus en plus ramifiés.

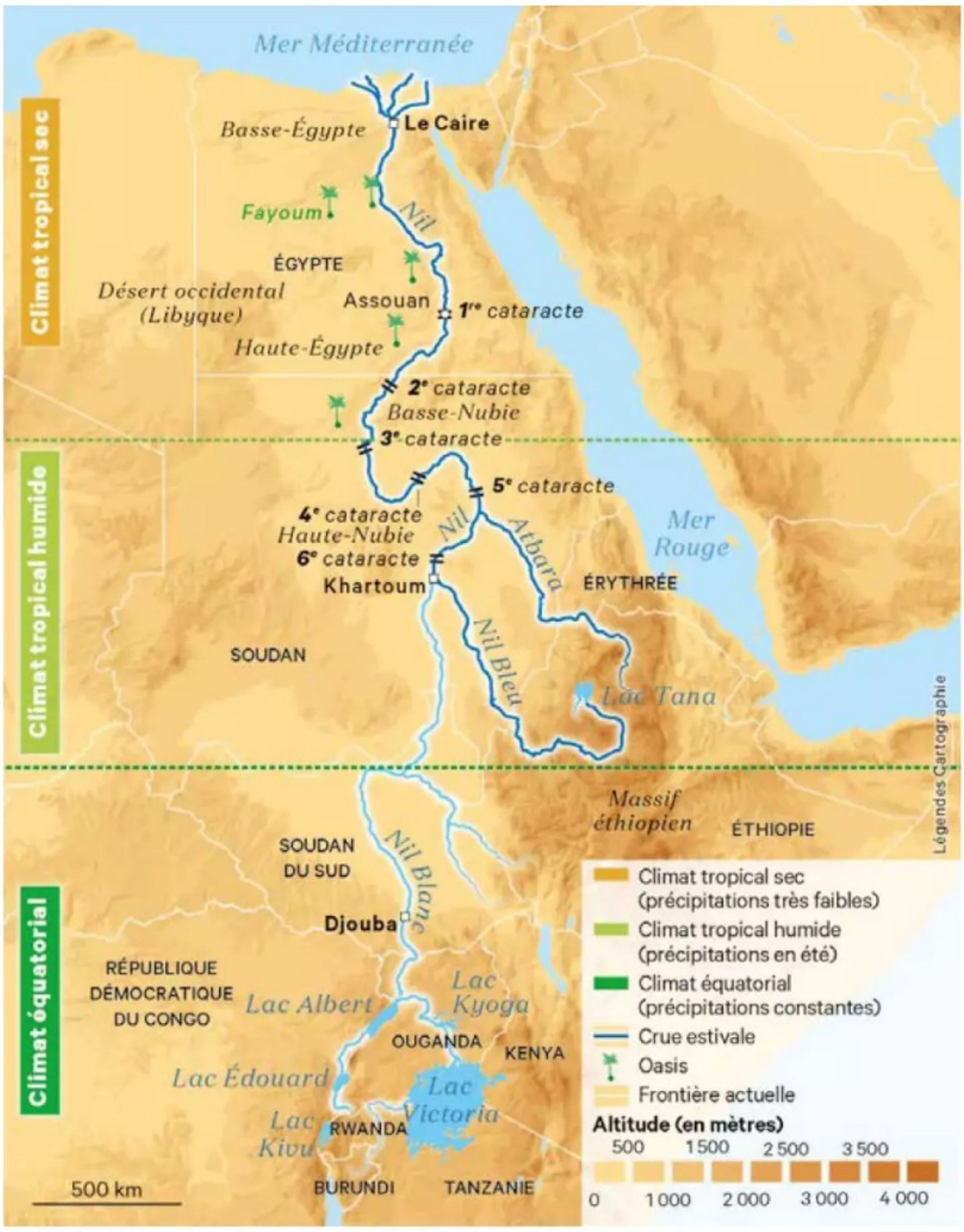
Marais
Région recouverte par des eaux peu profondes, en partie envahie par la végétation.

Limon
Boue fertile déposée par le Nil lors de sa crue annuelle.

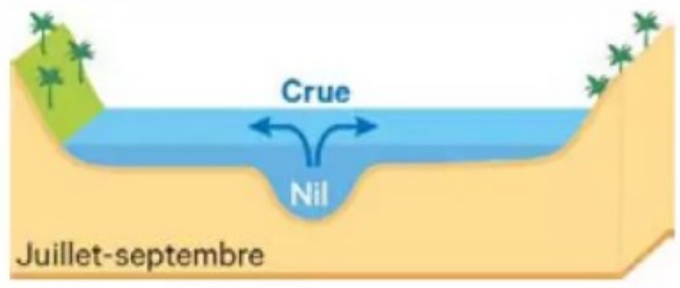
Cataracte
Chute d'eau ou zone de rapides sur le cours d'un fleuve. Six cataractes ponctuent le Nil.

FOCUS

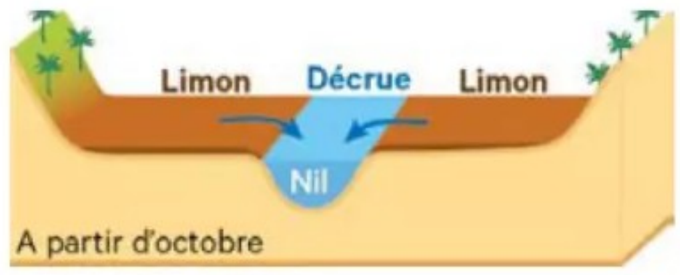
Le Nil, son Delta et sa crue



Le Nil prend sa source dans les hautes terres équatoriales, qui alimentent les lacs Albert, Édouard et Victoria (Nil Blanc), et dans les monts d'Éthiopie (lac Tana, Nil Bleu). Au sud d'Assouan, la 1re cataracte (zone de rapides) délimite la frontière méridionale de l'Égypte. Durant sa période d'étiage, le Nil Blanc fournit 83 % du débit du Nil, mais durant sa crue, en été, c'est le Nil Bleu et un autre affluent éthiopien, l'Atbara, qui prennent le relais (90 % du débit). Le Delta était constitué de cinq branches selon Hérodote. Il a beaucoup évolué au fil du temps : certaines branches ont disparu et de nouveaux canaux ont été créés.



1. L'inondation En été, au moment où les autres fleuves de la Méditerranée connaissent leurs basses eaux, le niveau du Nil s'élève. A son plus haut stade, le fleuve inonde la vallée dans toute sa largeur et les champs restent sous l'eau entre six et huit semaines.



2. Les semailles Le fleuve retrouve son étiage à la fin du mois d'octobre. Les paysans jetaient alors à la volée les semences, que les troupeaux enfouissaient en piétinant le sol encore humide.

3. La récolte Au début du printemps, avant la montée des eaux, on récoltait les céréales. La crue rythmait ainsi l'année égyptienne et le calendrier des saisons était fondé sur ce cycle.

LE DELTA



▶ poursuit avec une anecdote difficile à croire : « *Les Égyptiens sont le seul peuple que nous connaissions qui remplisse des jarres d'eau comme d'autres de vin, la gardent trois, quatre années ou plus, et tirent fierté de son âge comme on le fait pour le vin.* »

Plus prosaïquement, avant d'être consommée, l'eau du Nil pouvait être décantée ou filtrée, tout particulièrement durant les périodes de crue. On utilisait, pour ce faire, des récipients céramiques poreux qui retenaient l'essentiel des impuretés. Il semble que les anciens Égyptiens aient parfois employé à cette fin de l'alun, un composé minéral que l'on trouve dans le sud du désert occidental. Mêlée à de l'eau boueuse, la poudre d'alun déclenche en effet un processus de floculation : les matières en suspension s'agglomèrent, formant des particules plus grosses qu'il est alors plus facile de filtrer. L'idéal était cependant de disposer d'un puits aménagé.

Les fouilles du site d'El-Amarna, capitale politique de l'Égypte durant une partie du règne d'Amenhotep IV/Akhenaton (v. 1355-1338 av. n. è.), ont mis au jour un nombre impressionnant de puits, certains desservant un quartier, d'autres placés dans la cour d'une maison. Le « village » habité par les artisans de la tombe à Deir el-Medineh, chargés, au Nouvel Empire, de creuser et de décorer les tombes royales, était lui aussi équipé d'un grand puits. Un ordre de puisage avait été établi au sein de la communauté. Par ailleurs, des porteurs d'eau montaient aussi régulièrement au village.

Des empires hydrauliques ?

La question de l'irrigation a davantage mobilisé les chercheurs que celle, plus prosaïque, de l'eau de boisson. Depuis une époque qu'il est difficile d'estimer, la campagne égyptienne était divisée en bassins d'inondation séparés par des digues transversales. Celles-ci avaient pour but de ralentir, voire de barrer, l'écoulement de l'eau de crue pour accroître le dépôt limoneux. Au XIXe siècle, aux yeux des premiers égyptologues, le dispositif des bassins d'inondation de l'Antiquité ne pouvait qu'être le fruit d'une organisation centralisée, coiffée par le pharaon.

En 1976, le géographe et archéologue germano-américain Karl Butzer donna à cette hypothèse sa forme la plus achevée dans son ouvrage *Early Hydraulic Civilization in Egypt. A Study in Cultural Ecology*. A l'origine de cette approche, associant étroitement écologie et histoire économique et sociale, se trouve un autre livre : *Oriental Despotism*, publié dix-neuf ans plus tôt, en 1957, par le sinologue Karl Wittfogel. Ce dernier a forgé le concept de « despotisme oriental », qui désigne un type de pouvoir politique reposant sur le contrôle de la ressource hydraulique.

Reprenant une proposition théorique formulée par Engels puis développée par Marx, Wittfogel voit dans la volonté de maîtriser des crues fluviales le fondement des vastes administrations bureaucratiques et centralisées qui caractérisent ce qu'il nomme les « *empires hydrauliques* », catégorie qui regroupe, selon lui, les empires chinois, mésopotamien et perse achéménide. Ce modèle est battu en brèche depuis une cinquantaine d'années. D'abord, grâce aux travaux des historiens modernistes et contemporanéistes qui ont permis de mieux dater l'apparition des très grands bassins. En Égypte, loin de remonter à l'Antiquité, la plupart de ces derniers datent en réalité du règne de Méhémet-Ali (1805-1848). Ensuite, l'analyse des documents égyptiens liés aux actes de la vie quotidienne, ▶

À SAVOIR

Karl Wittfogel, le despotisme oriental et le contrôle des grands fleuves



Karl Wittfogel publie en 1957 *Le Despotisme oriental*, dans lequel il développe une théorie sur les « empires hydrauliques ». Communiste, militant antinazi, Wittfogel fut bouleversé par la découverte du pacte germano-soviétique en 1939. Ce choc fit de lui un anticommuniste virulent. Exilé aux États-Unis, observant avec effroi la victoire de Mao Zedong, il formula alors une hypothèse selon laquelle le « despotisme » chinois trouverait son origine dans le contrôle des eaux des grands fleuves. Cet objectif aurait nécessité la création d'une administration capable de planifier à large échelle des décisions globales. Le surproduit dégagé permet alors la construction d'immenses structures défensives, de temples et de palais somptueux… Ce qui renforce le pouvoir de l'État, au point de devenir plus puissant que la société elle-même. Son modèle, aujourd'hui discuté, fut d'autant mieux accepté par la communauté scientifique qu'il venait conforter une conception ancienne, déjà présente chez Hérodote, faisant de l'Asie le continent de la tyrannie.

© 2025 DIE PHOTOGRAPHISCHE SAMMLUNG/SK STIFTUNG KULTUR-AUGUST SANDER ARCHIV, COLOGNE/ARS, NY ; © ADAGP, PARIS 2025

comme les lettres entre particuliers, les reçus de taxe, montre que l'irrigation était, dans l'Antiquité, organisée autour de bassins de petites dimensions. Ces derniers étaient gérés à l'échelon du village par des équipes de paysans qui pouvaient, à cette fin, être astreints à des corvées. Ce travail forcé n'était cependant pas nécessairement géré par l'État. Tout dépendait de quel maître relevaient les terres. Il pouvait certes s'agir du pharaon mais il ne faudrait pas oublier la multitude d'institutions religieuses disposant de domaines agricoles parfois très vastes.

Dans un environnement désertique, la pêche jouait un rôle majeur dans l'alimentation des populations

D'une manière générale, l'étroitesse de la vallée fluviale en Haute-Égypte impliquait une surface des bassins plus réduite qu'au nord, à partir de la Moyenne-Égypte, où l'élargissement de la vallée supposait des travaux autrement plus importants pour entretenir les digues. Loin de la facilité décrite par Hérodote, on mesure le caractère fastidieux des opérations de curage (des canaux) et de terrassement (en vue d'édifier ou de consolider les digues) à la lecture des formules inscrites sur les ouchebtis, ces statuettes de serviteurs destinées à accompagner le défunt pour assurer dans l'au-delà les tâches les plus rébarbatives à sa place. Nombre de ces figurines tiennent à la main un outil s'apparentant à une petite houe, tandis que l'autre serre une cordelette à laquelle est suspendu un panier souple jeté sur l'épaule gauche. Il s'agit là des deux outils employés par les terrassiers égyptiens lorsque ceux-ci œuvrent à remettre en état les bassins d'irrigation après le retrait de la crue : la houe pour curer les canaux ou abattre les parties des digues fragilisées par la pression des eaux, le couffin pour transporter la terre alluvionnaire.

Ce travail de fourmi, toujours recommencé, nécessite de la force mais aussi une bonne connaissance du comportement des eaux. Les riches Égyptiens possédaient une luxueuse collection d'ouchebtis (on en comptait un par jour de l'année égyptienne, soit 365, plus 36 contremaîtres, chacun encadrant 10 hommes), se déchargeant sur eux d'une tâche dont l'exécution constituait la partie la plus fastidieuse du travail paysan.

Carpes et poissons-chats

La décrue était propice à des pêches parfois miraculeuses. Le retrait du Nil piégeait en effet de nombreux poissons. Et c'est ici encore un autre don du fleuve. Dans un environnement désertique où l'élevage entrait en concurrence avec l'agriculture, la pêche jouait un rôle majeur dans l'alimentation des populations. Les poubelles de la plupart des sites de la vallée du Nil regorgent de restes de poissons. A titre d'exemple, les dépotoirs des zones d'habitat où furent hébergés des travailleurs qui œuvraient sur le plateau de Gizeh au milieu du IIIe millénaire av. n. è., à l'époque de la construction des grandes pyramides, ont livré la même quantité d'ossements de poissons que de mammifères.

Alors que les simples manœuvres, qui dormaient dans des baraquements sommaires, devaient se contenter de la chair du silure (notre « poisson-chat »), les cadres, logés dans des bâtiments plus spacieux, se régalaient de la délicate carpe du Nil. Le même phénomène s'observe à Deir el-Medineh, où des pêcheurs venaient presque chaque jour livrer de grandes quantités de poissons. Un seul d'entre eux peut ainsi apporter près de 150 kg par mois. Les pêcheurs du Nil nous sont rendus familiers par les scènes des tombes de Saqqarah ou de la région thébaine, montrant des hommes jeunes et vigoureux en pleine action. Le métier qu'ils pratiquent est cependant l'un des plus durs qui soit. L'ethnologue

FOCUS

Boire l'eau du Nil

Les anciens Égyptiens n'avaient d'autre choix que de boire l'eau du Nil, mais il était d'usage, lorsque cela était possible, de la filtrer à travers un textile ou, mieux encore, un récipient poreux. La qualité de cette eau est aujourd'hui, en Égypte, un sujet politique sensible. En témoignent les déboires que connut la star de la musique égyptienne Sherine Abdel Wahab, il y a quelques années. En 2017, lors d'un concert, celle-ci conseilla, en manière de plaisanterie, à un de ses spectateurs, de *« boire de l'Évian »* plutôt que celle du Nil, de peur de tomber malade. Cet échange fut filmé et diffusé sur les réseaux sociaux. Poursuivie par la justice égyptienne pour « diffusion de fausses informations » et « trouble à l'ordre public », Sherine Abdel Wahab fut condamnée à six mois de prison. Après avoir payé une caution et obtenu un appel suspensif, elle fut finalement acquittée.



Ce filtre de l'époque fatimide (969-1171) était fixé entre le corps et le col d'une jarre afin d'empêcher les insectes de contaminer l'eau.

BRUXELLES, MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE, IS.F.2007.2.1 ; CC-BY-SA-4.0 IMAGESTUDIO MRAH BRUXELLES

CONTREPOINT

Le premier État fluvial

C'est bien le Nil qui a permis aux souverains égyptiens de fonder, pour la première fois au monde, un État territorial.



Scène de pêche sur un relief peint du VII[e] siècle av. n. è., Thèbes.

Vers 3000 avant notre ère, des élites unirent les provinces bordant le Nil en une unique entité politique : l'Égypte. Quarante-deux provinces distinctes, chacune avec sa capitale, faisaient désormais partie d'un seul bloc politique. On explique généralement cette naissance par une combinaison de facteurs : un pouvoir croissant aux mains des élites, une agriculture excédentaire, une homogénéisation culturelle, allant de pair avec des bouleversements démographiques dus au dépeuplement des déserts limitrophes à la fin de la période humide africaine.

Une exception ?

Vue de l'intérieur, l'unification de l'Égypte semble naturelle et presque inévitable. Elle se fit le long des deux rives du fleuve et seules des limites géographiques – la 1re cataracte, la mer Méditerranée et les déserts arides – empêchèrent l'Égypte d'étendre davantage son territoire. Cependant, si nous cherchons, à l'échelle de la planète, des établissements humains comparables, c'est un nombre restreint de foyers de civilisation agricole qui ont connu pareil bourgeonnement de l'État territorial à une date si reculée. Les Égyptiens se sont mis tardivement à l'agriculture par rapport à leurs voisins du Proche-Orient, mais ils ont, en revanche, adopté très tôt l'État territorial. Cette exceptionnalité égyptienne vient du fait que les autres premiers centres urbains et agricoles ne peuvent être considérés comme de grands États, car le territoire sur lequel ils exerçaient un contrôle politique restait très limité. Les formations politiques mésopotamiennes datant de la même époque n'étaient que des cités-États. Ces cités rivales se gouvernaient de façon indépendante jusqu'à l'hégémonie d'Akkad et de l'Empire akkadien, vers 2300 av. n. è. Les États « proto-élamites » dans l'Iran du Sud-Ouest étaient semblablement restreints, avec tout juste le contrôle de l'arrière-pays adjacent. Au début du IIIe millénaire av. n. è., on trouve des récits similaires dans la vallée de l'Indus en Asie du Sud, la culture d'Erlitou au nord de la Chine ou celle de Caral, sur le littoral péruvien. Les premiers rois d'Égypte avaient quant à eux créé quelque chose de grand et de nouveau, consciemment ou non. Leur expérience étatique réussit, malgré sa lenteur, à établir un monopole des pouvoirs. Leur unique arme politique était le fleuve et la facilité qu'il offrait de naviguer du nord au sud. On ne peut cependant écarter l'idée que les personnalités des pharaons aient exercé une immense influence sur la fondation de l'Égypte. Narmer, présenté comme celui qui, vers 3085 av. n. è., unifia l'Égypte, ou Den, premier dirigeant à utiliser le titre de « roi de Basse- et de Haute-Égypte », devaient être rompus à l'art de la politique et à celui de bâtir un État. Dire que l'Égypte ancienne est unique entre toutes les civilisations antiques du monde semble un cliché pour l'historien. Pourtant, sa situation géographique, culturelle et politique lui confère une place à part dans l'histoire mondiale. ■

(Texte traduit par Marie Chuvin.)

Julien Cooper
Macquarie University, Sydney

CLEVELAND MUSEUM OF ART, GIFT OF THE HANNA FUND 1949.499/CCØ

égyptien Nessim Henein, qui a suivi les équipes de pêcheurs du village de Mar Girgis (Haute-Égypte) dans les années 1970, fut frappé par le froid intense dans lequel la pêche s'accomplissait tout particulièrement l'hiver. Pêcheur est le « *plus mauvais métier qui soit* », assène la *Satire des métiers* (un texte littéraire du IIe millénaire av. n. è.), en raison des crocodiles, mais aussi des infections pulmonaires qui abrègent l'existence de ceux qui n'ont d'autre choix que de se livrer aux eaux du Nil.

La pêche va de pair avec la chasse, en particulier celle aux oiseaux. D'une manière générale, les volatiles jouent un rôle plus modeste dans l'alimentation. Les tables égyptiennes devaient cependant se couvrir de gibiers à plume au moment du passage des migrateurs venus d'Europe et d'Asie. L'arrivée de ces oiseaux était guettée par les Égyptiens, qui multipliaient alors les dispositifs de piégeage pour en capturer le plus grand nombre possible. Tourterelles, loriots, rossignols, cailles… arrivaient épuisés sur les bords du Nil et s'abattaient sur les zones humides où il était aisé de les saisir en raison de l'étroitesse de celles-ci, surtout en Haute-Égypte.

Comparée à celle du pêcheur, la situation des marins était enviable

Tourterelles, loriots, cailles… arrivaient épuisés sur les bords du Nil et s'abattaient sur les zones humides

puisque ceux-ci n'avaient pas, normalement, à se trouver immergés. Le nautonnier, conducteur de barque, est l'une des autres principales figures nilotiques, travailleur essentiel dans un pays organisé autour de son fleuve. Si le savoir-faire égyptien est connu du grand public à travers les images de transports d'obélisques laissées par les pharaons, il est un domaine plus modeste où il s'est aussi illustré quotidiennement : le convoyage des céréales. Cette expertise fut telle que le mot égyptien désignant la barque à fond plat employée à cette fin, le *bar*, est passé en grec, *baris*, d'abord en Égypte avant de se diffuser dans l'ensemble du monde hellénophone et de donner, en latin, le mot *barca* d'où vient le français « barque ». Rien de mieux que l'histoire de ce mot pour illustrer l'excellence des technologies nautiques égyptiennes dans le monde méditerranéen, spécifiquement pour le transport céréalier. On se souvient que, durant la période romaine, l'Égypte fut la grande pourvoyeuse en blé de Rome puis de Constantinople *(cf. p. 42)*.

Ainsi, même si Hérodote appliquait l'expression « don du Nil » au Delta et non à l'Égypte entière, les auteurs qui, à sa suite, ont étendu celle-ci à l'ensemble de la vallée ont incontestablement raison. Aujourd'hui, il n'est que de se pencher sur une image satellite, de survoler l'Égypte ou, plus concrètement encore, de se tenir sur l'une des rives du Nil en Haute-Égypte, pour mesurer l'absolue dépendance du pays à l'égard de son seul fleuve. Sévèrement encadré par deux déserts, le ruban bleu constitue la source d'eau douce quasi unique de l'actuelle République arabe d'Égypte et de ses quelque 110 millions d'habitants. En dépit de cela, curieusement, les anciens Égyptiens n'ont pas divinisé le Nil. Seule la crue avait été rattachée à un dieu nommé Hâpy, maître de la fécondité et l'abondance. Un texte que nous nommons *Hymne au Nil* lui fut dédié. Il se termine par les vers suivants : « *Viens en Égypte, toi qui produis la paix, qui fais verdir les Deux Rives !/ Sois vert et tu viendras, sois vert et tu viendras,/ Hâpy, sois vert et tu viendras !/ Toi qui fais vivre hommes et troupeaux/ de tes produits champêtres./ Sois vert et tu viendras, sois vert et tu viendras,/ Hâpy, sois vert et tu viendras !* » Résumant l'aspect fécondant du fleuve qui a fait naître, a maintenu et maintient encore une vie foisonnante, à l'extrémité orientale du Sahara. ■



PARIS, MUSÉE DU LOUVRE ; ERICH LESSING/AKG-IMAGES

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Moïse, l'enfant du Nil

Moïse sauvé des eaux par Poussin, 1638 (Louvre). Pour limiter la démographie des Hébreux esclaves en Égypte, le pharaon avait fait jeter dans le Nil les nouveau-nés mâles. Pour le sauver, la mère de Moïse le cache trois mois puis l'abandonne sur le fleuve dans un panier en papyrus. La suite est décrite dans l'Exode : *« La fille de Pharaon descendit se baigner dans le fleuve et ses servantes se promenaient le long du fleuve. Elle vit la caisse au milieu des joncs et envoya sa servante la prendre. Elle ouvrit et vit l'enfant : c'était un garçon qui pleurait. »*

TSFJAZZ.COM
TSFJAZZ ET LIVE NATION
en accord avec Montuno

PRÉSENTENT LA 2ème ÉDITION DU

TSF JAZZ CHANTILLY FESTIVAL

SAMEDI 5 ET DIMANCHE 6 JUILLET 2025

DANS LE PARC DU CHÂTEAU DE CHANTILLY

15 CONCERTS, 100 ARTISTES

LE FESTIVAL 100 % JAZZ



SAMARA JOY
MARCUS MILLER
MONTY ALEXANDER
AVISHAI COHEN
KAMASI WASHINGTON
SOPHYE SOLIVEAU
GABI HARTMANN
ISAIAH COLLIER
SULLIVAN FORTNER
TYREEK MCDOLE
LUDOVIC LOUIS
THE HOOKUP - LAURENT / MOUTIN(S) / HUCHARD
COULONDRE / DOLMEN / PRIVAT
FANOU TORRACINTA
JAZZ CÉLÉBRATION

BILLETTERIE OUVERTE DANS TOUS LES POINTS DE VENTE HABITUELS

PLUS D'INFOS SUR
WWW.TSFJAZZCHANTILLYFESTIVAL.COM

Ville de Chantilly
Ville d'Art et d'Histoire
Château de Chantilly
INSTITUT DE FRANCE
Région Hauts-de-France
Aire Cantilienne
Le Parisien
media transports
Vive le Jazz
sacem

Égypte-Soudan

Deux royaumes face à face

Pour asseoir sa domination sur la vallée du Nil, l'Égypte des pharaons a dû soumettre l'autre pays parcouru par ce fleuve mythique : le royaume de Kerma (ou de Koush), en Nubie, dans l'actuel Soudan. Une civilisation brillante, que les archéologues sortent de l'oubli depuis quelques décennies.

Par Adeline Bats

Alors que l'Égypte pharaonique est bien connue des historiens et du grand public, on oublie souvent que, plus au sud, des sociétés ont cohabité avec le célèbre voisin égyptien. Loin de la vision réductrice d'une Nubie marginale ou périphérique, les données archéologiques et textuelles révèlent que ces populations ont communiqué et commercé mais qu'elles se sont également affrontées. Parmi les peuples de pasteurs et d'agriculteurs qui occupaient alors l'actuel Soudan, le royaume de Kerma a marqué tout aussi profondément l'histoire de cette région que son homologue pharaonique. Aujourd'hui, grâce à l'essor de la soudanologie, cette part de l'histoire de la vallée du Nil se dévoile peu à peu.

L'AUTEURE Chargée de recherche au CNRS et collaboratrice externe de l'université de Genève, *Adeline Bats a notamment dirigé, avec Nadia Licitra,* Storage in Ancient Egypt and Nubia *(Sidestone Press, 2023).*



Memphis, les oasis et le premier Kerma

C'est au cours du IIIe millénaire avant notre ère que la vallée du Nil voit émerger deux puissants royaumes : l'Égypte pharaonique au nord et le royaume de Kerma, dans l'actuel Soudan. La Basse-Égypte, qui correspond au delta du Nil et où les populations étaient établies sur des buttes sableuses, et la Haute-Égypte, au sud, berceau des premiers royaumes, sont peu à peu unifiées. Memphis devient la capitale du pays et Narmer, vers 3085 av. n. è., est le premier roi à être représenté sous les traits canoniques du pharaon. L'architecture funéraire revêt un caractère monumental et des tombes subsidiaires, plus petites, abritent les dépouilles des membres de l'entourage royal. A partir de cette époque, l'écriture, inventée au début du IVe millénaire av. n. è., sert à la fois l'idéologie naissante et le développement de l'administration.

A mesure que le pouvoir pharaonique se renforce, les premiers souverains entreprennent l'érection de monuments funéraires de plus en plus imposants qui marqueront l'histoire du pays pendant des millénaires : les pyramides. Bien au-delà de leur fonction funéraire, ces complexes jouent un rôle central en tant qu'organes administratifs et centres de pouvoir. Leur édification mobilise un grand nombre de travailleurs plus ou moins spécialisés et rémunérés par la couronne. Si l'Ancien Empire (vers 2675-2250 av. n. è.) se distingue par des innovations architecturales sans précédent, cette période connaît également une organisation de l'administration et un contrôle accru du territoire. La bureaucratie sert les intérêts des pharaons et des grandes familles à la

PHOTO PERSONNELLE – YANN ARTHUS-BERTRAND/HEMIS – KERMA MUSEUM ; YVES GELLIE/AKG-IMAGES



Colosses Des pyramides d'Égypte (ci-dessus, nécropole royale de Gizeh avec celles de Mykerinos, Khephren et Kheops) aux statues colossales des rois napatéens (ci-dessous), la vallée du Nil a livré certains des monuments les plus spectaculaires de l'Antiquité, témoins des anciens royaumes égyptien et soudanais.

DATES-CLÉS*

300000
Premières traces d'occupation dans la Vallée.

5400
Début du Néolithique et fin progressive de la période humide africaine.

3500-2500
Pré-Kerma en Haute-Nubie.

3085
Fin du processus d'unification de l'Égypte. Règne de Narmer.

2675-2250
Ancien Empire égyptien. Règne de Kheops (v. 2636-2605).

2450-2050
Kerma ancien.

2250-2045
Première Période intermédiaire égyptienne ; morcellement politique.

2045-1700
Moyen Empire égyptien.

2015
Unification de l'Égypte par Montouhotep II.

2050-1750
Kerma moyen ou royaume de Koush.

1700-1539
Deuxième Période intermédiaire égyptienne. Apogée du royaume de Kerma (v. 1750-1450)

1539-1069
Nouvel Empire égyptien. Règne de Ramsès II (v. 1279-1213).

1450
Début de la colonisation égyptienne en Nubie.

1069-664
Troisième Période intermédiaire égyptienne.

770-655
Dynastie koushite en Égypte.

656-270
Royaume de Napata.

270
Début du royaume de Méroé.

** Dates avant notre ère.*



Kerma En Nubie les archéologues ont mis au jour des milliers de tombes et un quartier résidentiel dominé par une immense masse de brique, un ancien temple appelé « Deffufa ». Kerma fut la capitale, au IIe millénaire av. n. è., d'un puissant royaume africain.

▶ tête du pays, facilitant la gestion des ressources et l'expansion de l'influence royale dans les provinces.

C'est ainsi que le Delta, immense zone de marécages et de canaux occupée par des éleveurs, des pêcheurs et des petites communautés villageoises, est peu à peu contrôlé par la bureaucratie. Cette conquête s'est parfois faite par les armes, comme le prouve la mention de batailles sur de nombreux monuments. Des domaines agricoles sont fondés et permettent à la royauté memphite de s'enrichir grâce aux taxes prélevées ou à la gestion directe de ces exploitations par des administrateurs de la couronne.

L'Égypte entretient des relations diplomatiques et économiques avec ses voisins, notamment les peuples de Nubie et de Syrie-Palestine, afin de se procurer des métaux, des pierres précieuses et maints produits exotiques indispensables aux grands chantiers royaux et au prestige de l'élite sociale. Mais, pour garantir l'accès aux richesses du sous-sol et dominer les échanges, les souverains n'hésitent pas à affirmer leur autorité au-delà de leurs frontières. Située entre l'Égypte et l'Afrique subsaharienne, la Basse-Nubie, riche en or, est une zone stratégique. Des expéditions militaires et des razzias y sont régulièrement menées par les pharaons pour rapporter des prisonniers et du bétail. Les Égyptiens y installent aussi des comptoirs en vue de faciliter le commerce et l'exploitation directe des ressources.

Plus au sud, en Haute-Nubie, autour de la 3e cataracte, une culture matérielle homogène dite « du Kerma ancien » (2450-2050 av. n. è.) se développe. La population associée à ces artefacts apparaît bien structurée sociale ment, une organisation qui pourrait correspondre au « pays de Yam » mentionné dans les textes égyptiens. Si les relations entre l'Égypte et le tout jeune royaume de Kerma sont mal connues, elles ne semblent pas avoir été hostiles. Réunion de plusieurs entités politiques, ce premier royaume nubien se consolide progressivement et certaines familles concentrent les richesses et le pouvoir. Nous savons très peu de choses de l'occupation du site de Kerma à cette époque, mais la ville était déjà étendue et comprenait diverses résidences d'élite, des ouvrages défensifs et un centre cultuel.

Au même moment, sous la VIe dynastie (2413-2250 av. n. è.) les oasis du désert occidental connaissent un essor économique sans précédent. Une importante communauté et un gouverneur égyptien rattaché à l'administration pharaonique s'installent dans l'oasis de Dakhla, à Balat Ayn Asil. Grâce à un réseau de pistes reliant cette ville à la vallée du Nil depuis la Haute-Égypte, ainsi qu'à d'autres routes conduisant en Basse- et Haute-Nubie, les rois égyptiens ont pu lancer des expéditions militaires et commerciales au-delà de leur frontière

FABIAN VON POSER/IMAGEBROKER/AVALON/AURIMAGES – TEMPLE DE LOUXOR ; © MANUEL COHEN

FOCUS



Immuable pharaon ?

Formé à partir du mot égyptien « *per-aâ* », la « grande maison », le terme grec *pharaon* désigne communément le souverain égyptien (ici, Ramsès II). Sur plus de trois mille ans, l'exercice du pouvoir a évolué, mais l'idéologie royale a peu varié : iconographie stable de la figure royale (la double couronne de Haute- et Basse-Égypte, la barbe postiche, la queue de taureau autour de la taille, le pagne cérémoniel), origine divine du pouvoir et domination revendiquée sur toute l'Égypte.

méridionale tout en contournant les zones dangereuses.

Mais l'Égypte connaît, vers 2250 av. n. è., une période de fragmentation et de troubles. Les grands dignitaires de province, les « nomarques », deviennent des gouverneurs autonomes et certains règnent même sur de petits royaumes indépendants, comme à Héracléopolis au nord et en Moyenne-Égypte, mais aussi à Thèbes, plus au sud. Crise politique majeure, cette Première Période intermédiaire (2250-2045 av. n. è.) n'est pas pour autant une crise économique puisque les villes de province se développent et se transforment en acteurs majeurs de l'économie.

Moyen Empire : l'Égypte réunifiée

La réunification du royaume égyptien réalisée par Montouhotep II, initiant ainsi le Moyen Empire (2045-1700 av. n. è.), s'est faite par la force. Lui et ses successeurs restaurent une monarchie forte, en limitant l'autonomie des gouverneurs locaux. Cette reprise en main politique s'accompagne

La myrrhe, l'encens et les peaux d'animaux exotiques sont captés en Nubie et dans le pays de Pount

d'une série de réformes, parmi lesquelles le déplacement de la capitale dans le nord du pays, à l'entrée du Fayoum (l'actuelle Licht, à 60 km au sud du Caire), et la création de nouvelles charges au sein de l'administration centrale. Forts de la restauration de leur autorité, les pharaons du Moyen Empire ont édifié de vastes temples et complexes funéraires. Pour y parvenir, les ressources naturelles – le cuivre, la turquoise, ou encore le cèdre – sont largement exploitées au Sinaï ou importées du Levant. D'autres, comme la myrrhe, l'encens, l'obsidienne, ou les peaux d'animaux exotiques, sont échangées ou captées en Nubie et dans le fameux pays de Pount au sud de la mer Rouge.

En Égypte même, les pharaons s'emploient à augmenter leur production agricole en conquérant de nouvelles terres. Un barrage à Gourob, dans le Fayoum, est édifié afin de contrôler l'alimentation du lac Moéris et transformer les marécages en terres cultivables par drainage. Pour affermir leur influence dans cette région, les rois égyptiens érigent plusieurs temples, mais aussi des complexes funéraires. Au pied de celui de Sésostris II (v. 1895-1878 av. n. è.), la ville d'El-Lahoun héberge les prêtres chargés du culte. Ces fondations cultuelles servent donc de point d'ancrage à la mise en valeur des terres et à leur administration par les scribes. Dans le Delta oriental, le pouvoir pharaonique implante également des villages d'ouvriers agricoles. Peu à peu, cette région se développe et une communauté levantine, originaire de Palestine, constituée de marchands,

FOCUS

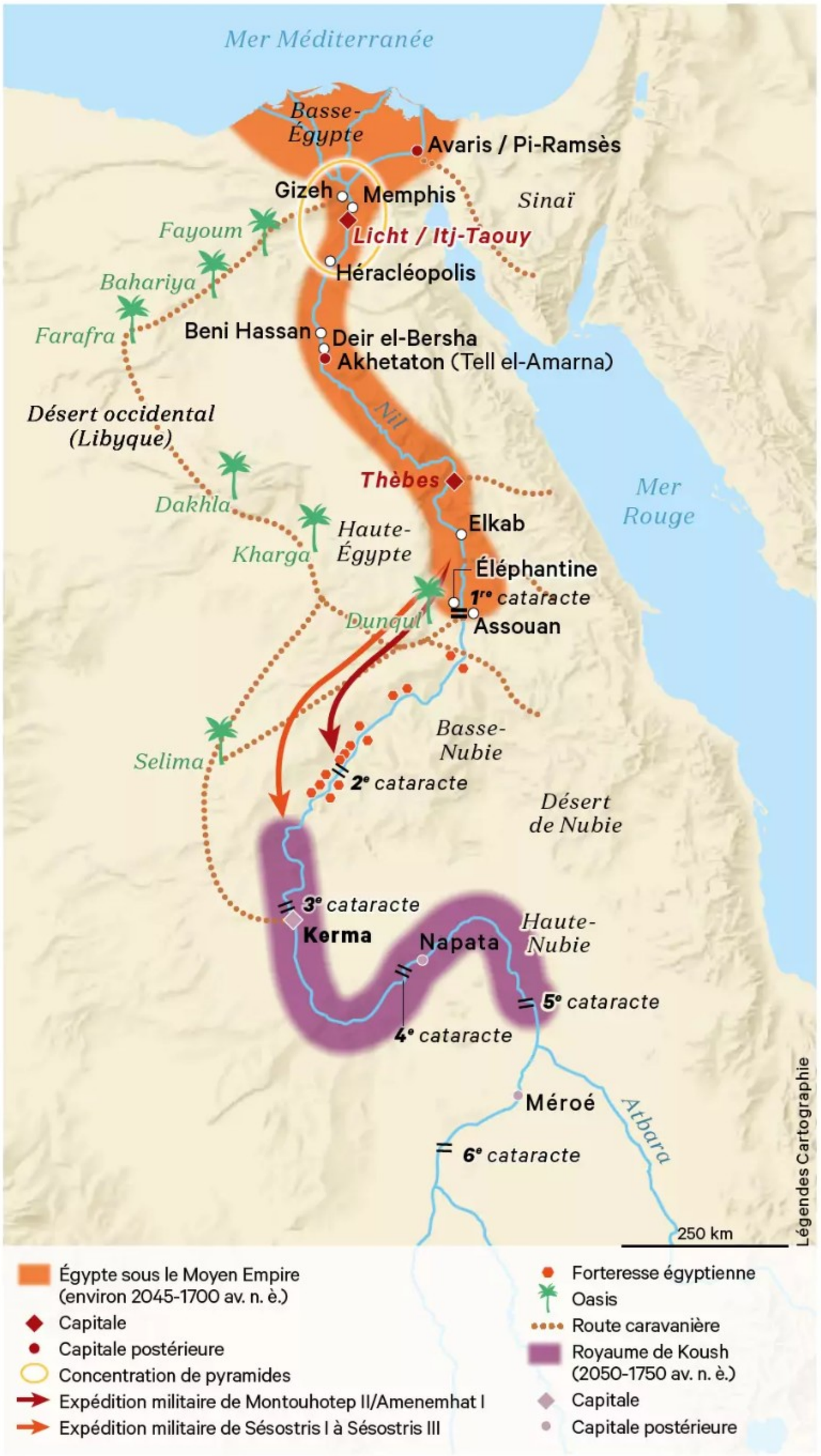
Construction des pyramides : la fin du mystère

Comme tous les fleuves, le Nil a changé de cours au fil du temps. A l'époque de la construction des pyramides, il coulait bien plus près du plateau de Gizeh qu'aujourd'hui. Afin de faciliter l'accès au site, les pharaons ont entrepris d'importants travaux hydrauliques, dont le creusement d'un bassin-canal reliant un méandre de l'ancienne branche occidentale du Nil au pied du plateau rocheux. Les fouilles menées au pied des pyramides de Gizeh par l'équipe de Mark Lehner ont révélé l'existence d'une véritable ville de travailleurs, avec des quartiers, des boulangeries, des espaces de stockage et des infrastructures destinées à loger plusieurs milliers d'ouvriers. Les papyrus découverts au ouadi el-Jarf, sur les rives de la mer Rouge, par Pierre Tallet décrivent, quant à eux, le transport régulier par bateau de blocs de calcaire depuis les carrières de Tourah jusqu'au chantier de Kheops. Ces éléments indiquent que les pyramides ont été construites par une main-d'œuvre qualifiée, encadrée par l'administration, et non par des esclaves comme le laissaient penser des récits anciens.



À SAVOIR

Vers 2000 av. n. è. : le pharaon et le roi de Koush



A la fin du IIIe millénaire av. n. è., après la réunification par Montouhotep II, l'Égypte entre dans une période prospère appelée Moyen Empire. Plus au sud, le royaume de Kerma se développe également. Cet équilibre entre les deux royaumes est rompu vers 1700 av. n. è., avec l'arrivée des Hyksos dans le Delta et la déstabilisation du pouvoir pharaonique. C'est au Nouvel Empire, après 1500, que l'Égypte prend un avantage décisif.

s'y installe durablement entre la fin de la XIIe et le début de la XIIIe dynastie (env. 1750 av. n. è.).

Au IIe millénaire av. n. è. (vers 2050-1750 av. n. è., « Kerma moyen »), le royaume de Kerma prend une nouvelle dimension en s'étendant dans le riche bassin agricole de Dongola. Désigné dans les textes égyptiens comme le « royaume de Koush », il devient un adversaire majeur du pouvoir pharaonique. Les fouilles archéologiques menées sur le site de Kerma par l'archéologue suisse Charles Bonnet et son équipe à partir des années 1970 ont révélé l'existence d'une

Les forteresses édifiées par les pharaons du Moyen Empire devaient impressionner les Nubiens

très grande ville fortifiée, ayant abrité une société fortement hiérarchisée reposant sur une royauté sacrée.

Outre les palais et les bâtiments religieux, la présence de tombes monumentales est tout à fait remarquable. Des *tumuli*, mesurant jusqu'à 38 mètres de diamètre, étaient entourés de centaines de bucranes (des crânes de bœuf), démontrant l'importance des bovins dans l'économie de la région et le rôle des troupeaux dans la création de richesses. Située à la croisée de circuits d'échanges vitaux, la civilisation de Kerma rayonne et fait commerce avec l'Égypte de produits considérés comme exotiques, tels que des œufs d'autruche ou des peaux de grands félins.

Le royaume de Koush, un redoutable adversaire

Face à ce nouvel acteur, les pharaons du Moyen Empire renforcent leur présence en Basse-Nubie et érigent une série de forteresses entre la 1re et la 2e cataracte. Édifiées en briques crues, comme toute l'architecture civile égyptienne, elles avaient pour but d'impressionner les Nubiens. Au-delà de leur fonction défensive, ces forteresses, aux murailles imposantes (jusqu'à 10 m



Montouhotep II **Le pharaon de Thèbes (ici avec la couronne blanche de Haute-Égypte) parvient, en 2015 av. n. è., à affirmer son autorité sur toute l'Égypte. Il fonde ainsi le Moyen Empire.**

n. è.), la période la plus florissante de cette civilisation. Les rois de Koush s'emparent des forteresses de Nubie et font reculer la frontière égyptienne à Assouan. Le témoignage du chef de la forteresse de Bouhen, nommé Ahouser, illustre parfaitement ce phénomène puisque l'administrateur égyptien se déclare être un serviteur du valeureux prince de Koush.

Face à ces deux menaces, les rois égyptiens se replient à Thèbes. La pression de Kerma sur l'Égypte se fait de plus en plus forte : les rois nubiens lancent des raids jusque dans la ville d'Elkab, en Haute-Égypte, et s'allient aux souverains Hyksos, prenant ainsi en tenaille les Égyptiens.

Pour remédier à cette situation peu favorable, le pharaon Seqenenre Taa II, puis ses successeurs Kamosis et Amosis, initient une reprise en main du territoire jusqu'à Avaris – la capitale Hyksos – et même Sharouhen – la base arrière en Palestine. L'analyse de la momie de Seqenenre Taa II indique qu'il serait mort à l'âge de 40 ans environ, des suites d'une blessure violente à la tête, témoignage de l'implication de ce pharaon sur le champ de bataille.

Au terme de plusieurs années de guerre, le pharaon Amosis (v. 1539-1514 av. n. è.) inaugure le Nouvel Empire.

La colonisation égyptienne ou le Nouvel Empire

Le pouvoir pharaonique s'étend dès lors bien au-delà des frontières traditionnelles de l'Égypte. Thoutmosis Ier (v. 1493-1482 av. n. è.) entreprend la reconquête des forteresses de Basse-Nubie et progresse plus au sud afin ▶

de haut et 5 m d'épaisseur), abritaient des bâtiments administratifs, des entrepôts et des baraquements. On distingue des forteresses de plaine, aux débouchés des pistes stratégiques, et les forteresses d'éperon, plus petites, perchées sur les hauteurs de la 2e cataracte, marquant la frontière avec le royaume de Kerma. A Semna, une stèle du pharaon Sésostris III (v. 1878-1843 av. n. è.) interdit aux Nubiens de franchir la 2e cataracte, sauf pour des raisons diplomatiques.

A la fin de la XIIe dynastie, après cette implantation militaire, la situation semble pacifiée. Des civils égyptiens s'installent, le commerce se développe et une culture matérielle mixte égypto-nubienne émerge. Mais l'Égypte connaît une nouvelle crise politique : la Deuxième Période intermédiaire (1700-1539 av. n. è.). Le pouvoir pharaonique est déstabilisé par l'arrivée des Hyksos, venus de la région cananéenne, qui s'installent à l'est du Delta, là où des populations levantines sont déjà présentes, mais aussi par la pression exercée par le royaume de Kerma au sud. Au Soudan, c'est le début du « Kerma classique » (1750-1450 av.



MUSÉE DE LOUXOR ; NPL/OPALE.PHOTO – NEW YORK, THE METROPOLITAN MUSEUM, 66.99.51/PURCHASE, FLETCHER FUND AND THE

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Un Nubien vu par les Égyptiens

Datée du Nouvel Empire (1539-1069 av. n. è.), cette incrustation en faïence représente un Nubien selon les conventions de l'art égyptien. Elle servait probablement à orner un meuble ou un objet de prestige, avec d'autres incrustations semblables à l'effigie des ennemis de l'autorité pharaonique. A travers ce type de représentation, les rois égyptiens affirmaient leur domination sur les peuples étrangers, exprimant leur pouvoir à la fois dans les objets du quotidien et les symboles officiels.

À SAVOIR

La splendeur de Napata et Méroé

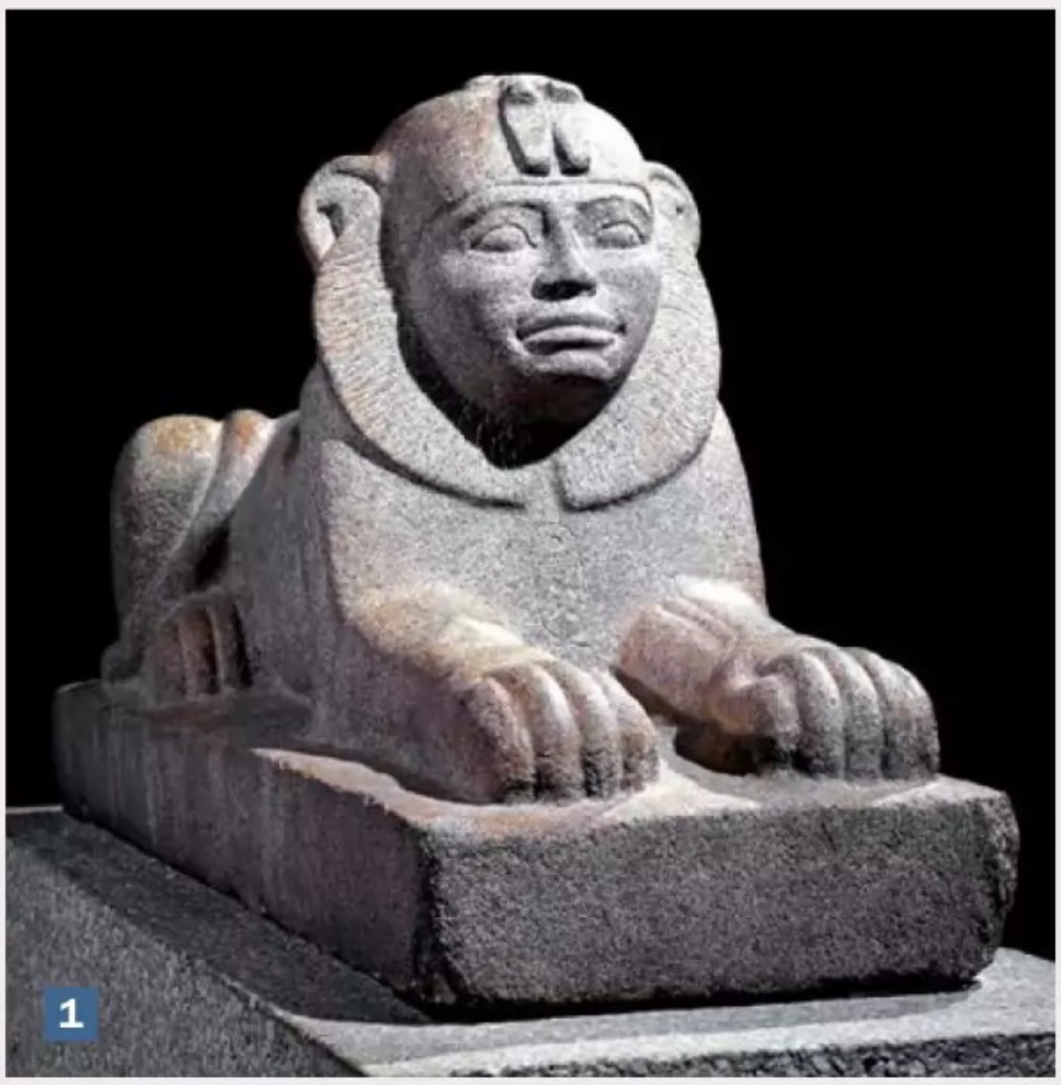
Les souverains nubiens ont dominé, au VIIIe siècle av. n. è., une grande partie de l'Égypte. A Napata, puis à Méroé, ils ont adopté les symboles de la royauté pharaonique.

Durant les VIIIe et VIIe siècles av. n. è., un nouveau royaume nubien émerge autour de la cité de Napata. Situé entre la 2e et la 4e cataracte, une zone riche en ressources agricoles et minières, ce nouveau royaume revendique un héritage pharaonique.
Vers 730 av. n. è., le roi napatéen Piankhy envahit le sud de l'Égypte alors en proie à des luttes de pouvoir. Il inaugure la XXVe dynastie, une période prospère pour la vallée du Nil. Chassés d'Égypte par les Assyriens, après soixante années de règne, les rois soudanais sont ensuite pourchassés par le pharaon Psammétique II, qui cherche à détruire toutes les traces de la royauté napatéenne. Au cours de cette offensive, les statues colossales des rois soudanais sont renversées, détruites, puis enfouies dans des cachettes. Ébranlé, le pouvoir napatéen se restaure peu à peu et résiste aux assauts des Égyptiens soutenus par les Perses dans leur volonté de repousser leur frontière méridionale. Mais, au cours du IVe siècle av. n. è., la capitale est déplacée au-delà de la 5e cataracte, à Méroé, peut-être afin d'échapper davantage aux rois lagides, les nouveaux maîtres de l'Égypte, puis aux empereurs romains.

L'influence égyptienne

La civilisation de Méroé devient florissante, riche de l'exploitation de son territoire et des nombreux échanges commerciaux. Les souverains se font enterrer dans de petites pyramides, héritage de l'influence égyptienne qui avait marqué la XXVe dynastie. Méroé disparaît vers 330 de notre ère, fragilisé par le déclin commercial mais aussi par les attaques des tribus nubiennes et d'Aksoum. ■

A. B.



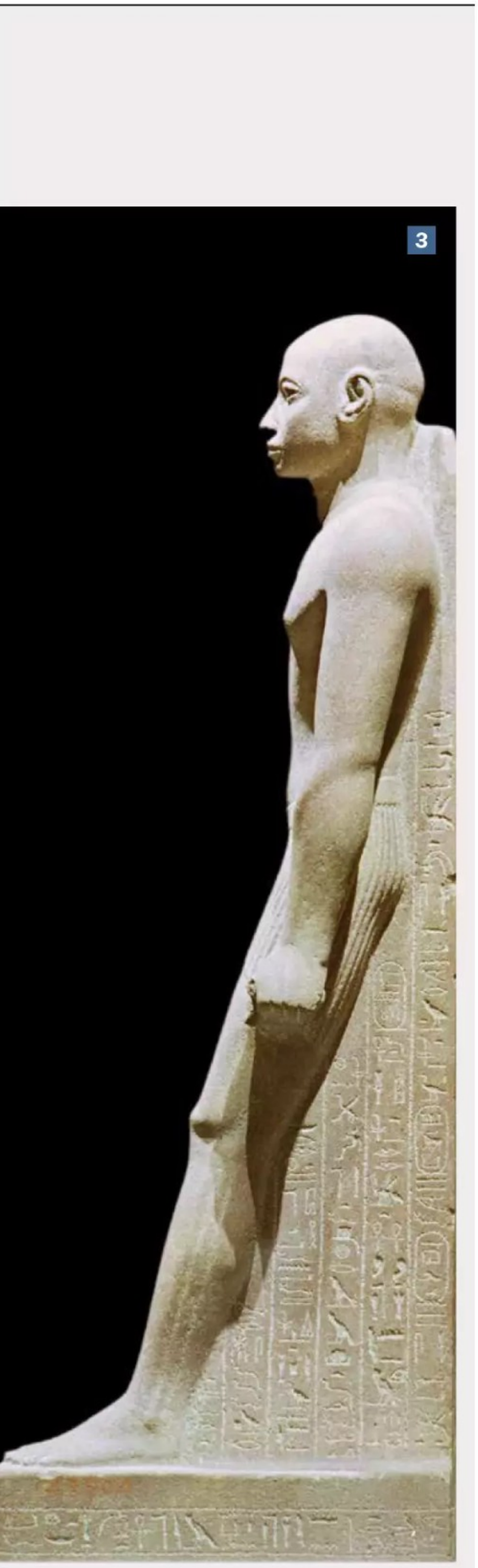
1



2

1. Sphinx à l'effigie du roi nubien Taharqa (690-664 av. n. è.) découvert à Kawa (British Museum).
2. La nécropole royale de Méroé, située en aval de la 6e cataracte, abrite des dizaines de pyramides aux dimensions plus réduites que celles d'Égypte. Ce site est inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco.
3. Statue de Horemakhet, fils de Chabaka et grand prêtre d'Amon à Thèbes, XXVe dynastie. Sculpture de facture égyptienne, hormis le visage, qui traduit une influence koushite (Musée nubien à Assouan).

LONDRES, THE BRITISH MUSEUM, DIST. GRANDPALAISRMN/THE TRUSTEES OF THE BRITISH MUSEUM – STÉPHANE COMPOINT/ONLYWORLD.NET – ASSOUAN, MUSÉE DE LA NUBIE ; STÉPHANE COMPOINT/ONLYWORLD.NET


3

de s'emparer de la ville de Kerma. Il fonde une nouvelle cité, à quelques kilomètres au nord de celle-ci. Mais il faut attendre Thoutmosis III (v. 1481-1425 av. n. è.) pour que l'emprise égyptienne soit réellement effective dans la région. Il s'agit pour le pouvoir pharaonique d'éliminer une bonne fois pour toutes la menace que constituait le royaume de Kerma et d'obtenir un accès direct aux richesses minières, essentiellement les mines d'or situées dans la Vallée et dans le désert oriental. Le pouvoir égyptien y installe une administration à la tête de laquelle il place un « fils royal de Koush » chargé d'administrer tout le territoire et surtout d'y prélever des taxes.

Afin d'affirmer davantage leur pouvoir, les rois égyptiens font construire de très nombreux temples en Nubie et de nouveaux centres urbains. Ainsi, les produits exotiques importés d'Afrique subsaharienne, tant prisés par l'élite égyptienne, sont rapportés en Égypte grâce au versement de tributs, de taxes et aux échanges commerciaux. Une partie de l'administration est néanmoins déléguée à une élite nubienne égyptianisée ; les enfants des princes soudanais sont éduqués en Égypte, à la cour du roi.

Rayonnement et menaces

Les pharaons ont aussi réussi à imposer leur domination au-delà du Delta oriental, sur l'ensemble du Levant. Il fallut une série de campagnes militaires entre les règnes de Thoutmosis Ier et d'Amenhotep II (v. 1425-1398 av. n. è.) pour que l'Égypte contrôle les débouchés des routes commerciales qui proviennent d'Asie Mineure et les cités de la côte levantine. Au terme de près de cent cinquante ans de conquêtes, l'Égypte est un royaume prospère, riche de ses terres agricoles, des métaux précieux qu'elle exploite et des denrées qui transitent par ses routes.

Le rayonnement du pays à l'international est perceptible à la lecture des *Lettres d'Amarna*, la correspondance diplomatique découverte dans la cité d'Akhenaton (v. 1343-1330 av. n. è.) et de Néfertiti. Outre l'envoi de cadeaux, ces missives témoignent des tractations réalisées en amont des mariages politiques. L'Égypte reçoit également des richesses en provenance de la région égéenne, notamment du cuivre, de l'étain et des produits de luxe, tout en menant des expéditions vers le pays de Pount pour se procurer des ressources précieuses comme l'encens. Séthi Ier (1294-1279 av. n. è.)

Sous le règne de Ramsès II, la capitale est déplacée dans le Delta oriental, à Pi-Ramsès

renforce l'influence égyptienne en Syrie-Palestine, en multipliant les garnisons et en agrandissant les fortifications le long de la route du Sinaï. Sous le règne de son fils, Ramsès II (v. 1279-1213 av. n. è.), la capitale royale est déplacée dans le Delta oriental, à Pi-Ramsès, et la frontière égyptienne se fixe alors à Qadesh, au terme de la grande bataille qui a vu, en 1274 av. n. è., s'affronter les deux plus grandes puissances du Proche-Orient : les Égyptiens et les Hittites.

A la fin du Nouvel Empire, l'Égypte doit faire face à de nouvelles menaces extérieures, notamment des attaques des Libyens et des Peuples de la Mer. Bien que remportés par Ramsès III, ces conflits affaiblissent durablement le royaume. La découverte d'un complot à la cour à la fin de son règne révèle des tensions internes et une corruption croissante. L'instabilité politique s'aggrave avec les règnes brefs qui suivent et la perte progressive des territoires en Asie qui permettaient un contrôle direct des routes commerciales. La Nubie commence alors à s'émanciper, bien que la Basse-Nubie demeure sous l'autorité des rois-prêtres qui règnent à Thèbes. Plus au sud, un nouveau royaume se forme à Napata. Il jouera un rôle-clé au Ier millénaire av. n. è., en revendiquant une double souveraineté sur le Soudan et l'Égypte, adoptant des symboles du pouvoir pharaonique, comme le double *uraeus*. Une nouvelle fois, le rapport de force allait changer dans la vallée du Nil. ■

La révolution du papyrus

Il fut, durant quatre mille ans, le support privilégié de l'écriture en Égypte et connut une diffusion, depuis la Bretagne jusqu'à l'Afghanistan. Plus beau fruit du Nil, le papyrus, avec sa tige souple et résistante à la fois, eut aussi bien d'autres usages, parfois surprenants.

Par Valérie Schram

Tombé rapidement dans l'oubli après son remplacement par le papier au tournant de l'an 1000, le papyrus était pourtant encore célébré comme le plus beau fruit du Nil au VIe siècle par Cassiodore, un intellectuel romain : « *Car quelle autre récolte, dans quelque culture que ce soit, produit un matériau semblable à celui où se conservent les pensées des sages ? Avant cela, les mots des sages, les idées des ancêtres, étaient en péril.* » C'est à « *l'ingénieuse Memphis* », précisait-il, que revenait l'invention de ce remarquable matériau qui allait libérer les hommes de supports d'écriture lourds, étriqués ou peu maniables, et leur offrir l'espace d'une surface blanche, douce, légère, souple mais résistante, pour dérouler leur pensée à l'envi et en préserver la mémoire dans un rouleau, « *fidèle gardien du témoignage des accomplissements humains, volubile des choses passées, ennemi de l'oubli* ».

Si Cassiodore mettait là en lumière l'incroyable transformation dans les pratiques d'écriture qu'avait constituée l'adoption du rouleau de papyrus dans le monde romain, on ne manquera pas d'apprécier également son évocation aussi suggestive que réaliste de la plante « *élevant sur le Nil une forêt sans branches, une futaie sans feuillage, moisson aquatique, chevelure des marais, plus souple que des fourrés, plus rigide que des herbes* ». Étonnante description d'une réalité aujourd'hui disparue d'Égypte mais toujours présente aux sources du Nil : c'est là qu'il faut remonter pour retrouver le papyrus dans son milieu d'origine.

Dans les zones humides du bassin du Nil, les conditions propices à l'exceptionnelle productivité du papyrus sont réunies et il peut proliférer en immenses prairies aquatiques. *Cyperus papyrus* L., de son nom scientifique moderne, fait en effet partie d'un genre, *Cyperus*, regroupant plus de 500 espèces différentes de plantes herbacées qu'on rassemble communément sous le nom générique de « souchets » et qui prospèrent, avec un ensoleillement important, les pieds dans l'eau. Si l'on commercialise de nos jours abusivement sous le nom de « papyrus » le *Cyperus alternifolius* L., le papyrus des Anciens, originaire d'Afrique centrale et tropicale, se reconnaît à sa longue tige trigone dépourvue de feuilles qui peut s'élancer jusqu'à 3-5 mètres de haut, ne déployant pleinement qu'à maturité son ombelle composée de fins et longs rayons contribuant à la photosynthèse de la plante. Certaines de ses ombelles sont fertiles et forment alors des épillets bruns qui, dispersés par le vent et l'eau, assurent sa reproduction sexuée. Mais c'est surtout grâce au déploiement, sous la surface de l'eau,

LE MOT

Papyrus

Du grec *papyros* qui désignait une plante égyptienne dont la tige servait notamment à fabriquer un support d'écriture, il a donné le mot « papier » en français.

L'AUTEURE Chargée de recherche au CNRS,



Valérie Schram a notamment publié L'Arbre et le bois dans l'Égypte gréco-romaine *(Association des Amis du Centre d'histoire et de civilisation de Byzance, 2023).*

PHOTO PERSONNELLE – SHEILA TERRY/SCIENCE PHOTO LIBRARY/SUCRÉ SALÉ – BERLIN, ÄGYPTISCHES MUSEUM UND PAPYRUSSAMMLUNG (SMB) ; BERLIN, BPK, DIST. GRANDPALAISRMN/MARGARETE BÜSING

de son rhizome qui génère constamment de nouvelles tiges, que le papyrus s'étend en vastes, denses et prolifiques peuplements en bordure de lac et cours d'eau. Et lorsque des parties de la natte que forment ses racines et la matière végétale en décomposition se détachent et glissent au fil des courants, il constitue des massifs flottants, prêts à coloniser de nouvelles zones et à reformer là un écosystème dont il est l'élément de base, accueillant en son milieu une foisonnante vie sauvage – ainsi notamment dans les marais du Sudd au Soudan du Sud ou dans le delta de l'Okavango dans le nord-ouest du Botswana.

C'est de cette manière qu'il faut imaginer le delta du Nil aux premiers temps de l'histoire égyptienne. Les études paléo-environnementales ont confirmé la présence locale de la plante avant même l'établissement des pharaons. A l'aube de la civilisation égyptienne, le papyrus apparaît déjà comme le symbole de la Basse-Égypte sur la palette de Narmer, datée vers 3100 av. n. è., qui représente le roi de la Ire dynastie unir le pays après sa victoire sur ses ennemis. Les premiers vestiges du papyrus manufacturé comme support d'écriture furent quant à eux trouvés dans une tombe à Saqqarah sous la forme d'un petit rouleau (blanc) conservé dans une boîte en bois et datés du début du IIIe millénaire av. n. è.

Durant toute la période pharaonique, son omniprésence comme motif ornemental atteste son importance culturelle tandis que les représentations iconographiques confirment la prégnance de la plante dans le paysage égyptien. Les fourrés de papyrus deviennent le cadre emblématique des scènes de chasse, symbolisant le milieu nilotique avec sa luxuriante vie d'oiseaux, papillons, mangoustes, chats, poissons, hippopotames ou crocodiles qu'il abrite. Il faut néanmoins attendre la période gréco-romaine pour en apprendre davantage sur les emplacements et modes d'exploitation de ces marais.

Dans le Fayoum et le Delta

Les textes littéraires (Strabon ou Pline notamment) et documentaires grecs indiquent deux régions de production majeures, l'une dans le Fayoum et l'autre dans le Delta, avec sans doute des finalités d'exploitation distinctes. Dans la région du Fayoum, zone de dépression située dans le désert occidental et alimentée en eau par un bras du Nil, les surplus des eaux d'irrigation venaient se verser dans des marécages. Appelées *drymoi*, « forêts », par les Grecs, ces zones humides constituaient, parmi les tamaris, saules et acacias, des fourrés de papyrus et de roseaux.

A partir de l'époque romaine, on sait que ces *drymoi* deviennent des propriétés impériales dont le droit d'usage ou d'exploitation était concédé ou loué pour une durée déterminée, assurant ainsi une source de revenus pour l'État.



Forêt **Le papyrus des Anciens peut encore s'apercevoir à l'état sauvage en Sicile (en haut). En Afrique, il formait des forêts atteignant jusqu'à 5 mètres de haut : un lieu de chasse privilégié dans l'Égypte ancienne (ci-dessus, chasse à l'hippopotame, ancien empire).**

À SAVOIR

Hiéroglyphes sur pierre, hiératique sur papyrus

Liés par le fleuve, les villes et villages d'Égypte l'étaient aussi par la langue. L'égyptien ancien, dont descend le copte, est une des premières à être mises par écrit, à la fin du IVe millénaire.

Avant que l'arabe devienne la langue la plus communément parlée dans la vallée du Nil, du sud du Soudan au Delta, celle-ci avait été le berceau d'au moins deux idiomes aujourd'hui pratiquement éteints : l'égyptien ancien et le méroïtique. Tous deux appartiennent à la famille des langues chamito-sémitiques, appelée aussi famille afro-asiatique. De l'égyptien ancien ne reste plus que le copte, langue liturgique de l'Église copte-orthodoxe, écrite au moyen de caractères grecs complétés de huit lettres supplémentaires. C'est grâce à sa parfaite connaissance de cette langue, apprise auprès d'un prêtre égyptien résidant à Paris, que Champollion parvint à reconstituer le vocabulaire de l'égyptien ancien. Les origines de l'égyptien ancien demeurent très discutées. Son histoire nous est connue à partir du moment où il fut mis par écrit, dès la fin du IVe millénaire av. n. è., sur pierre, en recourant aux fameux hiéroglyphes, et sur papyrus, au moyen d'une écriture cursive appelée « hiératique ».



PARIS, MUSÉE DU LOUVRE, DIST. GRANDPALAISRMN/CHRISTIAN DÉCAMPS – LOUXOR, TOMBE DE MENNA ; ERICH LESSING/AKG-IMAGES

La richesse de la peinture murale ci-dessus, dans le tombeau de Menna démontre l'importance du scribe (XVIIIe dynastie ou XIVe siècle av. n. è.). On voit ici ces hommes d'écriture accroupis, au travail, papyrus et pinceau de jonc en main, enregistrant la récolte. Le papyrus est toujours utilisé quelques siècles plus tard comme atteste la statue du scribe Ounennéfer (à gauche, musée du Louvre).

Ces deux écritures furent ensuite employées de conserve tout au long des IIIe et IIe millénaires av. n. è. Chaque signe hiéroglyphique, souvent complexe à dessiner, disposait le plus souvent de son pendant, tracé d'un seul mouvement, en hiératique. Le VIIIe siècle av. n. è. vit l'apparition

de deux écritures cursives, dérivées du hiératique mais autonomes par rapport aux hiéroglyphes : le hiératique anormal (en Haute-Égypte) et le démotique (en Basse-Égypte). L'hellénisation de l'administration et des pratiques juridiques tendit peu à peu à reléguer les écritures égyptiennes dans les temples, où elles s'éteignirent avec la fin de la religion égyptienne traditionnelle au v^e^ siècle de notre ère.

Soudan, le méroïtique

Le méroïtique fut en usage au nord du Soudan dans le royaume de Méroé (270 av. n. è.-330). Le linguiste et égyptologue Claude Rilly (né en 1959) est parvenu à identifier la famille linguistique à laquelle appartient cette langue, le soudanique oriental nord, dont certains idiomes sont encore parlés dans les monts Nouba au sud du Soudan. Comme l'égyptien ancien, le méroïtique pouvait être écrit sur pierre ou sur papyrus. Pour ce faire, les scribes ont mis au point une écriture de type alpha-syllabique partiellement dérivée des signes démotiques égyptiens. L'écriture méroïtique est attestée à travers 2 000 textes. Si tous ont été déchiffrés, beaucoup reste à faire pour parvenir à les traduire entièrement. En effet, contrairement à l'égyptien ancien, l'écriture méroïtique n'a pas eu de descendance après la fin de l'Antiquité et les langues cousines des monts Nouba sont trop éloignées pour permettre de répondre à l'ensemble des questions qui se posent encore. ■

Damien Agut

▶ Dans un contrat conservé sur papyrus, on sollicite ainsi le droit de récolter les papyrus et autres roseaux d'un *drymos* dans l'objectif de tresser et vendre des nattes. Le prix de la concession, relativement bas, s'explique si l'on considère qu'il s'agit là d'un droit d'exploitation de peuplements sauvages dont la qualité ne devait par ailleurs pas permettre la production de papier. Au reste, les apports d'eau fluctuant d'une année sur l'autre, ces marais qui étaient régulièrement menacés d'assèchement n'assuraient pas une production homogène et régulière. Mais ces exploitations ont contribué à fournir la matière végétale nécessaire aux autres usages de la plante.

La seconde grande région de production, le Delta, est un peu mieux connue parce que mentionnée par les auteurs anciens, qui indiquent, à l'occasion, des localités précises liées à la production de papier, y associant des qualités de papyrus. Si Alexandrie représentait à cette époque le lieu d'approvisionnement de l'ensemble du bassin méditerranéen en rouleaux de papyrus, l'essentiel de l'activité de production de papier devait en réalité se faire au plus près des plantations – la transformation des tiges de papyrus en papier exigeant de travailler sur des tiges fraîchement coupées.

Les fibres de papyrus servaient aussi à la production de cordages et à la manufacture de voiles tissées

Peu de textes documentaires ont été conservés dans le Delta en raison, justement, de l'humidité de la région empêchant la conservation des papyrus. Quelques-uns, néanmoins, nous plongent au milieu de ces plantations et complètent le tableau. Plusieurs documents concernent ainsi spécifiquement des « marais à papyrus » *(helos papyrikon)*, le nom technique donné à ces cultures explicitement destinées à la production de papier, et nous renseignent sur des exploitations apparemment privées à visée commerciale.

Parmi eux, un document du r^er^ siècle av. n. è. conserve un contrat de location pour une durée de trois ans qui inclut dans le prix du loyer un supplément en nature de 600 brassées de tiges par jour – suggérant assez l'énorme potentiel de production de ces cultures. Les clauses concernant l'entretien du marais prévoient des interdictions : utiliser des outils susceptibles d'abîmer les plants, surexploiter les ombelles au détriment des tiges, se servir des tiges pour la confection et la vente de produits tressés, sous-louer la plantation, ou y laisser vaquer des animaux qui risqueraient de l'endommager ; elles prévoient aussi, entre autres, l'obligation d'entretenir les voies de navigation et canaux d'irrigation à travers la plantation.

Des poupées et des médicaments

Quoique nombre de vestiges archéologiques permettent d'appréhender les usages variés qui étaient réservés au papyrus, c'est le père de la botanique lui-même, Théophraste, qui, au IV^e^ siècle av. n. è., nous livre la description la plus complète de la plante et de ses usages. Avant de s'intéresser à d'autres souchets, à la fève d'Égypte ou au lotus, il ouvre en effet une section concernant les plantes aquatiques égyptiennes avec l'emblématique papyrus. Il y fait état d'une « *foule d'usages* » dont la production de papier pour les livres n'est finalement qu'assez secondaire.

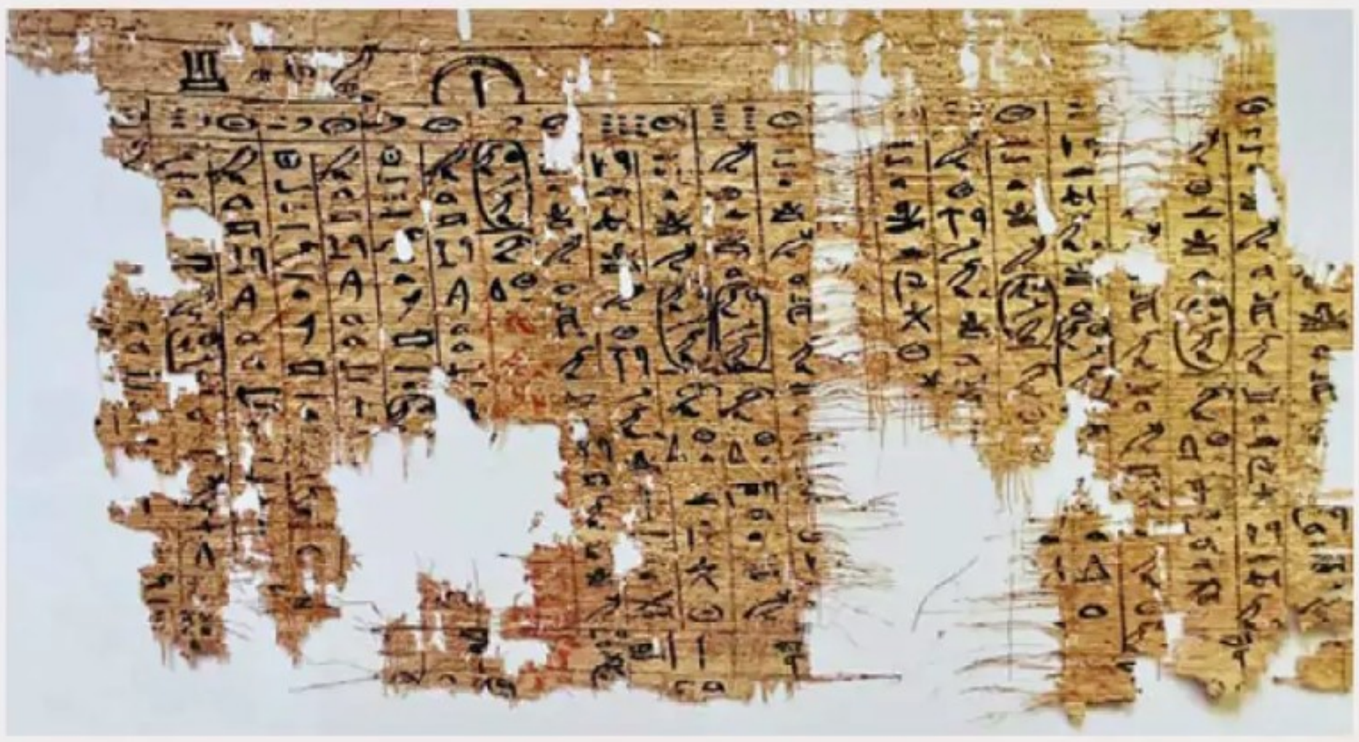
Les tiges de papyrus, souples et résistantes à la fois, ont de longue date constitué un matériau de prédilection pour la fabrication des petites barques au profil allongé qu'on reconnaît déjà dans les représentations anciennes des scènes de pêche ou de chasse dans les lacs et marais mais qu'on retrouve aussi mentionnées dans la documentation plus tardive en grec où l'on en précise à l'occasion le matériau. Si la tradition s'est perdue en Égypte, les populations qui disposent encore de peuplements de papyrus dans leur environnement moderne, comme au bord du lac Tana en Éthiopie, rendent compte d'un artisanat traditionnel très ancien. De même, les fibres de papyrus ▶

servaient non seulement à la production de cordages mais aussi à la manufacture de voiles tissées, comme le signalait Hérodote et ainsi que l'atteste une liste d'équipement de batellerie du IIIe siècle av. n. è. recensant un mât en bois de sapin, une vergue de 15 coudées, un aviron de gouverne en tamaris, des rames et encore la voile, en papyrus, précise-t-on.

Au-delà de ces usages techniques, le papyrus semble aussi omniprésent dans la vie quotidienne, qu'il s'agisse des nattes ou matelas que signale Théophraste, de paniers en papyrus comme celui qui accueillit Moïse enfant d'après le livre de l'Exode, des tables ou sandales mentionnées dans la documentation. L'archéologie permet de confirmer ces usages – ainsi des paires de sandales tressées trouvées dans des tombes d'époque pharaonique – et encore d'en exhumer d'autres – ainsi des jouets pour enfants confectionnés en papyrus qui comprennent des balles ou d'émouvantes petites poupées par exemple. Un des usages du papyrus semble plus inattendu : la consommation alimentaire. Théophraste explique qu'on pouvait en mastiquer la moelle pour en extraire le suc avant de recracher les fibres. Hérodote en livrait une recette de préparation plus avancée, puisque, nous dit-il, *« ceux qui veulent tirer du papyrus un mets vraiment délicat le font cuire à*

À SAVOIR

Secrets de fabrication



Un des plus anciens papyrus, découvert sur les bords de la mer Rouge.

Les quatre étapes pour fabriquer un feuillet de papier à partir du papyrus.

Le seul texte ancien connu qui livre la recette de fabrication du papier de papyrus se trouve dans un long passage du livre XIII de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien. Si ce dernier n'avait jamais vu de ses propres yeux la manufacture d'un feuillet, il connaissait parfaitement le matériau puisque le papyrus était, encore à son époque (Ier siècle), le support par excellence des rouleaux-livres – ainsi que le rappellent les fresques pompéiennes et la bibliothèque philosophique carbonisée d'Herculanum. Pour autant, ce passage est d'interprétation difficile en raison du vocabulaire technique et de possibles interpolations rendant sa logique quelque peu confuse. Sans entrer dans les détails, et grâce à une longue tradition savante et expérimentale qui s'est développée depuis le XVIIIe siècle, il existe néanmoins un consensus sur les bases de la manufacture d'un feuillet à partir des tiges du papyrus, dont les étapes seraient les suivantes :

1. Écorcer et couper les tiges à la longueur souhaitée.

2. Débiter de fines lamelles dans la moelle et les disposer, sur un plateau rectangulaire mouillé d'eau (pour que les lamelles ne s'assèchent pas prématurément), parallèlement les unes aux autres de manière à former une première couche correspondant à la taille d'un feuillet, puis créer une seconde couche similaire à déposer perpendiculairement par-dessus.

3. Rogner les extrémités.

4. Appliquer ensuite une pression sur ces deux couches pour que le suc alors extrait de la moelle fasse office de colle et laisser sécher au soleil.

En fonction de la qualité de la tige et de la manufacture, différents usages pouvaient être affectés à ces feuillets : les meilleurs, alliant *« finesse, densité, blancheur et poli »*, seraient assemblés les uns aux autres pour former un grand rouleau, les moins bons ne serviraient guère qu'à emballer les marchandises. ■

IFAO



Pirogues **Liées ensemble, les tiges de papyrus servaient à construire de petites embarcations d'un type toujours en usage au bord du lac Tana avec les tankwa, des pirogues utilisées par les pêcheurs éthiopiens.**

l'étouffée dans un four chauffé au rouge, et le mangent ainsi préparé » (II, 92). Cette tradition a conduit les Grecs à créer spécialement un mot pour moquer cette habitude égyptienne, la « papyrophagie » – elle fait toujours partie des modes de consommation actuels de la plante par les populations africaines qui en disposent, tandis que les Égyptiens l'ont remplacée dans cet usage par la canne à sucre.

Le papyrus a par ailleurs une foule d'usages médicaux, déjà attestés vers 1500 av. n. è. d'après l'un des plus anciens traités médicaux connus, le papyrus Ebers. C'est néanmoins la tradition grecque qui nous livre plus clairement ses différents usages et l'abondante littérature technique produite par les Grecs consacre une place de choix au papyrus – ce qui révèle au passage leur intérêt pour la pharmacopée égyptienne. Dioscoride, médecin et botaniste du Ier siècle, livre ainsi une notice sur le papyrus qui servira de base aux traditions médiévales : « *Le papyrus* [papyros] *est aussi utile en médecine pour l'ouverture des fistules. Après l'avoir humidifié, on l'enroule dans du lin jusqu'à ce qu'il sèche. Comprimé et inséré dans la fistule, il se remplit d'humidité et, en gonflant, dilate les fistules* […]. *Le papyrus réduit en cendres par le feu est capable d'arrêter les ulcères dans la bouche et à tout endroit, mais le papier brûlé produit un meilleur résultat* ».

Le papyrus aurait été notamment apprécié pour ses propriétés cicatrisantes, dues à la forte concentration en minéraux présents dans la plante. Or ces pratiques thérapeutiques se

« Si, après avoir mangé de l'ail ou de l'oignon, on mâche du papyrus, l'odeur de ces substances disparaît »

retrouvent attestées dans des recettes médicales conservées sur des documents provenant des sites archéologiques égyptiens, et ce, dès le Ier siècle : l'une recommande d'utiliser un onguent réalisé à partir de cendres de papyrus pour traiter la « lèpre » ; une autre préconise d'appliquer localement une petite feuille de papier pour soigner une affection cutanée. Le papier de papyrus pouvait ainsi être appliqué en pansement et servir en bandage à la place du lin.

Enfin, des usages parfois surprenants sont rapportés par la tradition médiévale arabe : Ibn al-Baytar, auteur arabo-andalou d'une imposante pharmacopée et ayant lui-même résidé en Égypte au XIIIe siècle, rassemble ainsi des recettes de ses prédécesseurs (dont Avicenne), indiquant à propos du papyrus-*berdi* (nom arabe du papyrus) : « *Le papier* [de papyrus] *brûlé, si on le fait entrer dans les dentifrices, resserre fortement les gencives et les empêche de saigner. On en répand avec succès sur les ulcères et les excoriations au talon produites par les chaussures* » ; « *les cendres de papier entrent avantageusement dans les lavements administrés contre les ulcères des intestins. Les fumigations de papier brûlé sont utiles contre le coryza* » ; « *si, après avoir mangé de l'ail ou de l'oignon ou bu du vin, on mâche du papyrus, l'odeur de ces substances disparaît* » (*Traité des simples par Ibn al-Baytar*, trad. L. Leclerc, 1877, I, p. 208).

Le papier des premiers livres

Après ce tour d'horizon des usages innombrables de la plante, reste, évidemment, celui « *qui frappe le plus les étrangers, les livres* » (Théophraste). Depuis le IIIe millénaire av. n. è. et jusque vers l'an 1000 – soit quatre mille ans –, le papyrus fut en effet le support d'écriture privilégié en Égypte. Ce ne fut pas sans concurrence puisqu'on utilisait parallèlement d'autres supports, notamment des *ostraca* – tessons de poterie ou éclats de calcaire –, qui avaient le mérite d'être toujours disponibles gratuitement mais n'en étaient pas moins lourds, encombrants et peu pratiques à entreposer ; les tablettes de bois, cirées ou enduites, étaient quant à elles appréciées pour les exercices scolaires ou encore pour la tenue de comptabilités ; le ▶



Multi-usages **Paire de sandales réalisées en papyrus, datées du XVIe siècle av. n. è.**

BERNARD NANTET/SAIF IMAGES – NEW YORK, THE METROPOLITAN MUSEUM ; AKG-IMAGES

DANS LE TEXTE





J. Yoyotte, P. Chuvin

Un refuge pour les rebelles

Les Bouviers tiennent tout le littoral *[…]*. D'après Achille Tatios, grands, bruns de peau mais pas noirs, ces Bouviers ont les jambes fines et le corps épais. Ceux qui attaquent le bateau ont le crâne rasé mais un de leurs messagers porte de longs cheveux flottants et non peignés. Quelle différence avec les courtes boucles des civilisés ! Leur apparence les distingue des paysans égyptiens aussi bien que des Grecs. Ces gens se glissent avec adresse parmi les bouquets de papyrus et dans les forêts de roseaux. Les voyageurs, dont les barques naviguent au creux des bras du Nil ou des canaux majeurs, ne peuvent voir de loin les mouvements des indigènes, protégés par d'interminables rideaux de verdure. Des fossés sillonnent les prés où broute leur bétail et protègent l'accès de leurs villages."

« Les hors-la-loi qui ont fait trembler Rome », *L'Histoire* n° 88, avril 1986.

▶ parchemin, rare et cher, ne s'imposa jamais dans les usages locaux.

Utilisé sous la forme du rouleau jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne pour les usages littéraire et administratif, le papyrus fut aussi le support qui assura la généralisation du passage au codex : format du livre tel que nous le connaissons encore, plus économique et plus pratique que le rouleau, le codex fut rapidement adopté par les premiers chrétiens pour la diffusion de la Bible, et, à partir du IVe siècle, il remplaça le rouleau dans les usages de ce dernier. Mais qu'on ne s'y trompe pas, de même que notre mot « papier » remonte au grec *papyros* qui désigne d'abord la plante *Cyperus papyrus*, de même le mot « bible » trouve son origine dans le grec *biblion* (« livre »), qui n'est jamais qu'un dérivé d'un autre nom du papyrus servant à la manufacture des livres, *byblos /biblos*. Et si notre langue conserve cet héritage, c'est parce que, loin d'être resté confiné à la seule Égypte, l'emploi de ce support d'écriture a gagné tout l'Occident.

Adopté dans le monde grec dès le Ve siècle av. n. è. (sinon plus tôt), le papyrus allait gagner le monde romain aux alentours du IIIe siècle av. n. è. tandis que son usage nous laisserait des traces archéologiques de sa diffusion de la Bretagne jusqu'en Afghanistan. Si nos Archives nationales conservent encore des actes royaux mérovingiens sur papyrus avec les signatures autographes de Dagobert, saint Éloi, et Clovis II au VIIe siècle, c'est dans la chancellerie pontificale que son usage perdure le plus longtemps en Occident : il est attesté comme support d'écriture des actes pontificaux jusqu'au XIe siècle.

Disparu vers l'an 1000

C'est néanmoins dans sa patrie d'origine que le papyrus a le mieux montré la place prépondérante qui était la sienne dans l'Antiquité. Grâce à sa conservation millénaire, c'est lui qui nous a permis de redécouvrir nombre d'auteurs anciens oubliés de la tradition manuscrite médiévale. Et il n'a pas fini de nous livrer les détails de la grande et de la petite histoire au gré des découvertes (ou redécouvertes) de textes. Ainsi de l'exceptionnelle mise au jour en 2013 du désormais célèbre journal de Merer qui, déjà vers 2500 av. n. è., documente les activités quotidiennes des transporteurs de blocs de calcaire pour la construction de la pyramide de Kheops. Mais c'est surtout avec l'arrivée de l'administration lagide, à partir du IVe siècle av. n. è., que l'usage du papyrus explose en Égypte, remplissant les archives, bibliothèques et poubelles anciennes de trésors de livres, registres, reçus de taxe, contrats, lettres, listes, et autres papiers qui feront, deux mille ans plus tard et sortis des sables, le bonheur des archéologues, papyrologues et historiens.

Le secret de sa fabrication a ironiquement été bien gardé puisque le seul texte qui en décrit la manufacture, pris à une source inconnue par Pline l'Ancien, fait toujours débattre les spécialistes, sa logique et sa langue manquant souvent de clarté : apparu dans des conditions qui nous restent mystérieuses, le papyrus emportera avec lui ses secrets lorsqu'il se verra, aux alentours du Xe siècle, remplacé par le véritable papier pour des raisons qui restent encore incertaines.

Le papyrus emportera avec lui ses secrets lorsqu'il est, au Xe siècle, remplacé par le papier de pâte à bois

Alors que les productions de papier de papyrus s'éteignent vers l'an 1000, les cultures s'effacent du paysage nilotique et l'usage même de cette plante tombe peu à peu dans l'oubli à l'époque médiévale. Quelques fourrés subsistent néanmoins et, à la fin du XVIIIe siècle, l'orientaliste Claude-Étienne Savary est encore ébloui à Damiette par « *des forêts de papyrus avec lequel les Anciens faisaient le papier* » (*Lettres sur l'Égypte*, 23). Un siècle plus tard, le jardinier en chef des palais, parcs et jardins du Caire Gustave Delchevalerie enregistre sa complète disparition en Égypte et entreprend d'en replanter au Caire en en faisant expédier depuis Paris – profitant des résultats de l'introduction probablement médiévale de la plante en Sicile, puis dans les jardins botaniques européens par les botanistes de la Renaissance. Il faudra attendre encore un siècle avant que l'Égyptien Hassan Ragab procède à des expérimentations botaniques le conduisant à reconstituer une plantation de papyrus sur une île du Caire. De là, la plante semble avoir regagné quelques droits sur le Nil, coiffant à nouveau le fleuve, en d'autres lieux abrités et propices à sa propagation, de son antique et délicate chevelure. ■

DESPATIN & GOBELI/OPALE.PHOTO – © SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2025/BRIDGEMAN IMAGES

SCIENCES ET AVENIR & La Recherche

présentent

LE FESTIVAL

GRAND OCEAN

4ème ÉDITION

72 H POUR DÉCOUVRIR L'EXTRAORDINAIRE RICHESSE DES ABYSSES.

26 - 27 SEPT. 2025
LA CITÉ DE LA MER
CHERBOURG-EN-COTENTIN

24 - 27 SEPT. 2025
EN PLEIN AIR
SAINT-VAAST-LA-HOUGUE

- ET EN DIGITAL -

Conférences et débats portés par les plus grands spécialistes, animations...
Nous accueillons petits et grands pour une plongée unique au cœur des océans.

www.grandocean-event.com

Grand Océan s'inscrit dans le cadre de la Conférence Océan des Nations-Unies (Nice 2025).

Photo : © P.G - stock.adobe.com

Conception : MEDIAOBS LE STUDIO

Partenaires officiels

Partenaires Associés

Partenaires

Partenaires médias

Organisé par

Osiris, Hâpy et l'eau primordiale

Le Nil ne fut jamais une divinité en Égypte, mais sa crue, elle, est à l'origine d'une abondante mythologie. L'association d'Osiris avec le flot miraculeux du Nil exprime l'essence même du cycle de la vie.

Par Laurent Coulon

Notre regard moderne perçoit avant tout la crue du Nil dans sa dynamique géographique, celle selon laquelle ses eaux gonflées des pluies d'Éthiopie venaient chaque année inonder l'Égypte jusqu'au Delta. S'ils n'ignoraient pas totalement ces facteurs climatiques, les anciens Égyptiens envisageaient cette expansion non pas tant sous l'angle de ses causes naturelles que par le prisme d'une vision théologique : l'origine d'une telle manne en eau et en limon était forcément attribuée aux dieux.

Tandis que le Nil en soi ne recevait que peu d'honneurs, le flot miraculeux était érigé au rang d'une divinité, Hâpy, d'allure androgyne et coiffé de plantes nilotiques. Il se démultipliait en de nombreux avatars. Dans chaque métropole, considérée comme un point d'émergence de la crue issue du Noun, l'Océan primordial, son arrivée était célébrée sous l'égide des divinités locales. En effet, la religion égyptienne se caractérisait d'abord par une multitude de dieux locaux : chaque ville possédait son propre panthéon et son propre clergé. Or, au tournant du IIe et du Ier millénaire av. n. è., une divinité vit ses rites adoptés par l'ensemble des villes du pays : Osiris, le dieu des morts, dont le culte était lié à la théologie de la crue *(cf. p. 36)*.

Des temples remplis d'eau

Le lien contractuel établi entre le pharaon et les dieux impliquait que le premier effectue des rites pour les seconds, de sorte qu'ils garantissent la venue régulière et suffisante de la crue et écartent tout risque de famine ou de dévastation. Dans la région d'Assouan, sur l'île Éléphantine, au milieu du fleuve, ces rites s'adressaient à Satet et à Khnoum, qui déclenchaient la crue dans le bouillonnement des cataractes, mais aussi à Anouket, associée, elle, à la décrue. Le temple de Satet abritait une pièce presque entièrement occupée par un bassin, alimenté lui-même par un réservoir qui, au moyen d'une vanne, le remplissait d'un flux abondant simulant la crue.

D'autres rites célébrant l'arrivée annuelle de la crue nous sont connus grâce au papyrus Harris I, une monumentale compilation des fondations cultuelles de Ramsès III. Dans la région du Caire actuel, à Héliopolis, la ville du dieu solaire Atoum-Rê, où les Égyptiens pensaient avoir localisé une source du Nil, les cérémonies avaient recours à des « livres d'Hapy », dont la nature (listes d'offrandes, rituels ?) reste discutée. Les prêtres égyptiens les jetaient à l'eau, comme l'évoquent aussi les monumentales « stèles au Nil » gravées sur le plateau dominant le djebel Silsileh *(cf. p. 38)*. Dans cette zone célèbre pour ses carrières de grès, le fleuve est contenu étroitement entre les falaises qui le bordent à l'est et à l'ouest. Deux fois par an, au moment des hautes et des basses eaux, le pharaon y faisait offrande à Amon-Rê, le roi des dieux, à Hâpy, le père des dieux, et au collège des dieux du sud qui préside aux flots.

Le lien établi entre Osiris et la crue du Nil remonte aux premières

L'AUTEUR Professeur au Collège de France à la chaire Civilisation de l'Égypte pharaonique,



Laurent Coulon a notamment dirigé Le Culte d'Osiris au Ier millénaire av. J.-C. *(Ifao, 2011).*

© P. IMBERT/COLLÈGE DE FRANCE





LONDRES, THE BRITISH MUSEUM, DIST. GRANDPALAISRMN/THE TRUSTEES OF THE BRITISH MUSEUM – MUSÉE DU CAIRE ; © IFAO/A. LECLERC

Situle **Ce vase, pourvu d'une anse, contenait l'eau lustrale destinée aux libations pour le culte d'Osiris à Thèbes, IVe siècle av. n. è. Il est décoré d'une scène d'offrande.**

Hâpy **Avec son ventre rebondi et ses seins, le dieu androgyne Hâpy, coiffé de plantes aquatiques, est une figure de la fertilité, plaque en bronzedu VIe siècle av. n. è.**

▶ apparitions du dieu dans les textes rituels, au milieu de l'Ancien Empire, vers 2350 av. n. è. Dans les *Textes des pyramides*, Osiris reçoit une libation assimilée aux liquides sortis de son cadavre, eux-mêmes identifiés au flot enrichi de limon de la crue : *« Prends donc les écoulements issus de toi, tu n'en concevras pas de fatigue ! »* L'inondation redonne vie à la terre d'Égypte selon le même processus par lequel Osiris renaît, tandis que sa mort et la décomposition de son cadavre sont conçues comme ce qui déclenche cette crue.

Au Ier millénaire av. n. è., la dévotion à Osiris se développe en dehors de ses centres principaux (notamment Abydos et Bousiris) et de la sphère funéraire ; ses lieux de culte se multiplient dans tous les sanctuaires. La célébration de l'inondation s'imbrique alors fortement dans les rites osiriens, en empruntant des formes variées selon les théologies locales. A Assouan, dans les espaces dédiés au dieu des morts au sein du temple ptolémaïque d'Isis de Philae, la jambe d'Osiris, relique locale, est présentée comme l'origine de la crue.

À SAVOIR

Osiris, en 42 morceaux

Selon le mythe, Osiris, roi d'Égypte, fut assassiné par son frère Seth.

L'événement central du mythe d'Osiris, c'est sa mort. Pourtant, comme les Égyptiens considéraient qu'il était néfaste de l'évoquer, les circonstances de son meurtre par son frère Seth restent obscures et il faudra attendre le IIe siècle de notre ère pour que Plutarque, un auteur grec bien informé, nous en fournisse le détail. Il raconte que Seth avait organisé un banquet dans une localité du Delta pour tendre un piège à Osiris, alors roi d'Égypte, dont il était jaloux : il lui proposa d'essayer un magnifique sarcophage et de le lui offrir si la taille lui convenait. Une fois le couvercle refermé par ses complices, le coffre est alors jeté au Nil et dérive jusqu'à Byblos, où Isis, l'épouse d'Osiris, le recueille et le rapatrie. Elle redonne assez d'ardeur au cadavre de son mari pour que leur union posthume donne naissance à Horus. Mais Seth retrouve le corps de son frère et, à l'aide de ses alliés, le déchiquette et en éparpille les morceaux à travers l'Égypte. Isis, assistée d'Horus, de Thot et d'Anubis, s'engage alors dans une quête inlassable pour récolter ces morceaux (il est question de 14 morceaux, ou 16, voire 42), qui deviendront, dans chacune des régions où ils échouent, la relique divine adorée localement. Selon Plutarque, seul le sexe du dieu ne put être retrouvé, dévoré par des poissons, parmi lesquels le mormyre « oxyrhynque » (au museau pointu). Le corps divin est alors reconstitué et momifié par Anubis, ce qui permet la renaissance d'Osiris en souverain du royaume des morts. Ce mythe établit l'armature de toutes les pratiques rituelles de momification. Il sous-tend également, au Ier millénaire av. n. è., les représentations du pharaon menant en procession les dieux de chaque région d'Égypte apportant la relique locale : le roi préside dès lors autant à la recomposition du corps divin qu'à la réunification de l'Égypte. Osiris et Isis deviennent ainsi des dénominateurs communs pour les temples, qui restent attachés par ailleurs à leurs divinités locales. Tandis que chaque sanctuaire majeur conserve sa théologie et ses récits cosmogoniques autour d'une figure divine qui lui est propre (Ptah à Memphis, Amon à Karnak, Khnoum à Éléphantine…), les cultes et rites osiriens sont intégrés à ces systèmes locaux, chaque clergé se targuant d'avoir, en son territoire, le tombeau du dieu.

L. C.



Représentation du dieu des morts dans la tombe de la reine Néfertari. Sa couleur verte exprime sa capacité de régénération.

LOUXOR, TOMBE DE NÉFERTARI ; NPL/OPALE.PHOTO

A Héliopolis, une stèle nous apprend que la procession de l'Osiris-Sepa, assimilant l'époux d'Isis à une forme locale de dieu-scolopendre, se déroule au moment de l'inondation, quand surgit *« l'eau nouvelle de Sepa »* ; son parcours le mène jusqu'à Pi-Hâpy, où se trouve une caverne d'où jaillit la crue, avant de retourner à son point de départ. Le point d'orgue de ces festivités est l'ouverture d'un canal faisant s'écouler abondamment l'eau nouvelle.

A Karnak, une géographie cosmique

Dans les temples de Karnak, construits pour honorer le dieu dynastique Amon-Rê et sans cesse réaménagés entre le début du IIe millénaire av. n. è. et l'époque romaine, de nombreux vestiges témoignent de la montée en puissance du culte d'Osiris. Une foule de chapelles ont été consacrées chacune à une forme particulière du dieu, dont le pouvoir se décline avec une ou plusieurs épithètes : « maître de l'éternité », « maître de la vie », « qui secourt le malheureux ». Or, dans la chapelle d'Osiris-Ounnefer « maître des aliments », datable de 550 av. n. è., l'égyptologue français Georges Legrain découvrit, en 1900, un socle de statuette portant le nom d'Osiris-pa-Hâpy, « Osiris-la-Crue ». Les hymnes au dieu gravés dans la chapelle d'Osiris voisine, consacrée

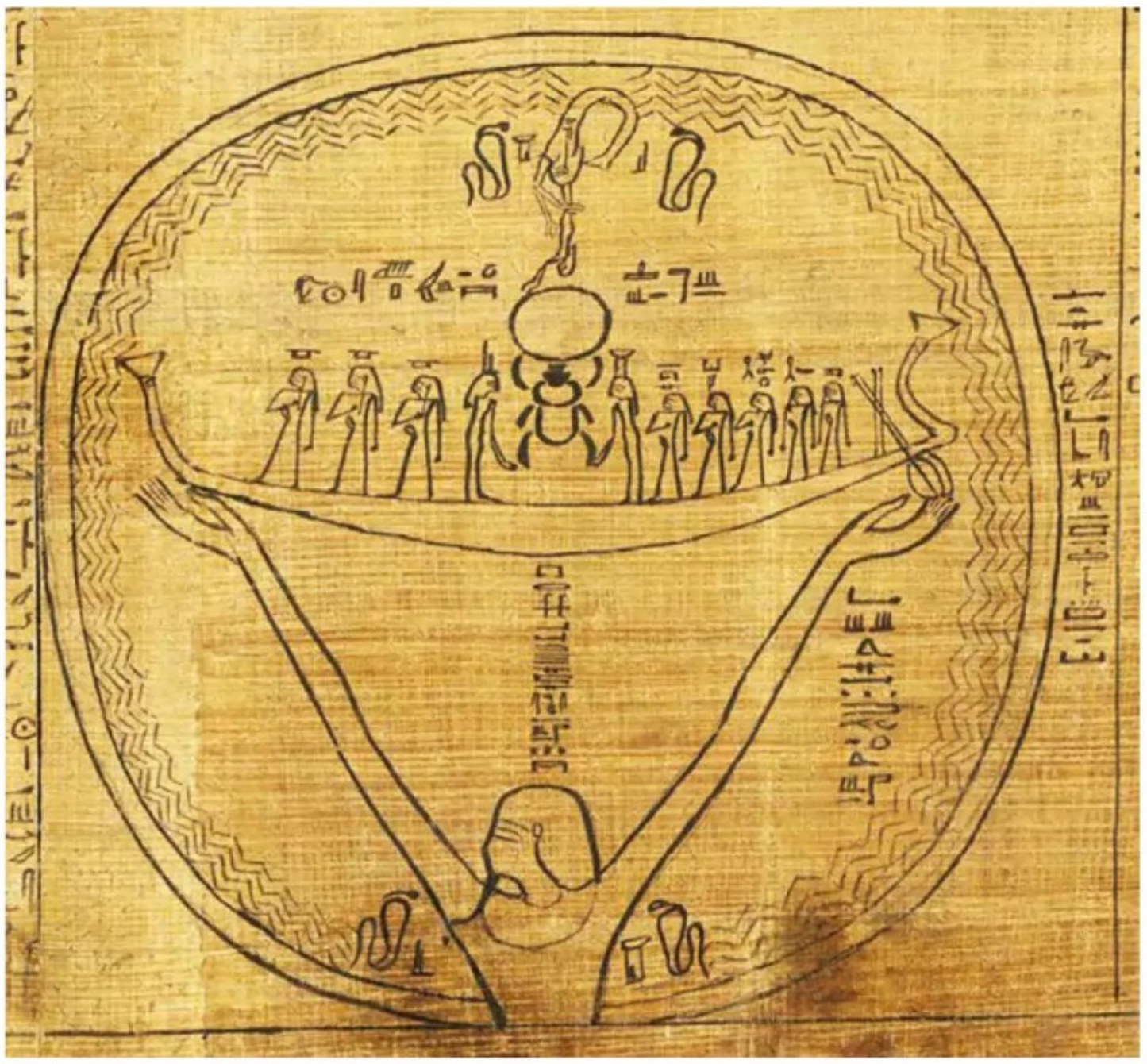
Au sein du temple d'Isis de Philaé, la jambe d'Osiris, relique locale, est présentée comme l'origine de la crue

à Osiris-Ounnefer, confirment cette connexion : *« Hâpy vient pour toi, lorsqu'il fait verdir le Double-Pays pour toi ; Hâpy vient pour toi depuis sa caverne afin* [d'alimenter] *le dressoir à eau pour ton* ka *vénérable. »*

Il est logique de relier les dévotions à ces formes divines aux « rites de l'eau » qui se déroulaient sur le quai du temple de Karnak. On y remplissait au Nouvel An des vases sacrés avec l'eau nouvelle de la crue. Non loin de là, des représentations d'Osiris ont été gravées sur les parois de la tribune du quai. Cette eau vient à la fois nourrir la population, purifier le sanctuaire et apporter l'eau lustrale nécessaire aux libations versées tous les dix jours au bénéfice de la forme ancestrale d'Amon ancêtre enterré avec Osiris sur la rive ouest de Thèbes, à Djémé. Elles sont effectuées au moyen de situles (vases pourvus d'une anse) en bronze, parfois somptueusement décorées et inscrites aux noms et titres de prêtres actifs à Karnak.

Le tombeau d'Osiris, au nord-est du temple d'Amon-Rê de Karnak, est connecté à la Douat, le monde souterrain, lui-même directement inséré dans le Noun, l'Océan primordial. Cette géographie cosmique est représentée dans le tableau final d'une composition funéraire royale du Nouvel Empire, le Livre des portes *(cf. ci-dessus)*. Or, dans la chapelle d'Osiris « souverain de l'éternité », jouxtant la nécropole osirienne de Karnak, est illustrée l'entrée de la « caverne du Noun », associée à la butte de Djeme, lieu d'enterrement des dieux primordiaux et d'Osiris sur la rive ouest de Thèbes, mentionné plus haut. S'établissait donc une connexion directe entre ce lieu d'émergence de la crue, depuis le Noun, et la tombe d'Osiris, matérialisation de la Douat.

Si la butte de Djémé est représentée à l'est de Karnak, c'est que le cimetière osirien situé là correspondait à une réplique orientale de cette sépulture divine occidentale. La butte funéraire de ce cimetière propre à Karnak se trouve évoquée dans les décors en cours de reconstitution des catacombes osiriennes découvertes en 1993, qui datent de Ptolémée IV, une



BNF, MANUSCRITS, ÉGYPTIEN 154

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Au matin, le Soleil renaît

Le tableau final du Livre des portes (ici sur le papyrus de Khonsoumès) décrit le Soleil, auquel est identifié le défunt, lorsqu'il s'apprête à sortir de la Douat, le monde souterrain, pour renaître au matin. On distingue, en haut, le corps lové d'Osiris, gardé par Isis et Nephthys sous forme de serpents, à l'intérieur des flots du Noun, l'Océan primordial.

▶ période où les souverains lagides ont investi, partout en Égypte, dans l'aménagement de nécropoles divines de grande ampleur. Ce bâtiment en briques cuites, pourvu initialement de 720 niches (2 x 360, correspondant aux jours de l'année égyptienne, auxquels on ajoutait les cinq jours épagomènes), servait de dernière demeure aux figurines osiriennes du mois de khoiak et était somptueusement décoré, avec un enduit peint malheureusement très endommagé par le démantèlement de la construction.

Une représentation de la butte osirienne, surmontée par un arbre, occupe la paroi terminale de la galerie sud, bordée sur deux colonnes par un hymne au réveil du dieu. Ce tableau rare de la tombe divine intègre un certain nombre de figurations et de mentions de serpents préposés les uns à la protection de la butte, les autres au déclenchement de la crue. Parmi eux, un serpent ▶

PORTRAITS

Les autres dieux du fleuve



ATOUM

Dieu d'Héliopolis, démiurge, il crée l'univers sur la butte émergeant du Noun. Son temple était réputé abriter la source septentrionale du Nil.



KHNOUM

Dieu-bélier, « seigneur de la cataracte », Khnoum est devenu le dieu majeur d'Éléphantine. Il y ouvre la caverne d'où émerge la crue.



SATET

La déesse joue un rôle de purificatrice grâce à l'eau de la cataracte. Elle est associée, avec Khnoum et Anouket, au surgissement de l'inondation du Nil.

PARIS, MUSÉE DU LOUVRE, DIST. GRANDPALAISRMN/GEORGES PONCET – ELIAS ROVIELO



PARIS, MUSÉE DU LOUVRE ; NPL/OPALE.PHOTO – LOUXOR, TOMBE DU PRINCE AMENHERKHEPSHEF ; HERITAGE IMAGES/AURIMAGES - [illegible]

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Des temples et des prêtres

Les « stèles au Nil » du djebel Silsileh commémorent les offrandes instituées par Ramsès II, Mérenptah et Ramsès III pour honorer l'inondation en cet endroit baptisé « l'eau pure ». Les stèles se trouvent en une région où les deux falaises, arabique et libyque, sont rapprochées et marquent une première frontière naturelle entre l'Égypte et la Nubie. Le pharaon est le premier des prêtres, l'interlocuteur des dieux par excellence. C'est donc par son entremise que sont instituées ou restaurées les fondations cultuelles qui alimentent le circuit économique faisant vivre temples et clergés.



ANOUKET

Elle appartient à la triade d'Éléphantine, préposée à la crue, et prend l'apparence d'une déesse nubienne. Elle reçoit un culte dans l'île de Sehel.



HORUS

Fils et héritier d'Osiris, qui lui succède sur le trône d'Égypte, le dieu à tête de faucon assure également les rites funéraires pour son père.



AMON

Dieu thébain élevé au rang de divinité dynastique, il contrôle l'inondation sous ses pieds. Sa forme ancestrale est enterrée à Djémé, avec Osiris.

PARIS, MUSÉE DU LOUVRE ; LUISA RICCIARINI/OPALE.PHOTO

PARIS, MUSÉE DU LOUVRE, DIST. GRANDPALAISRMN/CHRISTIAN DESCAMPS – LOUXOR, TOMBE DE LA REINE TAOUSERT ; NPL/OPALE.PHOTO – PARIS, MUSÉE DU LOUVRE ; LUISA RICCIARINI/OPALE.PHOTO

dénommé Ankhemakhouef est connu par plusieurs attestations, à Edfou, dans la chambre du Nil, mais aussi à Héliopolis, d'où il semble être originaire. Son image ornait une paroi marquant l'entrée d'un sanctuaire vraisemblablement associé à l'antre du Noun sous l'égide du dieu Atoum. Ce serpent fait partie d'un groupe de trois divinités qui *« inaugurent l'année et tirent la crue de sa caverne »*. Sa présence à Karnak, au sein du tombeau d'Osiris, conforte l'interprétation que nous pouvons faire de ce lieu comme un point de jaillissement de la crue. Ce jaillissement est évoqué aussi par les invocations à Osiris, dans la litanie annuelle qui orne les tableaux entre les niches des catacombes : *« Osiris pour qui point la lumière, pour qui jaillit la crue hors de sa caverne. »*

Un cycle annuel

Le phénomène de la crue est représenté dans les sanctuaires d'Égypte comme un phénomène « vertical » : la crue jaillit des profondeurs du Noun au moment où, dans les cieux, apparaît la déesse Sothis, personnifiant l'étoile Sirius, qui, après une période d'invisibilité, réapparaît à l'aube. Ce lever héliaque de Sothis coïncidant avec le Nouvel An reste un point d'ancrage fondamental, malgré le décalage qui se produisit inévitablement dans le calendrier égyptien. Les représentations cosmiques associent l'image d'Osiris identifié à Orion et celle d'Isis assimilée à Sothis parfois représentée sous l'apparence d'une vache. Cette association astrale est mentionnée dans l'hymne au réveil d'Osiris des catacombes de Karnak. Les différents niveaux du cosmos, des profondeurs du Noun jusqu'aux hauteurs des cieux, sont donc investis par les représentations du déclenchement osirien de la crue.

L'enjeu cosmique que constitue la venue de l'inondation « en son temps » et avec une abondance suffisante – sans être excessive – rend impératif le strict accomplissement des rites osiriens, dont dépend le maintien du cycle d'échanges entre dieux et hommes garantissant la prospérité de l'Égypte. La statuette du dieu fabriquée chaque année en revêtait une importance vitale : *« C'est la vie ! »* proclame le traité du papyrus Salt 825 (VII^e siècle av. n. è.), après le « travail secret » aboutissant à la confection d'une amulette. Alors qu'au moment de la mort d'Osiris, le Noun a enfoui ses chairs, la recomposition de son corps permet la renaissance du dieu en même temps que l'arrivée salutaire de la crue, les deux phénomènes étant issus de ces espaces de régénération que constituent la Douat et le Noun.

Le cycle annuel s'achève avec l'enterrement de la figurine dans des catacombes ou parfois par l'acte de la jeter à l'eau, dans le lac sacré ou le fleuve. Osiris rejoint l'eau de régénération qui est elle-même le vecteur de la renaissance du monde. L'association entre Osiris et la crue du Nil se fait ici totalement fusionnelle et exprime l'essence du cycle de la vie pour les anciens Égyptiens. Comme le verra très lucidement l'historien grec Hérodote, au V^e siècle av. n. è., les deux entités définissent même les deux points communs aux habitants du royaume pharaonique au-delà de toutes les différences locales. ■

FOCUS

La « belle fête de la Vallée »

Au sein des temples, le culte de la statue du dieu, protégée dans un *naos* (un édicule de pierre ou de bois), a lieu, matin, midi et soir, dans la partie centrale du sanctuaire. Mais, lors des grandes fêtes annuelles, le dieu sort de ses quartiers à bord d'une barque processionnelle. La fête d'Opet conduit ainsi Amon de Karnak vers son temple du sud, à Louxor. Lors de la « belle fête de la vallée », le dieu traverse le Nil pour rendre hommage aux ancêtres enterrés dans la nécropole de Thèbes-Ouest et y visiter les temples funéraires. Ces festivités donnent lieu à des réjouissances populaires et servent de cadre à des oracles rendus par la barque divine.

Croisières romaines

Pour les Grecs et les Romains, remonter le Nil en bateau était déjà un émerveillement. Ils furent quelques souverains chanceux à pouvoir admirer au fil de l'eau les colosses de Memnon, le taureau Apis et le temple d'Isis.

Par Maurice Sartre

L'Égypte exerça sur les Grecs puis sur les Romains autant de fascination que de répulsion : fascination pour la science des prêtres ou la richesse du pays, mais répulsion pour un panthéon peuplé en partie de dieux zoomorphes. Quant au Nil, son régime atypique étonnait autant que sa faune. Les maîtres de Rome furent curieux d'en découvrir ce que vantaient les livres mais peu parvinrent à réaliser leurs rêves. Au début de l'année 47 av. n. è., César y effectua une courte croisière en compagnie de Cléopâtre pour se reposer des épreuves de la guerre qui l'avaient obligé à passer l'hiver enfermé dans Alexandrie. Il est plus que douteux qu'il soit allé *« jusqu'aux confins de l'Égypte »* comme le prétend Suétone, et la croisière ne dépassa probablement pas Memphis, car César dut quitter précipitamment l'Égypte pour aller combattre dans le Pont.



Philae **Cléopâtre sur l'île de Philae, s'apprêtant à rejoindre son bateau sur le Nil (tableau du peintre américain Frederick A. Bridgman, 1896).**

Quelques années plus tard, Marc Antoine, devenu l'époux de Cléopâtre, eut sans doute plusieurs fois l'occasion de naviguer sur la felouque royale, une thalamège (bateau à cabines avec proue et éperon d'or), mais il n'en subsiste aucun récit.

Le suivant fut Germanicus, en 19 de notre ère, héritier désigné de Tibère, qui profita d'un séjour en Syrie pour visiter l'Égypte, ce qui fit scandale car il était interdit aux sénateurs et aux chevaliers de haut rang de s'y rendre sans l'autorisation de l'empereur. Or la mission de Germanicus ne prévoyait rien de tel. Mais *« Germanicus ignorait encore qu'on lui fît un crime de son voyage, et déjà il remontait le Nil, après s'être embarqué à Canope »* (Tacite, *Annales* II, 60). Ce qui nous vaut l'une des recensions les plus fournies d'une croisière impériale. Pour une fois, la dimension politique aurait été le prétexte à une croisière touristique, car Germanicus voulait *« se faire une idée des antiquités, l'administration de la province lui servant de prétexte »*.

STÉPHANE OUZOUNOFF/HANS LUCAS/AFP

L'AUTEUR Professeur des universités et membre du comité scientifique de *L'Histoire*,



Maurice Sartre a notamment publié Cléopâtre. Un rêve de puissance *(Tallandier, 2021).*

Pour Hadrien, qui visita longuement l'ensemble de la partie hellénophone de l'empire en 128-130, la croisière fut marquée par un événement tragique : la noyade dans le Nil de son amant, le jeune Bithynien Antinoüs. Par la suite, seuls Septime Sévère et Dioclétien firent une croisière-inspection sur le Nil.

Strabon pour guide

D'Alexandrie, point d'arrivée des visiteurs, il fallait gagner Schédia, à environ 25 kilomètres à l'est, où étaient amarrés les thalamèges officielles. Commence alors l'émerveillement. Hérodote, Diodore, Strabon, sans oublier les auteurs dont les ouvrages sont aujourd'hui perdus, servaient de guide. Le livre XVII de Strabon pouvait s'utiliser comme un manuel de voyage, nommant les villes, les monuments notables et même les spectacles mis en scène pour les touristes. A Héliopolis, raconte-t-il, on peut voir les lieux où avaient résidé Platon et Eudoxe de Cnide venus interroger les prêtres sur la mesure du temps, épisode entièrement fictif au moins pour Platon.

A Memphis, il fallait aller admirer le taureau Apis ; les prêtres, à certaines heures, l'amenaient dans une avant-cour où ils le laissaient s'ébattre un moment. Tout près de là se déroulaient des combats de taureaux fort prisés des touristes. A Arsinoé du Fayoum, les visiteurs apportaient du pain, de la viande et du vin avec lesquels les prêtres nourrissaient un crocodile. Parmi les monuments les plus visités, les pyramides de Gizeh et de Saqqarah, et un édifice disparu. Situé en bordure du Fayoum, au pied de la pyramide d'Amenemhat III (vers 1843-1797 av. n. è.), cet immense palais était voué au culte funéraire de ce pharaon. Impressionnés par l'immensité du bâtiment et la complexité de son plan, les Grecs le nommaient « Labyrinthe », bien que Strabon en connaisse la fonction, un *mnémonion* (« mémorial »).

En Haute-Égypte, le clou du voyage était la visite des colosses dits « de Memnon », sur la rive gauche du Nil, face à Thèbes. Là s'était élevé le temple funéraire du pharaon Amenhotep III (vers 1391-1353 av. n. è.), dont il restait deux colosses figurant le défunt. Leurs statues s'étaient fissurées avec le temps, et celle du nord (avec la tête de Horus faucon) était réputée « chanter » : « *On assure qu'une fois par jour, un bruit semblable à un léger coup émane de la partie du second colosse qui demeure assise sur son trône et d'aplomb sur sa base* », explique Strabon avant d'avouer son scepticisme. Mais la statue ne chante pas tous les jours. Lors de la visite d'Hadrien en novembre 130, elle n'émit pas le moindre son. Le lendemain, son épouse Sabine put enfin l'entendre, puis Hadrien un peu plus tard. La poétesse Iulia Balbilla, qui accompagnait le couple impérial, célébra l'événement par quatre épigrammes gravées sur la jambe et la cheville gauches de la statue.

Les tombeaux de la vallée des Rois attiraient aussi de nombreux Grecs : on y a relevé plus de 2 000 graffitis en cette langue. Thèbes, sur l'autre rive, offrait aux visiteurs des temples innombrables et Germanicus ne manqua pas de se faire traduire les inscriptions qui y étaient gravées « *par un vieux prêtre* », précise Tacite (*Annales,* II, 60). Le dépaysement devait être total pour les visiteurs venus d'Italie, car les paysages, la faune et la flore diffèrent de tous les autres pays méditerranéens. Des animaux que l'on trouve aujourd'hui beaucoup plus loin en amont vivaient dans la vallée du Nil, comme les hippopotames. De même, le crocodile n'est plus visible aujourd'hui en aval de la 3e cataracte, au Soudan, alors qu'il se trouvait dans toute la vallée. Strabon est également frappé par les espèces inconnues de poissons qui peuplent le Nil. Surtout, cette traînée de verdure au milieu d'un désert constituait une curiosité pour les Méditerranéens habitués à un autre cycle des saisons et des cultures.

Les visiteurs remontaient en général jusqu'à Syène (Assouan), notamment pour visiter l'île de Philae, porte d'entrée en Nubie. Son célèbre temple d'Isis avait été initié au début du IVe siècle seulement et l'île hébergeait aussi un sanctuaire d'Auguste tandis que Trajan fut représenté en pharaon brûlant de l'encens en faveur d'Osiris et Isis sur les murs d'un édifice destiné à abriter la barque d'Isis, ce que l'on nomme désormais le « kiosque de Trajan ». Sévère avait l'intention de poursuivre plus en amont jusqu'en Éthiopie. Informé à Philae qu'une épidémie de peste ravageait le pays, il renonça. De plus, la crue commençait et il était interdit au souverain du pays de naviguer sur le fleuve à ce moment-là.

Un ultime visiteur impérial se rendit à Thèbes, en empruntant sans doute le même itinéraire que ses prédécesseurs : Dioclétien. Venu réprimer une révolte assortie d'une usurpation, affaire réglée en février 298, il remonta alors la vallée, se rendit jusqu'à Philae et décida d'y fixer la limite sud de l'empire. La dernière croisière impériale s'achevait par un abandon de ses territoires les plus méridionaux. ■



DÉCRYPTAGE D'IMAGE

La mort d'Antinoüs

Buste colossal d'Antinoüs provenant de la villa Hadriana à Tivoli. La mort du jeune amant d'Hadrien dans le Nil en 130 de notre ère reste un mystère. Dion Cassius y voit un simple accident. L'*Histoire Auguste* évoque un sacrifice afin de prolonger les jours de l'empereur romain. Suicide ou noyade, Antinoüs fut divinisé par Hadrien puis immortalisé par Marguerite Yourcenar dans ses *Mémoires d'Hadrien* (1951).

NEW YORK, DAHESH MUSEUM OF ART/BRIDGEMAN IMAGES – VATICAN MUSEUMS AND GALLERIES ; AISA/BRIDGEMAN IMAGES

Le grenier à blé de Rome

Pour nourrir le million d'habitants que compte Rome, Auguste fait de l'Égypte son grenier à blé. La fertilité du Nil et la communication fluviale sont des atouts de choc pour ravitailler l'empire qui, chaque année, en juin, attend l'arrivée des bateaux d'Alexandrie.

Par François Lerouxel



PHOTO PERSONNELLE – SANDRO VANNINI/NPL-DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

Après les conquêtes d'Alexandre au IVe siècle av. n. è., des mégapoles font leur apparition autour du bassin méditerranéen. Il s'agit d'une des rares périodes de l'histoire où la population urbaine est aussi importante (sans doute 20 %). Des villes comme Rome et Alexandrie abritent alors des centaines de milliers d'habitants. La question de leur approvisionnement en blé devient cruciale. Pour ravitailler Alexandrie, la capitale de leur royaume, les souverains de l'Égypte ptolémaïque (305-30 av. n. è.) peuvent compter sur la fertilité élevée des terres agricoles due au limon déposé par la crue du Nil chaque été, qui leur assure une production abondante et largement excédentaire, sauf en cas de mauvaise crue. Ils disposent également d'un excellent réseau de communication des eaux intérieures organisé autour du fleuve, qui leur permet d'acheminer facilement les céréales jusqu'à Alexandrie. Mais ils ne s'en tiennent pas là.

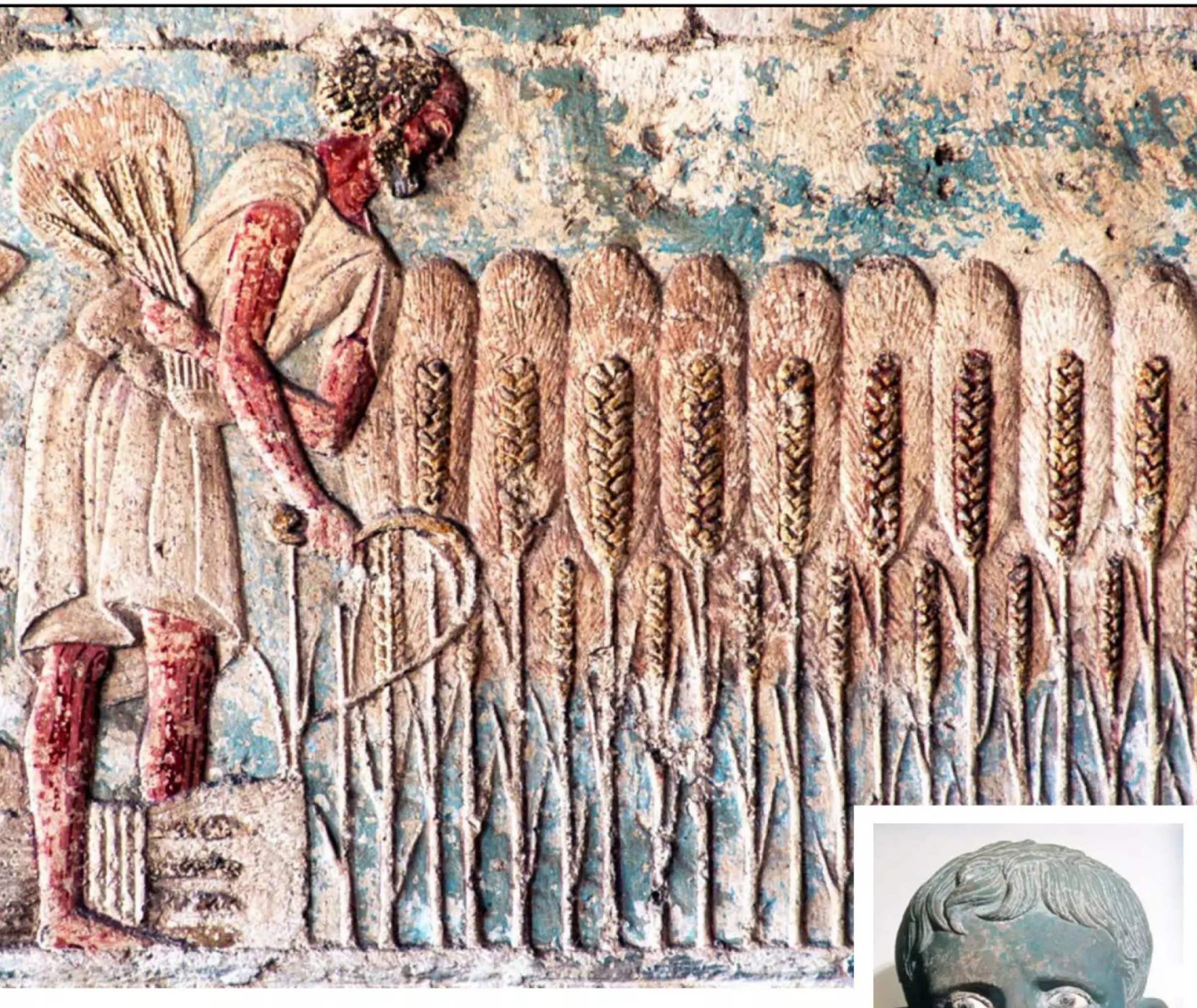
Au début du IIIe siècle av. n. è., ils aménagent la région du Fayoum, dont ils triplent l'aire cultivée pour augmenter encore la surface productive du royaume et favorisent ainsi la culture du blé dur, céréale nue, aux dépens de l'amidonnier, céréale vêtue, qui disparaît progressivement *(cf. p. 45)*. Le blé dur a une volumétrie deux fois et demie inférieure à celle de l'amidonnier. Pour une même quantité finale de grain, il faut donc stocker ou transporter un volume deux fois et demi moins important, ce qui constitue un avantage considérable dans l'approvisionnement des très grands centres urbains.

A la même période, la Rome républicaine, en raison de sa croissance démographique, ne peut plus compter, pour se ravitailler, sur son arrière-pays italien, devenu insuffisant. Elle se tourne dès lors vers son empire ultramarin pour s'approvisionner. Grâce à ses victoires sur Carthage au cours des première (264-241 av. n. è.) et deuxième guerres puniques (218-202 av. n. è.), la capitale romaine s'est assuré le contrôle de la Méditerranée occidentale. Une fois transformés en provinces, les territoires conquis sont assujettis au paiement d'un tribut annuel, qui peut être versé en nature. La Sardaigne et surtout la Sicile, particulièrement fertile, deviennent les deux provinces frumentaires principales d'où Rome tire son approvisionnement en céréales.

L'AUTEUR Maître de conférences en histoire romaine à Sorbonne Université,



François Lerouxel a notamment publié Le Marché du crédit dans le monde romain *(École française de Rome, 2016).*




AUGUSTE

Blé fiscal **Auguste (ci-dessus, buste dit « de Méroé », 27-25 av. n. è.) fit de l'Égypte une province romaine dès 30 av. n. è. Les paysans devaient payer en blé les impôts fonciers. En haut : sur ce relief polychrome de la tombe de Pétosiris (Tounah el-Gebel), un homme moissonne des épis qu'un jeune garçon lie en gerbes (IVe siècle av. n. è).**

LONDRES, BRITISH MUSEUM ; WERNER FORMAN/AKG-IMAGES

Les autorités dotent la cité des infrastructures logistiques nécessaires au stockage et au transport des céréales. En 194 av. n. è., elles fondent une colonie à Pouzzoles, dans la baie de Naples, qui devient alors pour trois siècles le principal port de haute mer de Rome, où les navires de fort tonnage peuvent accoster et décharger. A Rome même, le long du Tibre, de vastes entrepôts sont construits pour compléter le dispositif logistique dont la république se dote pour assurer l'approvisionnement de la ville.

Un préfet de l'annone

En 30 av. n. è., à l'issue de la guerre civile qui l'a opposé à Antoine et à son alliée Cléopâtre VII, reine d'Égypte, Octavien (le futur Auguste) transforme le royaume ptolémaïque en province. Les premiers contacts diplomatiques entre la république romaine et l'Égypte remontaient à 273 av. n. è., lorsque Ptolémée II Philadelphe avait envoyé une ambassade à Rome. A cette date, l'Égypte saluait la naissance d'une nouvelle puissance importante à l'échelle méditerranéenne. Au IIe siècle av. n. è., le rapport de forces s'inverse et c'est à présent Rome qui protège le royaume contre les velléités expansionnistes de son voisin séleucide.

Après l'expédition de Pompée en Orient (66-63 av. n è.), qui étend l'emprise romaine en Asie Mineure, dans le Caucase et au Levant, Rome intervient de plus en plus dans les affaires de l'Égypte, où elle a rétabli Ptolémée XII sur le trône et fait main basse sur une partie de la richesse du royaume. Les Romains ont donc sans doute une ▶

▶ bonne connaissance des ressources financières et céréalières du royaume égyptien et ils sont bien au fait, depuis le IIe siècle av. n. è. au moins, du phénomène de la crue du Nil entraînant la fertilité remarquable des terres égyptiennes, comme le montre par exemple la mosaïque de Préneste *(cf. p. 47)*.

Lorsque Auguste devient empereur en 27 av. n. è., la population de Rome atteint un niveau exceptionnel, estimé à environ 1 million d'habitants. Il crée un service administratif consacré à l'approvisionnement de la ville : la préfecture de l'annone. Deux provinces frumentaires supplantent, sans s'y substituer entièrement, la Sicile et la Sardaigne : l'Afrique et l'Égypte. Afin de tirer le meilleur parti de la crue du Nil, l'armée romaine est chargée de nettoyer les canaux et les digues qui, depuis l'époque pharaonique, permettent une inondation des terres par bassins de submersion.

L'entretien de ce système hydraulique demande un travail important, notamment dans une des régions les mieux documentées d'Égypte romaine, le Fayoum, situé à l'écart de la vallée du Nil. Les paysans, qui composent la très grande majorité de la population de la province, sont soumis à une corvée annuelle de cinq jours, durant lesquels ils doivent travailler à l'entretien du réseau d'irrigation. Après la moisson, ils doivent ▶

DANS LE TEXTE



Ammonios
Pilote de barque

Ammonios, fils d'Ammonios, pilote d'une barque publique dont l'emblème est A…, ayant pour convoyeur Lucius Oclatius, soldat de la XXIIe légion, 2e cohorte, centurie de Maximus Stoltius ; et Hermias, fils de Petalos, pilote d'une autre barque dont l'emblème est l'Égypte, ayant pour convoyeur Lucius Castricius, soldat de la XXIIe légion, 4e cohorte, centurie de Titus Pompeius : ceci est un échantillon du chargement dont nous avons reçu consignation, sur la récolte de la 28e année d'Auguste, à savoir : Ammonios, jusqu'au bastingage, 433 1/4 artabes de blé dur, et Hermias pareillement 433 1/4 artabes de blé dur, soit au total, chargés par l'entremise de Léonidas et d'Apollonios, sitologues de la méris occidentale de la toparchie inférieure, 866 1/2 artabes de blé dur, plus un supplément de 1/2 artabe pour cent."

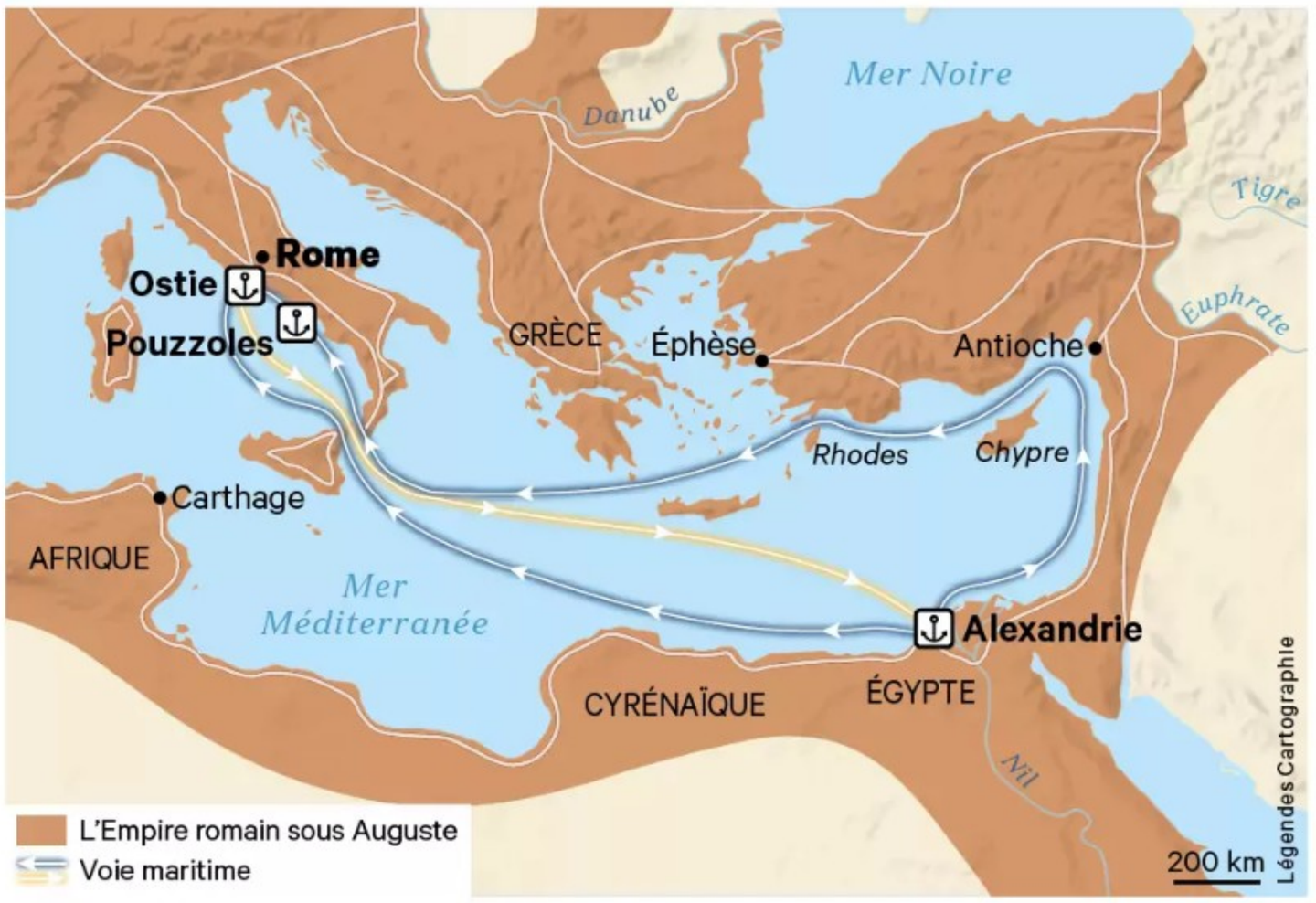
L'an 29 d'Auguste, 4 hathyr (1er novembre, 2 av. n. è.).



Ostie La cargaison des gros navires céréaliers est déchargée au port d'Ostie. Des bateaux plus petits, comme celui sur cette fresque du IIe siècle, remontent ensuite le Tibre jusqu'à Rome pour y livrer les céréales.

CARTE

Alexandrie-Ostie : vingt jours de trajet



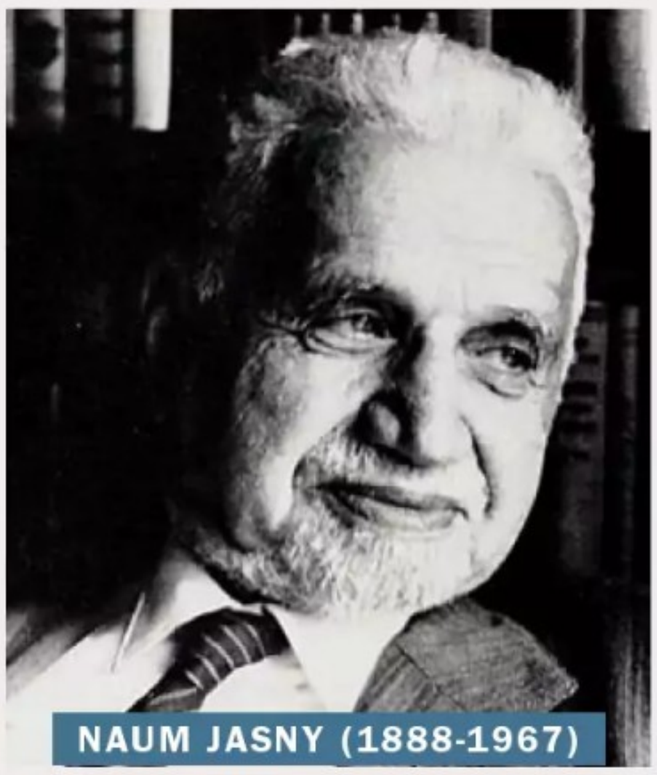
A l'aller, à cause du régime des vents dominants, le trajet entre Alexandrie et les ports italiens pour transporter les céréales ne pouvait se faire en ligne droite et passait soit par la Cyrénaïque et la Sicile, soit par Chypre, Rhodes et le sud de la Crète. En moyenne, le voyage durait vingt jours. Un record de neuf jours a été établi.

INTERFOTO/ÖNB/LA COLLECTION – VATICAN MUSEUM AND GALLERIES ; DMITRIY MOROZ/ALAMY/PHOTO12

CONTREPOINT

Naum Jasny, le blé vêtu et le blé dur

L'économiste a montré, dans les années 1940, pourquoi les céréales nues ont remplacé les céréales vêtues dans les sociétés antiques.



1 NAUM JASNY (1888-1967)



2



3



Ci-contre : céréales desséchées retrouvées en Égypte. 1. Épillet d'amidonnier du IIIe siècle. 2. Grain de blé nu du IVe siècle av. n. è. 3. Fleuron d'orge du IVe siècle av. n. è.

A partir du Néolithique, c'est l'amidonnier qui est d'abord cultivé dans la vallée et le delta du Nil. Il s'agit d'un blé « vêtu », terme désignant les céréales dont les grains sont enserrés dans leur enveloppe. Lors du dépiquage par piétinement animal, les épis d'amidonnier se segmentent en épillets. Chaque épillet comprend deux grains, leurs enveloppes et un segment de rachis. Plusieurs étapes de décorticage sont ensuite nécessaires pour libérer le grain et le rendre consommable.

Le blé dur, lui, est une céréale nue, dont les grains sont séparés de leur enveloppe dès l'étape du dépiquage. Les céréales destinées à être transportées sont généralement traitées jusqu'au stade du stockage. L'amidonnier est donc transporté sous forme d'épillets tandis que le blé dur l'est sous la forme de grains nettoyés. Ainsi le produit de la récolte de blé dur est-il plus dense et plus compact que celui de l'amidonnier, ce qui le rend moins volumineux à stocker et à transporter.

Or, entre le IIIe siècle av. n. è. et le Ier siècle, les céréales nues ont progressivement remplacé les céréales vêtues. Naum Jasny, un économiste juif né à Kharkiv, en Ukraine, en 1883, est l'un des premiers à avoir constaté et expliqué ce phénomène dans un ouvrage intitulé *The Wheats of Classical Antiquity* (1944). Il y souligne l'importance des facteurs agrotechniques liés à la production, au stockage et au transport des céréales alors que les historiens avaient souvent tendance à privilégier les aspects culturels et alimentaires. Son ouvrage a d'abord rencontré peu d'écho chez les antiquisants, avant d'obtenir une reconnaissance méritée à partir des années 1980.

L'itinéraire de Naum Jasny est typique du XXe siècle. Après avoir obtenu un doctorat en droit à Saint-Pétersbourg, il devient directeur d'une minoterie à Kharkiv, ce qui l'amène à s'intéresser à l'économie agraire. Après la révolution de 1917, il travaille à la planification des politiques alimentaires en URSS. Comme d'autres économistes soviétiques des années 1920, il émigre ensuite en Allemagne. L'arrivée au pouvoir des nazis en 1933 l'oblige à émigrer une nouvelle fois, aux États-Unis. Il termine sa carrière dans le Soviet Economic Group de Stanford où il contribue à estimer la production céréalière en URSS durant la guerre froide. Naum Jasny aurait sans doute fait un grand préfet de l'annone dans l'Empire romain. ■

DR – F. LEROUXEL ET J. ZURBACH (DIR.), LE CHANGEMENT DANS LES ÉCONOMIES ANTIQUES, BORDEAUX, AUSONIUS ÉDITIONS, SCRIPTA ANTIQUA 140, 2020, PAGE 30

▶ acheminer le produit de la récolte sur l'aire de battage, où les agents du fisc prélèvent la part qui est due à l'État. L'administration de la province dispose d'un réseau de nilomètres qui, mesurant la hauteur de la crue, lui permettent de faire une première estimation des revenus céréaliers de l'année. Elle cherche ensuite à connaître aussi précisément que possible les terres réellement productives après la crue en menant des inspections derrière le retrait de l'eau.

Il n'y a sans doute pas eu de révision générale de toutes les terres chaque année mais l'administration de la province cherchait à avoir une vision au plus juste de l'état des terres inondées, dans son intérêt et dans celui des paysans égyptiens.

La terre productrice constitue en effet la base de l'imposition en Égypte romaine – mais toutes les terres n'ont pas le même statut. Les terres publiques, ▶

CARTE

Alexandrie, deuxième ville de l'empire



Fondée en 331 av. n. è. par Alexandre à l'ouest de l'embouchure du Nil, auquel un canal la relie, Alexandrie était un des plus grands ports de la Méditerranée et la deuxième ville de l'empire, après Rome. L'île de Pharos, sur laquelle s'élève le célèbre phare qui lui donne son nom, est rattachée au continent par une chaussée, qui crée deux ports. Haut de plus de 100 mètres, le phare a été actif jusqu'au XIIe siècle. Sa tour de trois étages s'est effondrée lors du tremblement de terre de 1326. Outre le blé dur égyptien, Alexandrie exporte de très nombreuses marchandises dans tout l'empire, notamment celles venues de l'océan Indien.

▶ appartenant à l'État, doivent acquitter un loyer compris entre 3,5 et 4,5 artabes (soit 38,8 litres) par aroure (2756 m²), tandis que les terres privées, dont l'administration romaine veut encourager le développement, doivent acquitter un impôt foncier inférieur, de 1 artabe par aroure. Dans les deux cas, on parle de « blé fiscal ». Pour évaluer ces chiffres, on sème 1 artabe par aroure et on peut espérer un rendement supérieur à 10 artabes par aroure en moyenne.

Les agents du fisc exigent des grains de blé dur aussi purs et propres que possible, sans orge et sans terre. Ils acheminent ensuite le blé par voie de terre jusqu'aux greniers supervisés par des officiels appelés des « sitologues ». Ceux-ci dressent la comptabilité des quantités reçues et transmettent les chiffres à leur hiérarchie. Puis ils sont chargés d'amener le blé aux ports fluviaux situés sur le Nil où les attendent des armateurs privés, qui ont passé des contrats avec l'État pour transporter par voie d'eau le blé jusqu'à Alexandrie. Le port intérieur de la ville, construit sur les bords du lac Maréotis, est uni à la fois à la branche occidentale du fleuve et à son port de mer par un canal.

Avec la fondation de Constantinople en 330, le blé égyptien est détourné vers la nouvelle capitale

Le voyage sur le Nil se déroule sous la surveillance de légionnaires, puis de civils. A partir du IIe siècle, les armateurs travaillent sous la supervision du procurateur de Neapolis, un administrateur romain de haut rang dans le service de la préfecture de l'annone. Ce procurateur exerce à Alexandrie, où les navires transportant le blé fiscal égyptien aboutissent après avoir descendu le Nil. Le blé y est déchargé, mesuré et des échantillons sont contrôlés afin de vérifier sa qualité. Il est alors chargé sur des gros porteurs à destination du port de Pouzzoles, puis du port d'Ostie, dont l'aménagement a été lancé par l'empereur Claude (41-54) mais qui n'a été achevé que sous Trajan (98-117). L'arrivée des premiers navires en Italie à partir du mois de juin était saluée comme un événement et constituait sans doute un soulagement pour l'empereur.

En 330, Constantin fonde une nouvelle capitale en Orient : Constantinople, qui modifie progressivement les routes de la Méditerranée orientale à son profit. Rome est dès lors privée du blé égyptien, qui est détourné vers la nouvelle capitale. Elle ne peut plus alors compter que sur le blé de l'Afrique, dont la part avait progressivement augmenté depuis le IIe siècle pour son ravitaillement. ■

DANS LE TEXTE



Sénèque
Une fête pour la Campanie !

"Aujourd'hui, à l'improviste, nous avons vu paraître les navires d'Alexandrie, qu'on dépêche toujours en avant pour annoncer la flotte qui doit les suivre. On les nomme *tabellaires*. Leur vue est une fête pour la Campanie : la population de Pouzzoles est toute sur les jetées et reconnaît à la forme des voiles, parmi une foule d'autres navires, les Alexandrins : car ils ont seuls le droit d'arborer la voile de perroquet, le *siparum*, dont les autres ne font usage qu'en pleine mer."

Lettres à Lucilius, LXXVII, Ier siècle.

NAPLES, MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL ; NPL/OPALE.PHOTO

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Nilomanie chez les Romains

Les paysages « nilotiques » étaient très en vogue dans le décor des maisons romaines. La plus ancienne mosaïque de ce genre retrouvée en Italie provient de Préneste, dans le Latium, et date de la fin du IIe siècle av. n. è. Elle ornait un bassin dans le forum de la cité. On y voit les effets bénéfiques de la crue du Nil depuis l'Éthiopie jusqu'au Delta. La puissance militaire et céréalière de l'Égypte ptolémaïque y est célébrée ainsi que l'intensité des échanges dans les ports d'Alexandrie. Le fleuve coule de haut en bas, de droite à gauche et de gauche à droite. La mosaïque se trouve aujourd'hui au Musée archéologique national de Palestrina.









PALESTRINA, MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL ; PEDICINI FOTOGRAFI/LA COLLECTION

1. La partie supérieure montre l'Éthiopie, où des rochers ponctuent le cours du fleuve et sur lesquels se trouvent des animaux sauvages.

2. Dans la partie égyptienne, on distingue un temple à côté d'un nilomètre. En dessous, une chasse à l'hippopotame, animal redoutable qui renversait les embarcations.

3. Scène de banquet au port d'Alexandrie.

Moyen Age

Au cœur de

Religions
Édifiée vers 1245, la mosquée Abou el-Haggag s'élève sur la terrasse d'une église fondée à la fin du IVe siècle, dans la cour de Ramsès II du temple de Louxor. L'enchâssement du temple, de l'église et de la mosquée dit à lui seul les mutations religieuses qu'a connues la vallée du Nil en un millénaire.

ROBERT HARDING/ALAMY/HEMIS

l'Islam

Le Caire, la plus peuplée des villes d'Afrique

Après leur conquête de l'Égypte en 641, les Arabes choisissent d'établir leur capitale à la jonction de la vallée et du delta du Nil. Le Caire allait devenir la plus riche et peuplée des villes de l'empire islamique.

Par Julien Loiseau

Près d'un millénaire après la fondation d'Alexandrie en 331 av. n. è., la conquête arabe de l'Égypte, en 641, entraîne le déplacement de la capitale du pays, de la côte méditerranéenne vers la vallée du Nil. Les nouveaux maîtres de l'Égypte font le même choix que Ménès, le légendaire fondateur de Memphis au IVe millénaire av. n. è. Comme sa prestigieuse devancière, mais 30 kilomètres plus au nord et en rive orientale, la ville de Fustat, premier noyau de ce qui devait devenir Le Caire, est située à la jonction de la vallée et du delta du Nil, au dernier point de franchissement du fleuve avant qu'il ne se divise en sept branches.

Tout au long de son histoire, la nouvelle capitale de l'Égypte devait alternativement servir de siège à des gouvernements provinciaux et à des pouvoirs souverains. Capitale administrative de la province la plus peuplée et la plus riche de l'empire islamique, elle accueille d'abord le représentant du calife omeyyade de Damas puis celui du calife abbasside de Bagdad sur les bords du Nil. En 969, la dynastie chiite ismaélienne des Fatimides, née à Kairouan (Tunisie), s'empare de l'Égypte et fonde, 4 km au nord de Fustat, la cité palatiale d'al-Qahira (« Celle qui est née sous le signe de la planète Mars »), qui devait donner son nom à toute l'agglomération : « al-Qahira » est italianisé en « Il Cairo » (« Le Caire » en français) dès la fin du Moyen Age.

C'est sous le règne des califes fatimides (969-1171) que l'Égypte devient le centre de gravité économique du monde islamique, comme en témoignent les papiers de la Geniza (le « dépôt » de la synagogue Ben Ezra de Fustat), où furent mises au rebut les archives des marchands juifs de la ville. Aux produits agricoles et artisanaux de la vallée du Nil, tels le lin et le sucre, exportés en Méditerranée, s'ajoutent les épices de l'océan Indien, dont Le Caire devient, jusqu'à la fin

MYRA DUNOYER

MOT-CLÉ

Al-Nil

Appelé « al-Nil » (du grec *Neilos*, dont l'étymologie est incertaine) par les géographes arabes, le fleuve est aussi nommé « al-Bahr » (« la mer ») par les Égyptiens depuis le Moyen Age. Au Caire, le *bahri* (« côté du fleuve ») est l'un des quatre points cardinaux.

L'AUTEUR Professeur à Aix-Marseille, spécialiste du monde islamique médiéval,



Julien Loiseau a notamment publié Reconstruire la Maison du sultan *(Ifao, 2010).*



PARIS, ASSEMBLÉE NATIONALE ; ERICH LESSING/AKG-IMAGES

Al-Azhar Fondée en 970 par les Fatimides, la mosquée al-Azhar (ici peinte en 1831 par Dauzats) est le grand centre d'enseignement du chiisme ismaélien. Fermée par Saladin, elle rouvre sous les Mamelouks et attire des étudiants du monde entier.

du XV^e^ siècle – et le contournement de l'Afrique par les Portugais –, le principal marché mondial.

Entre-temps, Fustat et al-Qahira, les deux noyaux successifs de la capitale, ont été réunis par la construction d'un rempart, couronné d'une citadelle, sur l'ordre de Saladin, tombeur des Fatimides en 1171 et restaurateur du sunnisme en Égypte. A partir de 1250, sous le règne des Mamelouks, Le Caire redevient le siège d'un pouvoir souverain, la principale puissance du Proche-Orient jusqu'à la fin du Moyen Age, et, grâce à leur actif patronage, accède au rang de capitale intellectuelle et savante de l'Islam sunnite, attirant sur les rives du Nil des étudiants du monde entier.

La capitale égyptienne connaît sous les Mamelouks son second apogée médiéval : avec sans doute 300 000 habitants à la veille de la Peste noire, elle est la ville la plus peuplée d'Afrique et de Méditerranée, et l'une des plus grandes du monde médiéval. En 1517, la conquête de l'Égypte par les Ottomans relègue Le Caire au second ▶

DATES-CLÉS

641
Conquête de l'Égypte par les Arabes. Fondation de Fustat, qui remplace Alexandrie comme siège du pouvoir.

661-750
Fustat devient un centre majeur de l'empire islamique, entre autres pour l'approvisionnement de l'Arabie en blé *via* la mer Rouge.

969
L'Égypte est conquise par la dynastie chiite des Fatimides, rivale des Abbassides de Bagdad. Le calife s'installe dans la nouvelle cité palatiale d'al-Qahira (Le Caire), au nord de Fustat.

Fin XII^e^ siècle
Saladin renverse les Fatimides et rétablit le sunnisme en Égypte en 1171. Il fait édifier une citadelle et un rempart, qui unifie l'agglomération du Caire.

1250
Les Mamelouks prennent le pouvoir. Le Caire devient la capitale intellectuelle et savante de l'Islam sunnite.

XIII^e^-XV^e^ siècle
Le lit majeur du Nil divague vers l'ouest : de grands travaux sont entrepris pour limiter son éloignement.

1517
Conquête ottomane de l'Égypte. Le Caire perd son rôle impérial mais reste une capitale régionale de premier plan.

XVI^e^-XVIII^e^ siècle
Le gouvernement ottoman de l'Égypte, d'abord direct, est confié à des officiers mamelouks qui s'émancipent de l'empire à la fin du XVIII^e^ siècle.

plan, derrière Constantinople. Mais la ville a encore de beaux jours devant elle, notamment au XVIIIe siècle, avant que les savants de l'expédition d'Égypte n'en livrent la première description systématique à la toute fin du siècle.

Fustat, la ville de garnison

A la fin de l'année 641, après s'être emparé d'Alexandrie au détriment des Byzantins, le général arabe Amr ibn al-As se tournait vers son souverain Umar (634-644), pour savoir s'il devait s'établir avec ses troupes dans la cité méditerranéenne et poursuivre les conquêtes vers la Cyrénaïque. Les historiens arabes du Moyen Age attribuent le refus d'Umar à sa méfiance envers les velléités d'indépendance d'Amr et à sa volonté qu'aucun fleuve ne s'interpose entre le nouveau séjour des armées arabes et Médine, le siège du commandeur des croyants dans le nord-ouest de l'Arabie. La même préoccupation avait prévalu pour le choix du site de Kufa, fondé en 638 en rive ouest de l'Euphrate, à la jonction de la plaine inondable et de la steppe, lors de la conquête de l'Irak. Sans doute Umar craignait-il que sa lointaine autorité ne résiste pas aux difficultés de déplacement que suscitait l'inondation annuelle du pays.

Fustat (le nom vient de l'un des mots arabes qui désignent la tente) devait accueillir le siège du nouveau pouvoir et les quartiers d'habitation des armées arabes : la ville fut fondée en 641, en rive orientale du Nil, sous les murs de la forteresse perse de Babylone d'Égypte, reconstruite par Trajan (98-117). L'empereur romain avait également fait recreuser le canal qui, depuis la fin du VIIe siècle av. n. è., permettait de relier la vallée du Nil à la mer Rouge *via* les lacs salés de l'isthme de Suez, et dont la prise d'eau se situait 3 km au nord de Babylone d'Égypte. Dans le nouvel empire des Arabes, le blé égyptien, qui avait longtemps approvisionné Rome puis Constantinople, devait assurer l'approvisionnement de Médine et de La Mecque, *via* les ports de la mer Rouge. De là vient que, tout au long du Moyen Age, bien que la section terminale du canal eût été comblée dès le début du IXe siècle, le maître de l'Égypte était aussi le plus souvent le protecteur des deux villes saintes d'Arabie.

La proximité du canal du Nil à la mer Rouge fut sans doute la raison du choix du site de la nouvelle capitale

La proximité du canal du Nil à la mer Rouge fut sans doute la raison principale du choix du site de la nouvelle capitale. Au canal (le *khalig*, en arabe) s'ajoutait aussi la présence d'une île (appelée Rawda, le « Jardin »), proche de la rive orientale, qui facilitait le franchissement du fleuve entre Fustat et Gizeh : des ponts formés de bateaux

DANS LE TEXTE



Al-Maqrizi
Le chantier du sultan

Le sultan décida de faire recreuser le lit du fleuve entre le débarcadère de l'Alfa et le port de Bulaq afin d'y ramener l'eau en permanence, hiver comme été. Le 11 juin 1415, il partit de la Citadelle avec ses émirs et ses mamelouks, et se rendit sur le chantier. On ordonna par cri public que les gens sortent de la ville et s'y rendent aussi ; toutes les boutiques furent enregistrées ; les gens sortirent par corps de métier, chacun avec ses tambours et ses flûtes, dans une atmosphère de réjouissance et de jeu, et l'on ferma les marchés. Tous se mirent au travail, charrièrent la terre et le sable, sans que personne n'ait à supporter une tâche excédant ses capacités. L'ensemble de l'armée, de même que les administrateurs et leurs hommes, y travailla aussi. Le sultan repartit après la prière de l'après-midi, après avoir fait donner de superbes repas. La bonne humeur régna tout ce jour : l'effort avait pris les apparences du jeu."

Livre de la conduite à suivre dans la connaissance des dynasties et des rois, vers 1440.



École-fontaine **Peint par l'architecte marseillais Pascal Coste vers 1820, ce *sabil-kuttab* a été édifié en 1753 par l'émir Ibrahim Katkhuda, gouverneur de l'Égypte. La fontaine publique *(sabil)* et ses grilles adoptent une forme arrondie, de même que la loggia de l'école élémentaire *(kuttab)* qui la surmonte.**

TIMBRE DE L'UAR, 1965 ; OLGA POPOVA/SHUTTERSTOCK – BNF, ESTAMPES ET PHOTOGRAPHIE, VH-1-FOL



ISTANBUL, BIBLIOTHÈQUE SÜLEYMANIYE, MS AYASOFYA 2910 ; ROLAND & SABRINA MICHAUD/AKG-IMAGES

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Le Caire vu par les Ottomans

Reproduite au XVII^e siècle, cette carte du Caire (le sud se trouve en haut) illustrait le *Livre des navigations* de l'amiral ottoman Piri Reis (1521). La ville s'est rétractée, depuis le XV^e siècle, sur le noyau qui s'étend des portes fatimides à la Citadelle (reliée au Nil par un aqueduc). Fustat et l'île de Rawda (ici en haut de la carte) font face aux pyramides de Gizeh. Le port de Bulaq est séparé de la ville par des jardins, gagnés sur le Nil depuis le XIII^e siècle.

amarrés les uns aux autres par le bordage, structures mobiles adaptées aux variations considérables du niveau du fleuve, reliaient l'île de Rawda aux deux rives du fleuve. Le chenal oriental de l'île de Rawda offrait également un site favorable pour l'établissement d'un arsenal. Des ordres de réquisition sur papyrus montrent que, dès la seconde moitié du VII^e siècle, les expéditions maritimes contre les Byzantins, comme le premier siège naval et terrestre de Constantinople par les Arabes – qui s'étira de 674 à 678 –, furent préparées dans l'arsenal de Fustat.

C'est également à la pointe sud de Rawda, en face de Fustat, qu'un nouveau nilomètre (en arabe, le *miqyas*) fut installé en 715 pour mesurer la crue du Nil. Détruit par une crue exceptionnelle en 859, qui a probablement entraîné le déplacement de l'île vers l'aval, le nilomètre de Rawda fut rétabli deux ans plus tard, après qu'on eut pris soin d'enrocher la rive pour protéger son puits d'alimentation. Datée de 861 par son inscription de fondation, sa colonne graduée est le plus ancien monument islamique d'Égypte encore en place.

Dans le quartier de l'Éléphant

En 688, le gouverneur omeyyade d'Égypte Abd al-Aziz ibn Marwan fit édifier un pont de pierre sur le Khalig, à proximité de l'embouchure du canal, au nord de Fustat. Le pont fut reconstruit six siècles plus tard par le sultan Baybars (1260-1277) et orné de son emblème (un lion passant) : il était encore en place à la fin du XVIII^e siècle quand les ingénieurs qui accompagnaient l'armée de Bonaparte en Égypte dressèrent le premier plan du Caire. A cette date pourtant, le pont des Lions était éloigné de près de 1,5 km de la rive du Nil et l'embouchure du canal avait été déplacée de plus de 2 km vers le sud-est. Le cours du fleuve s'était déplacé vers l'ouest depuis longtemps déjà, puisque la prise de l'eau de l'aqueduc édifié à l'embouchure du Khalig par le sultan al-Ghawri (1501-1516) n'est aujourd'hui séparée du Nil que par une trentaine de mètres.

Le même constat s'impose ailleurs dans l'agglomération. A la fin du XII^e siècle, on notait que le reliquaire de Jean de Sanhut, conservé dans l'église Saint-Ménas et plongé dans le Nil à la fête du saint pour que s'amorce la crue, était désormais déposé en l'église Saint-Théodore, plus proche du fleuve ; il devait encore être déplacé par la suite, à Shubra, village au nord du Caire situé sur la rive du Nil. En 1672, le dominicain Vansleb s'étonnait que l'église Saint-Mercure, située *« rue du fleuve »*,

TECHNIQUE

Le nilomètre de Rawda



La colonne graduée du nilomètre permettait de mesurer la crue dans le puits qui communiquait avec le fleuve.

Cet instrument était indispensable pour anticiper l'étendue des terres inondées.

Depuis l'Antiquité, les nilomètres permettaient de mesurer au jour le jour la crue du fleuve et donc de prévoir l'étendue des terres inondées. Au Moyen Age, ce sont les mesures prises au nilomètre *(miqyas)* bâti, en 715, à la pointe sud de l'île de Rawda, en face de Fustat, qui servaient de référence. Datée de 861 par son inscription de fondation, sa colonne graduée est le plus ancien monument islamique d'Égypte encore en place. C'est là que, chaque année, était mesuré l'étiage du fleuve, atteint traditionnellement dans la nuit du 18 au 19 juin, correspondant à la nuit du 11 au 12 du mois de ba'una du calendrier copte – les conquérants arabes ayant maintenu l'usage de ce calendrier solaire que ne pouvait remplacer leur propre calendrier lunaire, indépendant du rythme des saisons. La montée des eaux commençait à se faire sentir au nilomètre de Rawda au début du mois de juillet. La progression de la crue, dont dépendaient les récoltes de l'année suivante et par conséquent les prix de l'année en cours, faisait au doigt près (l'unité de mesure était la coudée, divisée en 24 doigts) l'objet de proclamations publiques. Une crue insuffisante ou tardive, ou au contraire excessive, risquait d'entraîner des conséquences désastreuses. La seizième coudée sur la colonne du nilomètre, marquant le niveau optimal du fleuve pour assurer l'irrigation du Delta, était atteinte en principe à la fin du mois de septembre : l'ouverture des canaux pouvait alors être ordonnée.

▶ en fût éloignée *« d'une bonne mille »* : elle était encore sur la rive du Nil à la fin du xᵉ siècle. A la fin du xviiiᵉ siècle, 2,5 km séparaient la rive du Nil du quartier d'al-Maqs (littéralement, la « Taxe »), qui servait pourtant encore à la fin du xiiᵉ siècle d'avant-port fluvial à la cité fatimide d'al-Qahira.

Le déplacement du lit du fleuve s'est donc accéléré entre le xiiiᵉ et le xvᵉ siècle. Une telle modification du paysage s'explique à la fois par des raisons morphologiques et par la puissance de la charge alluviale du Nil (1 400 g/m³ en période de crue, soit 3 à 4 fois la turbidité du Rhône). Fustat puis al-Qahira ont été fondées sur la rive concave d'un méandre du Nil partiellement recoupé par le cours du fleuve, où les alluvions tendent mécaniquement à s'accumuler. La rapidité du phénomène frappait les esprits des auteurs du Moyen Age. Le grand historien cairote al-Maqrizi (1364-1442), auteur d'une monumentale description de topographie historique de la capitale égyptienne (les *Khitat*), rappelle ainsi que le quartier de l'Éléphant, urbanisé au xivᵉ siècle, était, à l'origine, un atterrissement du Nil formé autour de l'épave d'un navire, *L'Éléphant*, naufragé à la fin du xiiᵉ siècle, premier noyau d'une île mise en culture au milieu du xiiiᵉ siècle puis rattachée naturellement à la rive.

L'éloignement du cours du Nil représente à la fois une opportunité et un coût pour les habitants du Caire

Nul doute que l'activité humaine d'une grande métropole – Fustat atteignait peut-être les 100 000 habitants à la fin du xᵉ siècle – accélérait le phénomène. Les rebuts de l'activité artisanale, comme les raffineries de sucre installées sur la rive, et les déchets jetés au fleuve, s'ajoutaient aux quais sur pilotis aménagés pour stabiliser la berge : autant d'obstacles qui favorisaient l'accumulation des alluvions. En se fondant sur les descriptions topographiques de Fustat par al-Maqrizi

PRISMA/COLL. CHRISTOPHEL

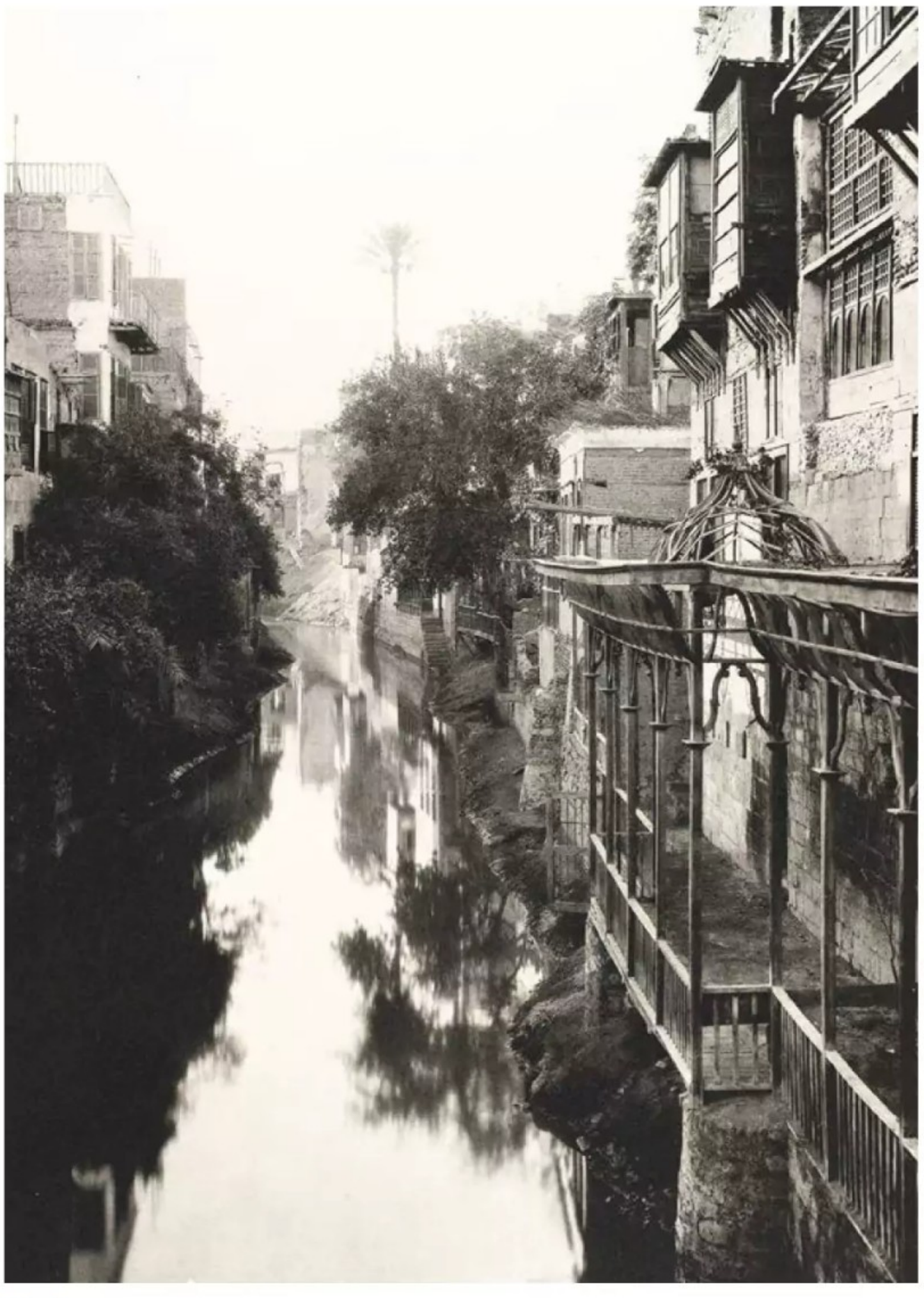
et son prédécesseur Ibn Duqmaq (1349-1407), l'historienne Sylvie Denoix a mis en évidence pas moins de sept rues parallèles au fleuve, marquant la stabilisation de sept rives successives entre le VII^e^ et le XIV^e^ siècle : du vivant des deux auteurs, les deux plus récentes s'appelaient d'ailleurs la « rue du rivage ancien » et la « rue du rivage nouveau ». Bulaq, le nouveau port fluvial du Caire qui se développe au nord-ouest de l'agglomération – le toponyme est mentionné à partir des années 1270 –, connaît la même évolution. La rue de la mosquée al-Khatiri, parallèle au fleuve – le lieu de culte est édifié sur la berge du Nil en 1336 –, est éloignée d'une centaine de mètres du Nil en 1448, quand la construction de la madrasa al-Ustadariyya, sur une rue parallèle, vient marquer le nouvel emplacement de la rive.

Le Nil des Mamelouks

La modification du tracé des rives du Nil ne procède pas d'une transformation lente et insensible : chaque crue menace d'emporter des constructions trop proches de la rive, comme ces deux églises près de Gizeh, sur la rive occidentale, disparues à la fin du XII^e^ siècle ; chaque étiage révèle l'étendue des nouveaux ensablements. Depuis le X^e^ siècle sans doute, le chenal oriental de l'île de Rawda, proche de la rive, et indispensable à l'alimentation du puits du nilomètre et de la prise d'eau du Khalig, est régulièrement recreusé pour empêcher son comblement. En 1240, le sultan, qui veut édifier sur l'île une nouvelle forteresse pour y loger son régiment mamelouk, que l'on surnommera d'ailleurs « le régiment du fleuve » (les Bahriyya), fait couler des barges chargées de pierres dans le lit majeur du Nil afin d'en détourner le courant et s'assurer que Rawda demeure une île.

Entre 1323 et 1347, les sultans mamelouks ont entrepris à plusieurs reprises de modifier le cours du fleuve : dans un premier temps, de sorte à protéger la rive orientale, notamment le nouveau port de Bulaq, des assauts de la crue ; dans un second temps, avec pour objectif de dévier, à l'inverse, le lit majeur du Nil pour le rapprocher du Caire. Dans un cas comme dans l'autre, ces grands travaux sont conduits au printemps, à l'étiage, avant le retour de la crue : le lit du fleuve est curé, des remblais de terre sont élevés, des barges chargées de pierres sont coulées. S'il est difficile d'évaluer les éventuels effets de ces travaux d'aménagement sur le cours du Nil et sa divagation tendancielle vers l'ouest – on s'y employa encore pour les mêmes raisons quelques décennies plus tard –, on ne peut qu'être frappé par leur caractère contradictoire.

C'est que l'éloignement du cours du Nil représente à la fois une opportunité – de nouvelles terres proches de la ville peuvent être mises en culture, de nouvelles parcelles peuvent être urbanisées – et un coût pour les habitants de la capitale. En l'absence presque totale de précipitations, le Nil est en effet, au Caire, la seule source d'eau potable. La salinité des eaux de la nappe phréatique alimentée par le fleuve les ▶



GRANDPALAISRMN (PARIS, MUSÉE D'ORSAY)/HERVÉ LEWANDOWSKI

Khalig **Canal d'irrigation ouvert à l'apogée de la crue, le Khalig traversait Le Caire du sud au nord. Urbanisées depuis le Moyen Age, ses rives accueillaient des maisons ouvertes sur la voie d'eau, source de fraîcheur et de distractions.**



Jarre **Jusqu'au XIXe siècle, les Cairotes ne boivent que l'eau du fleuve, apportée par des porteurs d'eau et stockée dans des jarres.**

▶ rend impropres à la consommation. Le Caire, au Moyen Age, n'est donc pas une ville de puits ni d'ailleurs d'aqueducs (même si la citadelle disposait du sien, alimenté depuis le Nil à hauteur de Rawda), mais de porteurs d'eau. Chaque jour, des milliers d'ânes et de dromadaires assurent la noria entre les rives du fleuve et les maisons particulières.

Promenades en barque

Au milieu du XIVe siècle, à l'apogée médiéval de la capitale égyptienne, le coût de l'approvisionnement en eau, variable selon que le Nil est en crue ou non, mais alourdi par l'éloignement tendanciel du fleuve – plus de 2 km en un siècle et demi ! – est une question cruciale. Des citernes et des abreuvoirs publics jalonnent les rues de la capitale : entretenus par des fondations pieuses perpétuelles (ou *waqf*), ces équipements assurent un accès gratuit à l'eau potable pour les passants et les innombrables bêtes de somme grâce auxquelles il était possible de se déplacer dans l'immense agglomération. C'est d'ailleurs au Caire que s'invente, dans les années 1360, une forme architecturale appelée à un grand succès au Proche-Orient jusqu'à la fin de l'époque ottomane : le *sabilkuttab* – une citerne publique pour la distribution d'eau aux passants (le *sabil*), surmontée en étage d'une école élémentaire pour les orphelins (le *kuttab*). Cette étonnante association se fonde sur une tradition *(hadith)* du Prophète Muhammad, selon laquelle il n'y a pas d'œuvre plus méritoire que d'instruire les uns et d'étancher la soif des autres.

A la saison de la crue, le paysage du Caire se métamorphosait pour quelques semaines. L'ouverture du Khalig, à la fin du mois de septembre, inaugurait une période festive où l'eau s'écoulait au cœur de la ville. Des habitations bordaient en effet les rives du canal, équipées au rez-de-chaussée de terrasses en bois, bâties sur une plateforme de pierre, qui donnaient sur la voie d'eau. Ces *qitun*, encore visibles au XIXe siècle, permettaient de profiter de la fraîcheur, mais aussi de la présence des promeneurs sur leurs barques qu'accompagnaient souvent musiciens et chanteuses. Cette architecture extravertie n'était d'ailleurs pas du goût des censeurs, soucieux de proscrire les plaisirs et les transgressions, la prostitution en particulier, qui trouvaient refuge sur le Khalig. A plusieurs reprises dans l'histoire du Caire, on ordonna de murer les fenêtres des immeubles donnant sur le canal ou de le fermer par une chaîne aux barques des promeneurs.

Ce faisant, les autorités déplaçaient seulement le problème. Les terres situées au sud et à l'ouest de la cité fatimide d'al-Qahira s'étendaient sur



Pas si facile d'y naviguer **Pratiquement impossible pendant l'étiage de mars à juin, la navigation sur le fleuve battait son plein de septembre à janvier. Difficile, voire périlleuse (rochers, bancs de sable et rapides), elle assurait l'approvisionnement de la capitale et le transport vers les ports du Delta.**

ARTOKOLORO/QUINT LOX/AURIMAGES – THE PRINT COLLECTOR/HERITAGE IMAGES/COLL. CHRISTOPHEL

un ancien lit du fleuve, marqué par la présence saisonnière d'étangs *(birka)* aux dimensions parfois imposantes, comme celui de l'Éléphant en contrebas de la citadelle. Mis en culture pendant l'année, les étangs du Caire redevenaient navigables à la saison de la crue et accueillaient les barques des promeneurs. Ils attiraient aussi sur leurs rives les cabarets où l'on trouvait vin, haschisch et prostituées. En 1325, le creusement d'un nouveau canal parallèle au Khalig, qu'il rejoignait au nord du Caire, permit de viabiliser et d'ouvrir à la construction les terres gagnées à l'ouest de la ville par la divagation du Nil. Ses rives se couvrirent de belvédères, loués aux riches familles du Caire à la saison de la crue. Les rives des étangs situés entre les deux canaux firent également l'objet d'opérations immobilières, attirant les résidences des élites. L'étang le plus célèbre de la capitale égyptienne fut sans doute l'Ezbekiyya, du nom de l'émir mamelouk Azbak, qui y installa sa résidence à la fin du XV^e^ siècle, après avoir remis en eau un étang à l'abandon, et qui organisait là les fêtes les plus fameuses de son temps.

L'Ezbekiyya conserva son caractère d'étang saisonnier jusqu'au XIX^e^ siècle, avant de laisser place à un jardin public dans le cadre des opérations de modernisation de la capitale égyptienne voulue, sur le modèle de Paris, par le khédive Ismaïl (1869-1879). Quant au Khalig, après avoir un temps songé à le couvrir comme on le fit par exemple pour les canaux de Milan, il fut décidé, au début du XX^e^ siècle, de le combler entièrement par mesure d'hygiène – la crue du Nil ne venant plus laver ce qui, des mois durant, servait d'égout à ciel ouvert. On fit courir à son emplacement les rails du premier tramway de la capitale égyptienne. En revanche, la stabilisation des berges du Nil, que ne menaçaient plus les crues du fleuve depuis la mise en eau du premier barrage d'Assouan, favorisa le développement de quartiers résidentiels réservés à la bourgeoisie la plus aisée, à l'image de Garden City où les Britanniques, devenus maîtres du pays en 1882, ne manquèrent pas d'établir leur ambassade. Elle s'y trouve toujours. ■

ERIC LAFFORGUE/ALAMY/HEMIS

CONTREPOINT

Dongola, capitale chrétienne



Dongola et ses nombreuses églises (au premier plan, l'église « aux colonnes de granit » fondée à la fin du VII^e^ siècle) s'élevaient au cœur d'un riche bassin agricole entre la 3^e^ et la 4^e^ cataracte du Nil.

Cette cité du nord du Soudan fut la capitale d'un grand royaume chrétien de Nubie au Moyen Age : Makouria.

Situé au cœur de la plus grande plaine alluviale de Nubie, à 700 kilomètres au sud de la frontière égyptienne, le site du Vieux Dongola conserve les vestiges de la capitale du royaume nubien de Makouria. Entre le VI^e^ et le XV^e^ siècle, ils sont trois royaumes rivaux, dont les souverains se sont convertis au christianisme vers le milieu du VI^e^ siècle, à se partager le territoire de l'antique royaume de Méroé : du nord au sud, Nobadia, Makouria et Alodia. Après avoir mis les Arabes en échec lors du siège de Dongola en 652, le roi de Makouria prend l'ascendant sur ses voisins. En 836, le prince héritier Georgios se rend même en ambassade à Bagdad à la cour du calife pour renégocier les termes de l'accord conclu avec l'empire islamique deux siècles plus tôt. Sous son règne (Georgios meurt vers 887) sont construits les édifices les plus monumentaux de Dongola : une grande église cruciforme et la forteresse qui abrite la salle du trône. Le site est fouillé depuis 1964 par des archéologues polonais. Le roi de Makouria, représenté avec d'autres dignitaires sur les murs des églises et monastères de Dongola, reprend le modèle impérial byzantin. Le grec est d'ailleurs employé dans les trois royaumes de Nubie, parallèlement au vieux-nubien (transcrit dans un alphabet grec adapté). Mais la royauté nubienne a la particularité d'être transmise par voie matrilinéaire au fils de l'une des sœurs du roi. Le royaume de Makouria passe, à la fin du XIII^e^ siècle, dans l'orbite des sultans du Caire, qui interviennent dans les luttes de succession. Malgré l'islamisation croissante de la Nubie, un roi chrétien règne sur la Makouria jusqu'au milieu du XV^e^ siècle. *J. L.*

Saint Louis piégé par le Nil !

Grâce au récit de Joinville, nous pouvons suivre pas à pas les opérations de la septième croisade, lancée par Saint Louis en 1248. Le Nil joua un rôle déterminant dans l'échec cuisant des Occidentaux et l'emprisonnement du roi.

Par Jacques Berlioz

Pour Saint Louis, l'Égypte était la clé de la Terre sainte. Elle pouvait procurer des richesses pour relever les fortifications de Syrie. Une colonisation, certes limitée, devait accompagner la reconquête de Jérusalem, perdue en 1244. D'où la volonté de débarquer à Damiette, située dans le delta du Nil, à quelque 200 km au nord-est du Caire. La ville est prise en juin 1249. Le souverain attend la décrue du fleuve et lance, le 20 novembre, l'armée des croisés vers Le Caire. Après un mois de marche, et seulement 50 km parcourus, l'armée arrive en face de la Mansourah, forteresse, verrou du Delta. Un bras du Nil en couvre l'approche. En février 1250, il est franchi. Le camp égyptien est surpris. La victoire est là ! Mais Robert d'Artois, frère du roi, se lance contre la Mansourah. Il y est tué. Saint Louis ne peut plus avancer et les pertes sont grandes. Pourtant, il refuse de se replier. Le scorbut et la dysenterie gagnent l'armée. Les Égyptiens, maîtres du Nil, coupent les communications entre les Francs et Damiette. Le roi capitule, avant d'être fait prisonnier le 6 avril.



PHOTO PERSONNELLE – PARIS, BNF ; FINE ART IMAGES/HERITAGE IMAGES/AURIMAGES

Capturé **Saint Louis est fait prisonnier à mi-chemin entre la Mansourah et Damiette, le 6 avril 1250.**

Le principe de l'alcarazas

Jean de Joinville, sénéchal de Champagne, dans sa *Vie de Saint Louis*, composée vers 1305-1306, a raconté les péripéties de ce qui fut un cuisant échec pour les Occidentaux. Il a eu soin, pour éclairer le récit des opérations militaires, de faire une longue digression sur le Nil qu'il ne nomme pas, mais appelle « le fleuve ». D'emblée il note, mais sans s'y attarder, sans doute parce que cela relève d'une croyance générale, que le Nil *« vient en Égypte du Paradis terrestre »*. Effectivement, ce n'est

L'AUTEUR Directeur de recherche au CNRS et directeur honoraire de l'École des chartes, *Jacques Berlioz a notamment publié* Joinville, Pierre Alphonse et le hadith du Prophète *(Bibliothèque de l'École des chartes, t. 175, 2020).*



pas une nouveauté. La Bible, dans la Genèse (2, 10-14), indique que du jardin d'Éden jaillit une source qui se divise en quatre canaux : le Gange, le Gyon (le Nil), le Tigre et l'Euphrate. Le prédicateur Jacques de Vitry, qui participa à la cinquième croisade, au début du XIIIe siècle, précise, dans son *Histoire orientale* : « *Le Gyon, qui est le même que le Nil, sort de la terre non loin du mont Atlas, est immédiatement avalé par le sol, sous lequel il traverse, en coulant, la mer Rouge sans être visible, puis on recommence à le voir sur le rivage de la mer Rouge, quand il fait le tour de l'Éthiopie avant de s'avancer dans la terre d'Égypte.* »

Joinville poursuit en notant que le Nil est différent des autres, car aucune rivière ne s'y jette : « *Il arrive par un seul chenal jusqu'en Égypte, et alors il se divise en sept bras, qui se répandent à travers l'Égypte.* » Il donne des informations précises où, comme l'a remarqué Jacques Monfrin, l'éditeur de la *Vie de Saint Louis*, « *on sent l'œil de l'homme de la terre* ». Après la crue, en octobre, « *les paysans vont chacun labourer leurs terres avec une charrue sans roues, avec laquelle ils sèment dans la terre le froment, l'orge, le cumin, le riz ; et ces semences viennent si bien que nul ne saurait mieux faire. Et l'on ne sait d'où vient cette crue, sinon de la volonté de Dieu* ». L'eau du fleuve est trouble mais, en y écrasant le soir quatre ou cinq fèves, le lendemain, « *elle est si bonne à boire qu'elle ne laisse rien à désirer* ». Joinville observe aussi (c'est le principe de l'alcarazas) que si l'on met l'eau du Nil dans des pots de terre blancs, elle devient, à la chaleur du jour, aussi fraîche que de l'eau de source. Il souligne aussi que le sultan du Caire a tenté, sans succès, de savoir d'où venait le fleuve.

Plus étonnant encore : « *avant que le fleuve entre en Égypte*, rapporte Joinville, *les gens dont c'est la coutume jettent le soir leurs filets déployés dans le fleuve ; et quand on vient au matin, ils trouvent dans leurs filets ces denrées qui se vendent au poids que l'on apporte dans ce pays, à savoir le gingembre, la rhubarbe, le bois d'aloès, la cannelle. Et l'on dit que ces produits viennent du Paradis terrestre, car le vent les abat des arbres qui sont dans le Paradis.* » Et de souligner que le même phénomène se produit en Champagne, où le vent abat dans la forêt le bois sec ; « *et ce qui tombe de bois sec dans le fleuve, les marchands nous le vendent* ».

L'Orient est bien, pour Joinville, une terre de merveilles où le Nil charrie de précieux produits, épices et bois, venus du Paradis terrestre. Quant à Saint Louis, pour recouvrer la liberté, il doit rendre Damiette et payer une lourde rançon de 200 000 livres. Il obtient sa libération le 7 mai 1250 mais reste en Orient jusqu'en 1254 afin de tenter de fortifier les positions latines. ■



DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Les quatre fleuves du Paradis

Le chevalier, médecin et explorateur Jean de Mandeville, dans son *Voyage autour de la terre*, immense best-seller traduit en dix langues dès 1350, reprend la description commune du Paradis. Le miniaturiste montre les quatre fleuves qui surgissent d'une fontaine à vasque circulaire reposant sur un pied, agrémentée d'un clocheton, et placée dans un jardin : le Gange, le Nil, le Tigre et l'Euphrate. Les fleuves (encore ruisseaux…) s'écoulent par des ouvertures faites dans les murs d'un hexagone, dont un côté n'est pas représenté afin que l'on distingue la fontaine.



DANS LE TEXTE

Joinville
Le scorbut des croisés

Nous ne mangions pas de poisson dans le camp pendant tout le carême (soit les quarante jours avant le 27 mars 1250), sinon des barbotes ; et les barbotes mangeaient les gens morts, parce que ce sont des poissons voraces. Et à cause de ce malheur, et à cause de l'incommodité du pays où il ne pleut jamais une goutte d'eau, nous vint la maladie de l'armée, qui était telle que la chair de nos jambes se desséchait toute, et la peau de nos jambes devenait tachetée de noir et de couleur terre, comme une vieille botte ; et à nous qui avions une telle maladie venait de la chair pourrie aux gencives, et personne ne réchappait de cette maladie, mais il lui fallait en mourir. Le signe de la mort était tel que, lorsque le nez saignait, il fallait mourir."

Vie de Saint Louis, 291, 1309.

PARIS, BNF ; DARCHIVIO/OPALE.PHOTO – BNF, FRANÇAIS 2810 FOLIO 222

Géographes arabes et latins

A la frontière des mondes

Rares sont les fleuves qui ont suscité autant de curiosité que le Nil. Non seulement dans le monde arabo-musulman, mais aussi dans l'Occident latin, comme le montrent les nombreuses cartes qui le mentionnent.

Par Robin Seignobos

Mystérieux et insaisissable, le Nil a suscité autant de fascination que d'interrogations. La double énigme de sa source et de l'origine de ses crues a nourri les spéculations savantes et engendré une grande diversité de représentations, dont la cartographie médiévale offre un saisissant aperçu. Issues d'horizons culturels variés, ces cartes sont le fruit de processus intellectuels complexes : elles témoignent à la fois de la prégnance des savoirs antiques et d'une volonté de dépasser les modèles anciens en les critiquant et en les confrontant aux connaissances les plus récentes.

Qu'il marque la frontière entre Asie et Afrique dans les représentations tripartites de l'œkoumène ou qu'il joue le rôle d'axe structurant de l'espace africain, le Nil se révèle comme un objet cartographique en perpétuelle évolution. ■



AIX-EN-PROVENCE, BIBLIOTHÈQUE MÉJANES, MS. 25 FOLIO 293R

LE NIL DE PTOLÉMÉE REVU PAR BAGDAD ▸

Dans les années 830, le savant badgadien Al-Khwarizmi propose une nouvelle représentation du monde, fondée sur une révision de la *Géographie* de Ptolémée. Dans cette carte où le sud est en haut, le Nil prend sa source dans deux lacs situés au-delà de l'équateur, près de la « montagne de la Lune », conformément à la description du géographe alexandrin. Un troisième lac, inconnu de Ptolémée, est néanmoins ajouté et la toponymie antique est remplacée par des noms arabes contemporains. Al-Khwarizmi multiplie aussi les branches alimentant les lacs, au lieu d'une seule par lac chez Ptolémée, réalisant ainsi une synthèse inédite entre l'héritage grec et les réalités du monde dominé par l'empire abbasside.

◂ LA DÉLIMITATION ENTRE AFRIQUE ET ASIE : LES « MAPPAE MUNDI » EN « T-O »

Modèle très répandu au Moyen Age, les *mappae mundi* (cartes du monde) en « T-O », nommées ainsi en raison de leur forme évoquant un « T » inscrit dans un cercle formant un « O », sont souvent associées à l'œuvre d'Isidore de Séville. Elles divisent l'œkoumène en trois parties : l'Asie, l'Europe et l'Afrique, séparées par le Tanaïs (aujourd'hui le Don), la Méditerranée et le Nil (1). Celui-ci marque la limite entre Afrique et Asie. D'ordinaire très schématique, l'exemplaire ci-contre se distingue par la richesse de sa nomenclature en Asie et en Europe. Le Nil y occupe une place centrale en tant que repère géographique organisant la représentation du monde.



STRASBOURG, BNUS, MS 4247 FOLIO 30B-31A





▲ LES CARTES MARINES OU LA SYNTHÈSE DES TRADITIONS

Cette carte catalane du XVe siècle (la carte de Mecia de Viladestes) reflète la synthèse entre héritage antique, savoirs arabes et culture nautique. Le Nil, appelé ici « fleuve de l'or », prend sa source dans un lac situé en Afrique de l'Ouest (1) et oblique vers l'Égypte après avoir rejoint un second fleuve venant du sud-est (2). On retrouve une disposition similaire dans l'œuvre d'Ibn Said (XIIIe siècle), qui pensait reconnaître dans le lac Tchad l'une des sources du Nil.

◂ LE NIL DÉDOUBLÉ : LES « MAPPAE MUNDI » DÉTAILLÉES

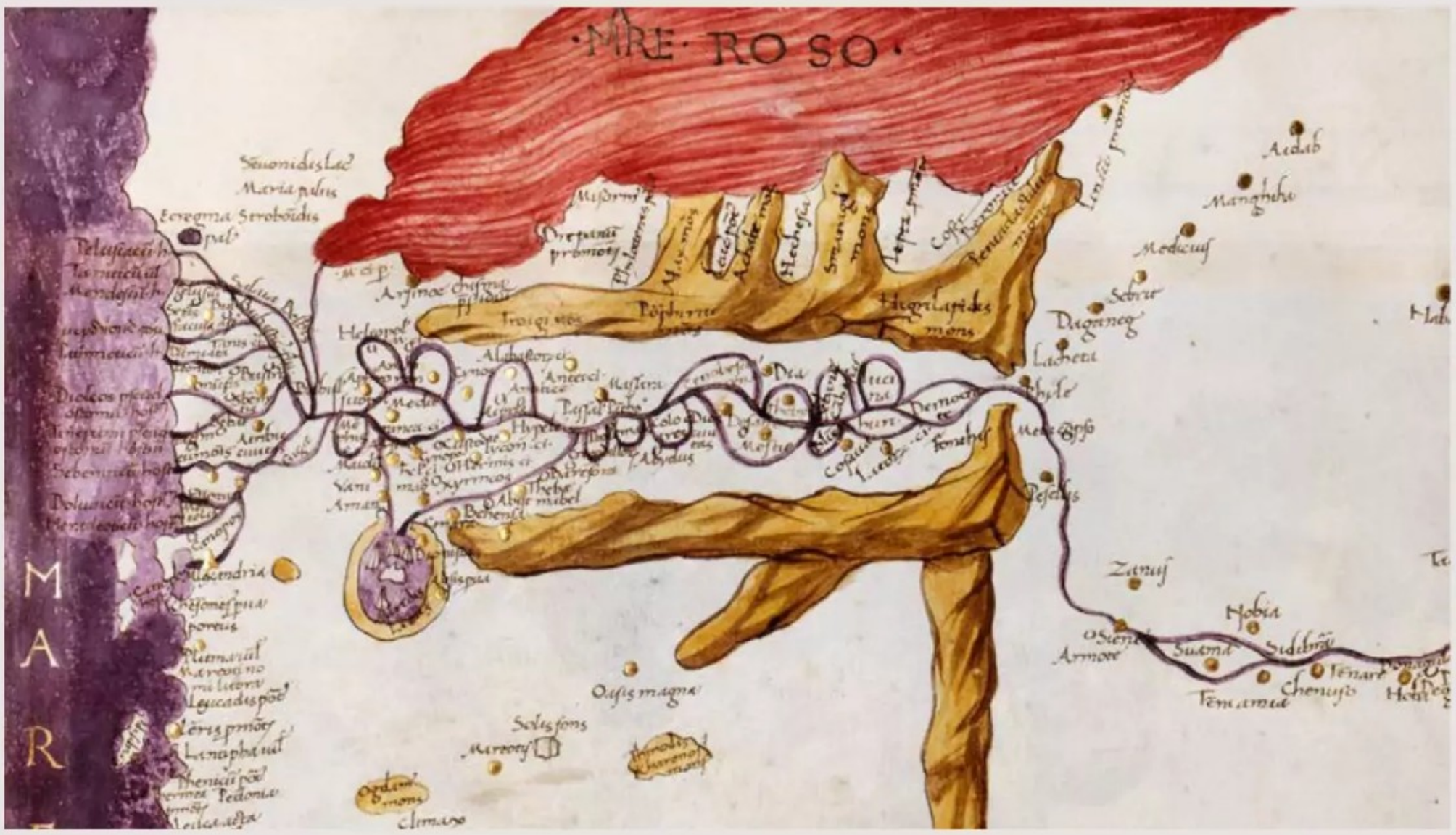
Dans certaines *mappae mundi* détaillées comme dans celle-ci, dite « de Munich » et datée de 1130 environ, deux Nil apparaissent : l'un s'écoule depuis le nord-est de l'Afrique (1), l'autre depuis son extrémité occidentale (2). Héritée d'Orose (Ve siècle), cette configuration postule une disparition du fleuve qui, après avoir traversé l'Afrique d'ouest en est, s'enfonce dans les sables avant de resurgir près de la mer Rouge. La carte concilie ainsi deux hypothèses divergentes sur l'origine du fleuve.

MÜNICH, BAYERISCHE STAATSBIBLIOTHEK, CLM 10058 FOLIO 154V ; DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/AKG-IMAGES



▼ LE NIL DES HUMANISTES : LES « CARTES MODERNES »

Réalisée à Florence dans le contexte humaniste du XVe siècle, cette carte, intitulée *Egyptus novelo*, témoigne de la diffusion du modèle ptoléméen dans les milieux latins, mais aussi de la conscience croissante de ses limites. Le Nil prend sa source en Éthiopie où la toponymie, très riche, reflète les échanges avec les membres de la délégation éthiopienne, de passage à Florence lors du concile de 1441. En Égypte, la nomenclature demeure essentiellement ptoléméenne malgré l'ajout de quelques toponymes arabes. Ces « cartes modernes » articulent savoirs antiques et renseignements contemporains, selon une démarche typique de l'humanisme italien.



BNF, CARTES ET PLANS, GE AA 566 (RES) – BNF, MANUSCRITS, LATIN 4802 FOLIO 130V-131

L'angoisse de la crue

Prières coptes et rites musulmans

La prospérité des Égyptiens dépendait des caprices du Nil. Pour conjurer l'angoisse de la crue, les populations multipliaient rites et prières, engendrant parfois des tensions entre chrétiens et musulmans pour la maîtrise symbolique du fleuve.

Par Robin Seignobos

En s'emparant de l'Égypte en 641-642, les conquérants arabes ont pris possession de la vallée du Nil et de ses formidables capacités productives. Mais ils ont aussi hérité de l'angoisse qui, chaque année, étreint le cœur de tous les Égyptiens dans l'attente de la crue. L'anxiété récurrente liée à ce phénomène cyclique, à la fois immuable et incertain, est à l'origine de toute une série de pratiques collectives visant à prévoir l'amplitude de la crue, à favoriser sa venue lorsque celle-ci tarde à se manifester et, enfin, à remercier Dieu lorsque la bienfaisante inondation atteint sa plénitude.

Ces rites peuvent revêtir un caractère officiel et engager l'ensemble de la population, tandis que d'autres échappent au contrôle des pouvoirs publics. On s'interroge encore sur les origines de certaines traditions qu'il peut être tentant de faire remonter à l'Antiquité pharaonique. Avec leur transformation progressive en minorité d'une société façonnée par l'Islam, les Coptes (les chrétiens d'Égypte appartenant à la mouvance miaphysite), bien qu'initialement perçus comme les héritiers de ces traditions anciennes, voient le monopole de ces rituels contesté par les représentants du nouvel ordre religieux et politique. Quelle que soit leur origine, la dimension spirituelle et sociale de ces manifestations publiques ne saurait donc être minimisée. Car les affres de l'attente et le soulagement ressenti par la population égyptienne lorsque le fleuve atteignait le niveau attendu pouvaient tout aussi bien renforcer le sentiment d'une communauté de destin qu'exacerber les tensions entre musulmans et chrétiens dans leurs prétentions respectives à exercer un contrôle symbolique sur le Nil.

La « pesée de la boue »

Le principal moyen d'anticiper l'ampleur de la crue à venir consistait à mesurer la hauteur des eaux lors de leur montée. Divers aménagements pourvus d'échelles graduées – les nilomètres – permettaient, depuis l'Antiquité, de mesurer au jour le jour la hauteur du fleuve et, donc, de prévoir l'étendue des terres inondées et la quantité de grains qui serait récoltée. On estimait en effet, en dessous de 16 coudées, que la crue était insuffisante et, au-dessus de 18, qu'elle était excessive ; 12 coudées ou moins, et c'était la famine assurée.

Il existait parallèlement des pratiques « populaires » de pronostication, relevant de l'astrologie ou d'autres méthodes divinatoires. L'une des mieux connues est celle de

L'AUTEUR Maître de conférences en histoire des mondes islamiques médiévaux à l'université Lumière Lyon-2, *Robin Seignobos a notamment dirigé le numéro des* Annales islamologiques *sur « Le Nil dans la culture médiévale », n° 57, 2023.*



PHOTO PERSONNELLE

la « pesée de la boue », qui se tenait entre le 11 et le 12 du mois copte de ba'una (17-18 juin), jour de la principale fête de l'archange Michel. On croyait en effet que la crue était déclenchée, cette nuit-là, par la descente d'une goutte miraculeuse dans le Nil, probablement une lointaine réminiscence du mythe des larmes d'Isis pleurant la mort de son époux, Osiris. Évoquée dès le XIIIe siècle, la « pesée de la boue » était surtout en usage dans la population copte, selon la description qu'en livre l'encyclopédiste Ahmad al-Qalqashandi (1355-1418) : *« Ils pèsent une certaine quantité de boue sèche puis ils la mélangent avec exactement 16 drachmes d'eau du Nil. Ils la placent sur une pièce de papier ou un matériau similaire puis la placent dans une boîte. Au lever du soleil, ils la pèsent à nouveau et en fonction du poids gagné, ils calculent l'augmentation* [de la crue]*, comme suit : chaque carat d'augmentation correspond à 1 coudée. »*



Pèlerinage **Cette ampoule du VIIe siècle servait à rapporter de l'eau bénite d'Abou Mena, lieu de la tombe de Ménas, près d'Alexandrie. Le saint copte est entouré de chameaux inclinés à ses pieds.**

Cette surveillance attentive et ces prédictions domestiques ne suffisaient pas toujours à conjurer la peur, surtout lorsque le fleuve montrait les signes annonciateurs d'une crue insuffisante. L'inquiétude donnait alors lieu à des manifestations religieuses afin de favoriser le phénomène. En milieu chrétien, une liturgie spécifique était célébrée tous les dimanches durant la période de la montée des eaux : une procession se dirigeait vers le bord du fleuve, où était disposé un bassin contenant de l'eau du Nil. Le prêtre prononçait une prière pour la crue et bénissait l'eau du bassin avant d'y plonger trois fois une croix. Le liquide était ensuite bu par les assistants. Les auteurs chrétiens mentionnent aussi, en dehors de ce service régulier, l'usage exceptionnel de prières en cas de retard de la crue.

Une année, sous le patriarcat de Michel Ier (743-767), alors que l'on s'approchait de la fête de la Croix (27 septembre), qui commémorait la découverte de la Vraie Croix par sainte Hélène (la mère de l'empereur Constantin), marquant ordinairement le niveau maximum de la crue, l'eau s'arrêta de monter à 14 coudées. Le patriarche décida alors de réunir le synode épiscopal dans l'église Saint-Pierre à Gizeh, afin d'y rassembler un grand nombre de fidèles et prier collectivement pour la montée des eaux. La hausse miraculeuse du fleuve qui s'ensuivit fut attribuée à l'intervention du patriarche et interprétée comme un signe de la faveur divine dont bénéficiait la communauté copte.

Des pratiques similaires sont attestées en milieu musulman, sous la forme de la prière d'intercession de l'*istisqa*, ou prière de la pluie, dont l'usage est surtout attesté à l'époque mamelouke (1250-1517). Elle doit, en principe, se dérouler à l'extérieur de la ville, précédée de journées de jeûne en signe de repentir. L'imam prononce deux sermons implorant la miséricorde de Dieu, entre lesquels il doit retourner son manteau pour signifier, semble-t-il, le souhait d'une inversion de la situation. Si la prière reste sans effet, elle peut être répétée plusieurs jours d'affilée. Le retard de la crue étant interprété comme la sanction divine à l'encontre des manquements moraux de la population,



PARIS, MUSÉE DU LOUVRE ; CHRISTIAN LARRIEU/AKG-IMAGES – BNF, SUPPL TURC 1063 FOLIO 27V

Le billet d'Umar **Amr Ibn al-As, conquérant de l'Égypte (en 641-642), jetant dans le Nil un billet du calife Umar sur lequel est inscrit : *« Tu vas prouver, ô Nil !, que la crue que tu apportes chaque année, tu l'apportes de la part d'Allah. Tu es un musulman qui s'ignore. »* L'image illustre le récit légendaire de l'abolition, par les nouveaux maîtres de l'Égypte, du sacrifice annuel d'une jeune fille par les Coptes pour favoriser la crue.**

▶ ces rogations s'accompagnent parfois de mesures de régulation des divertissements, conduisant notamment à la fermeture des lieux de divertissement. Le sultan, presque toujours à l'initiative de ces rituels, y joue un rôle actif. En 1420, Al-Muayyad Shaykh ordonne un jeûne de trois jours à la suite desquels une prière collective se tient dans le désert au nord-est de la ville. Le sultan s'y présente, vêtu à la manière d'un soufi, et s'assied à même le sol en signe de contrition, pleurant et se couvrant le front de poussière lors de ses prosternations. Un mois plus tard, alors que ces suppliques sont restées sans effet, Al-Muayyad Shaykh décide de nager dans le Nil, ce qui aurait provoqué une élévation du niveau du fleuve, aussitôt attribuée par la *vox populi* à cette baignade princière.

Le doigt du martyr

Si les chrétiens sont encouragés à accomplir leurs propres rites et sont même autorisés à exhiber la croix à cette occasion, leur participation aux prières de l'*istisqa* est rarement évoquée. On a plutôt l'impression que les prières musulmanes et chrétiennes étaient accomplies séparément, dans des lieux distincts ou à des moments différents. On devine ici l'enjeu que représentaient ces rites propitiatoires dans la reconnaissance de la maîtrise symbolique du Nil revendiquée par les deux communautés. Mais c'est peut-être dans l'usage des reliques que les tensions entre chrétiens et musulmans sont les plus palpables.

Depuis le x^e^ siècle, les Coptes avaient en effet coutume, le 8 du mois de bashans (16 mai), d'immerger dans le Nil le doigt du martyr Jean de Sanhut conservé dans une église de Shubra, au nord du Caire, afin de favoriser la crue à venir. Cette « fête du martyr » donnait lieu à des réjouissances populaires et à des excès de boisson qui finirent par déplaire aux autorités mameloukes. La fête, interdite une première fois entre 1302-1303, cessa d'être célébrée en 1355, à la suite de rixes entre chrétiens et musulmans lors d'une recrudescence des tensions intercommunautaires. Le sultan fit alors détruire l'église de Shubra, brûler la relique du martyr et jeter ses cendres dans le Nil.

Les premières attestations de l'usage de reliques en contexte musulman remontent quant à elles au moment où leur utilisation par les chrétiens est condamnée par le pouvoir mamelouk. Ces reliques du Prophète – un fragment de son écuelle, son aiguille à collyre et une alène servant à recoudre ses sandales – ont été achetées à une famille du Hedjaz par un notable mamelouk à la fin du XIII^e^ siècle ou au début du XIV^e^. Leur manipulation lors des rites liés à la crue du Nil est attestée dès 1373 : cette année-là, les cadis des quatre écoles sunnites se rendent en procession au *Ribat al-Athar*, le mausolée où avaient été déposés les objets sacrés, afin de les laver dans le puits du nilomètre, ce qui reste sans effet. Ceux-ci seront dès lors régulièrement utilisés lors des défaillances du fleuve. Les usages chrétiens et musulmans des reliques diffèrent donc considérablement : alors que l'immersion du « doigt du martyr » était liée à une célébration annuelle visant à assurer une crue suffisante, les reliques prophétiques constituaient un recours exceptionnel en cas de crue retardée.

C'est dans l'usage des reliques que les tensions entre chrétiens et musulmans sont les plus palpables

Lorsque le Nil atteignait les 16 coudées fatidiques, généralement au début du mois de thout (11 septembre-10 octobre), on estimait que celui-ci « tenait sa promesse » *(wafa)*. La bonne nouvelle était alors annoncée au Caire par des crieurs publics et donnait lieu à des festivités organisées par le pouvoir. Ces rituels civiques se divisaient en deux parties : l'onction du nilomètre et l'ouverture du canal, ou rupture de la digue.

Le déroulement de la première nous est bien connu grâce aux auteurs mamelouks, qui décrivent néanmoins le cérémonial tel qu'il se déployait à l'époque fatimide. Cela n'a rien d'étonnant : les Fatimides furent, sinon les initiateurs de cette célébration, du moins ceux qui lui ont donné tout son lustre. Le calife, en tenue



LEIDEN, RIJKSMUSEUM VAN OUDHEDEN ; AKG-IMAGES

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Les dompteurs de crocodiles

La présence du crocodile, incarnation du dieu Sobek, dans le premier art copte (ici, un relief du IV^e^-V^e^ siècle) témoigne de la survivance de l'imagerie antique après la christianisation de l'Égypte. Le crocodile, symbole à la fois de la fécondité et des dangers du fleuve, apparaît fréquemment dans les textes magiques ou talismaniques, ainsi que dans les récits de miracles, ceux de saints dompteurs de crocodiles, preuve que l'animal était toujours perçu comme une menace quotidienne.

d'apparat, quittait le palais, assorti d'un fastueux cortège, et traversait Le Caire jusqu'à un embarcadère de la vieille ville de Fustat, où il prenait place à bord d'une embarcation spéciale, qui devait le conduire jusqu'au nilomètre. Après une prière collective, on présentait au calife une tasse d'argent contenant de l'eau de rose, du musc et du safran, qu'il mélangeait et remettait au gardien du nilomètre. C'est ce dernier qui, accompagné de récitations coraniques, descendait ensuite dans le bassin et enduisait la colonne de cet onguent.

L'onction du nilomètre était suivie, quelques jours plus tard, d'une cérémonie non moins solennelle, celle de la rupture de la digue obstruant le canal, dérivation artificielle du Nil qui longeait la cité palatiale du Caire à l'ouest. Sa première attestation remonte à l'année 973, sous le calife fatimide Al-Muizz, et elle perdure jusqu'au début de l'époque ottomane. Elle est décrite par le voyageur persan Nasir-i Khusraw lors de son séjour au Caire entre 1047 et 1050. Le chroniqueur insiste sur le faste déployé lors de la procession suivant le calife jusqu'à un pavillon spécialement dressé à l'entrée du canal. On remet ensuite au calife une pique pour qu'il la lance sur la digue, donnant le signal à toute une troupe d'ouvriers qui, armés de pioches et de pelles, attaquent la construction jusqu'à ce qu'elle cède. L'ouverture du canal est donc l'occasion d'une mise en scène grandiose de la figure califale qui, par ce geste, inaugure la saison agricole pour l'ensemble de l'Égypte. Les digues élevées à l'entrée des canaux alimentant les bassins d'irrigation sont alors rompues à leur tour.

En milieu chrétien, la plénitude de la crue était célébrée au même moment lors de la fête de la Croix, qui avait lieu le 17 du mois de thout (27 septembre) et se tenait en dehors de la capitale, à Banu Wail, du nom de la tribu arabe qui y était établie. Selon les auteurs musulmans, cette fête donnait lieu à des comportements répréhensibles (consommation d'alcool, promiscuité…), si bien que le calife Al-Aziz tenta d'interrompre ces festivités en 992, sans succès. C'est son successeur, Al-Hakim, qui y met fin en 1012, et ce pour plusieurs siècles puisque Al-Maqrizi affirme, au cours du XV^e^ siècle, que la fête n'est plus célébrée à son époque. Elle est à nouveau attestée à l'époque ottomane, même s'il s'agit d'une cérémonie purement religieuse qui n'implique plus de déplacement à l'extérieur du Caire et n'est plus associée à des réjouissances populaires.

Certaines de ces pratiques ont perduré longtemps après la fin du Moyen Age. Mais la construction du haut barrage au XX^e^ siècle a mis fin aux tourments causés par les caprices du fleuve. Ironiquement, c'est avec l'édification d'un autre barrage, en Éthiopie cette fois, que le Nil est redevenu un sujet d'inquiétude pour les Égyptiens. ■

Écoutez ce qu'hier nous prépare.



LE COURS DE L'HISTOIRE
DU LUNDI AU VENDREDI
9H - 10H
Xavier Mauduit

france culture
L'esprit d'ouverture.

En partenariat avec L'Histoire

© Radio France/C. Abramowitz

Le fellah, le cheikh et le multazim

Derrière leur apparence immuable, les campagnes de la vallée du Nil ont connu, au cours des siècles, d'importantes évolutions. Les réformes foncières, les catastrophes démographiques et les transformations du paysage ont remodelé la ruralité égyptienne d'avant la modernité.

Par Nicolas Michel



LAUSANNE, MUSÉE CANTONAL DES BEAUX-ARTS ; GRAVURE FRANÇAISE/ALAMY/PHOTO12

Physionomies ***Trois Fellahs*** **par Charles Gleyre, 1835 (Lausanne, musée des Beaux-Arts). Croquées sur le vif, ses études de paysages, de costumes et de physionomies sont une source pour l'étude des campagnes égyptiennes au XIXe siècle.**

Des documents cadastraux du XIIIe-XIVe siècle jusqu'à l'*Atlas* de la *Description de l'Égypte* de 1798-1801, la campagne égyptienne présente, à première vue, un visage immuable. Loin des paysages qu'offre aujourd'hui l'Égypte rurale, sillonnée par les tracés rectilignes des canaux d'amenée d'eau et des drains d'évacuation, elle était parcourue alors de tracés sinueux. Les digues délimitaient des bassins dans lesquels s'accumulait l'eau de la crue, amenée par des chenaux temporaires à partir du Nil ou de bassins situés en amont. Des ouvertures permettaient de vidanger les bassins vers l'aval, afin d'éviter que l'eau séjourne trop longtemps sur les champs. Ces ouvertures étaient ensuite bouchées avec de la terre. Durant la crue, les digues étaient utilisées comme routes – non sans risque, car le piétinement des bêtes de bât pouvait causer des éboulements et, par suite, des brèches désastreuses. Le reste de l'année, on circulait à hauteur de champ. Les véhicules à roues étaient inconnus.

Les effets de la Peste noire

La grande majorité des cultures étaient semées une fois que l'eau du Nil s'était retirée, donc en automne et en hiver. Les aléas de la crue – sa date, sa hauteur –, de même que le défaut d'entretien du réseau hydraulique et les catastrophes naturelles, pouvaient laisser des terres non submergées ou, au contraire, trop inondées.

L'inculte occupait également une place importante dans le paysage, et ce au moins depuis la Peste noire (1347-1349), dont les effets démographiques avaient été catastrophiques dans les campagnes égyptiennes. Retourné au désert sur les marges de l'œkoumène, notamment du Fayoum à partir du XIe siècle, l'inculte était ailleurs le propre de terrains mal drainés, envahis par une végétation exubérante, très difficile à extirper, domaine d'une faune aquatique souvent chassée ou pêchée. De forts contrastes dans la qualité des sols, de l'irrigation et du drainage marquaient ainsi les campagnes, les zones les plus proches des cours d'eau pérennes étant en général les plus favorisées. Aux observateurs du XIXe siècle,

L'AUTEUR *Professeur d'histoire contemporaine à Aix-Marseille Université, Nicolas Michel a notamment publié* Oasis ottomanes. Dakhla et Kharga dans l'Égypte des XVIe-XIXe siècles *(Ifao, 2023).*



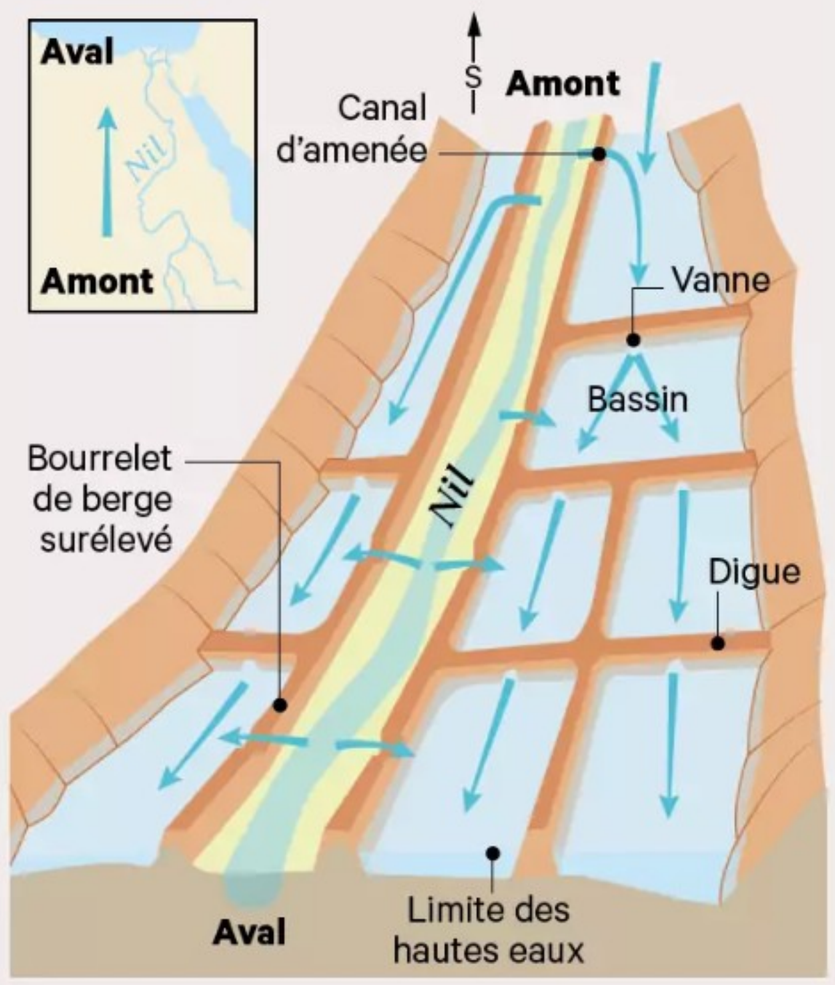
TECHNIQUE

Chadouf et digue : tradition et innovation



PHOTO PERSONNELLE – GRANDPALAISRMN (PARIS, MUSÉE D'ORSAY)/FRANCK RAUX

Depuis l'Antiquité, le chadouf *(ci-dessus : peinture de Louis Claude Mouchot, 1874)*, instrument élévatoire actionné à la main à l'aide d'un contrepoids et d'une corde, puisait l'eau du fleuve ou d'un canal, et aidait à irriguer de petites superficies. A partir du XIXe siècle, les digues (ci-contre) délimitaient des bassins où s'accumulait l'eau de la crue, amenée par des canaux à partir du Nil. Des ouvertures de digues permettaient de vidanger les bassins vers l'aval afin d'éviter que l'eau séjourne trop longtemps sur les champs. Auparavant, le système n'était pas aussi structuré ; il n'y avait pas de grand canal au tracé régulier et les ouvertures des digues n'étaient pas munies de portes métalliques mobiles.



▶ l'Égypte apparaissait encore comme un monde sous-peuplé.

L'habitat était concentré et des village-tas regroupaient plusieurs centaines de personnes. Sans être fortifié (pas d'enceinte ni de tours), le village typique présentait de l'extérieur un aspect ramassé, avec de rares ouvertures, et pouvait résister efficacement aux maraudeurs ou même à des assaillants. Il existait aussi des agglomérations secondaires, des hameaux, voire des écarts (habitations isolées), ainsi qu'un habitat saisonnier ou précaire. Une partie des Bédouins vivait sous la tente, au cœur ou en lisière de la vallée.

Les village-tas étaient construits en brique crue, sauf dans les zones pluvieuses du nord du Delta, proches de Rosette et de Damiette, où dominait la brique cuite. Aucun urbanisme régulier n'était discernable dans ce lacis de ruelles étroites, parfois élargies en placettes jouant le rôle de marché ou de lieu de rencontre. Certaines agglomérations étaient établies en lisière de vestiges antiques plus étendus ; d'autres, entassant sous leur pied les millénaires d'occupation, surplombaient de plusieurs mètres la plaine environnante ; beaucoup, dépeuplées par des catastrophes diverses, retournaient à leur tour à la ruine avant d'être complètement effacées, la terre issue de la décomposition des murs étant récupérée comme engrais. La préférence pour les légères éminences, au-dessus du niveau de la crue, explique le nombre élevé de villages établis sur des bourrelets alluviaux de branches secondaires du Nil. Mais la majorité d'entre eux étaient simplement situés au milieu des champs, légèrement surélevés par rapport à la plaine alentour.

Cet environnement ne se transforme qu'au XIXe siècle, avec le passage progressif à l'irrigation pérenne. La population bédouine commence alors à se sédentariser au sein d'habitats dispersés, souvent en chapelets, qui marquent notamment la Haute-Égypte, et la vallée du Nil s'apparente progressivement à un immense jardin où les récoltes se succèdent tout au long de l'année.

Des notables de village

Pourtant, derrière l'apparence immuable des paysages, les campagnes égyptiennes ont été remodelées, dès le Moyen Age, par d'importantes mutations institutionnelles.

A partir du califat fatimide (969-1171) et jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle, la terre agricole a cessé d'être détenue en propriété privée : la terre arable ne se vendait plus, pas plus qu'elle ne se léguait ni ne se donnait. Il s'agissait d'un régime d'exception dans une économie de marché, et même de marché libre, où tous les autres facteurs de production – arbres, palmiers, bétail, outils, bâtiments, et même les vergers et jardins –, s'achetaient et se vendaient.

La propriété éminente de la terre arable relevait du souverain. Elle était matérialisée par l'impôt foncier. Cette absence de propriété réelle de la terre interdisait la création de grands domaines : les fortunes citadines

FOCUS

Riz, lin et canne à sucre



Récolte de canne à sucre en Haute-Égypte. La canne fraîchement coupée doit être rapidement transportée au pressoir.

Les Égyptiens cultivaient du blé, de l'orge, du lin et des légumineuses comme les fèves, lentilles et pois chiches, ainsi qu'une plante fourragère appelée bersim ou trèfle d'Alexandrie. Des plantes tropicales étaient entretenues pendant l'été : riz dans le nord du Delta, canne à sucre en Moyenne- et Haute-Égypte. A la fin du Moyen Age, le lin et le sucre de canne, auparavant exportés à grande échelle autour de la Méditerranée, perdirent de leur importance, concurrencés par de nouveaux producteurs. Le riz et l'indigo profitèrent, en revanche, de l'ouverture au marché ottoman : le riz, en particulier, était destiné au palais de Constantinople et à l'armée. Parallèlement, c'est au XVIe siècle que le maïs, originaire du Nouveau Monde, fut introduit en Égypte. L'heure du coton, connu depuis l'époque romaine, n'avait pas encore sonné : ce fut le cas à partir de 1820, avec l'introduction de la variété Jumel, appelée au plus grand succès sur le marché anglais. ■

GILLES MERMET/LA COLLECTION



INTERFOTO/LA COLLECTION

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Le bœuf et le dromadaire

Les bœufs étaient indispensables pour tirer l'araire. Des dromadaires étaient aussi utilisés pour travailler la terre, mais appariés au joug avec un bœuf afin de marcher droit. Les bovins permettaient également d'utiliser les instruments d'aplanissement et de remontage des terres, les traîneaux à disques pour battre les récoltes de céréales, les *saqiya* ou roues hydrauliques, ou encore les moulins à blanchir le riz, à farine, à huile, à indigo. Cette omniprésence explique l'importance cruciale des fourrages dans la production culturale. Chevaux, chameaux et bœufs étaient soumis à un régime similaire : trèfle coupé en hiver, paille séchée et hachée de blé, d'orge, de trèfle le reste de l'année, fèves concassées et grains d'orge durant les périodes de travail intense.

ne pouvaient profiter des sols que par la gestion de fondations pieuses (les *waqfs*) puis la ferme de l'impôt, ou en investissant directement dans les moyens de production, bétail et outillage.

Il ne semble pas non plus avoir existé alors d'exploitation rurale, de droit d'exploiter une ferme, de transactions sur ce droit : rien de comparable, avant le XVIIIe siècle, à la tenure seigneuriale. Les textes évoquaient seulement les devoirs d'une catégorie particulière, les *fallah*, responsables de la perception de l'impôt, obligés de mettre la terre en valeur et attachés à la glèbe. Ces *fallah* (terme qui allait donner bien plus tard le mot « fellah ») regroupaient les villageois les plus aisés, capables d'avancer l'impôt dû trois ou quatre fois par an.

Le cadre institutionnel de la vie rurale correspondait à la paroisse du monde latin, ancêtre de la commune en France, désignée sous le terme de *nahiya*. Une *nahiya* incluait d'ordinaire un village, dont elle portait le nom, parfois deux, et quelquefois

Au Xe siècle, les califes fatimides font de la terre agricole la propriété du souverain

des dépendances. Depuis l'époque de Saladin (1171-1193), la société rurale était divisée entre les contribuables qui acquittaient l'impôt foncier, principal revenu du pouvoir central, et les bénéficiaires de celui-ci. Outre les revenus fiscaux assignés à l'entretien direct de l'État, le souverain pouvait aliéner les impôts de villages au profit de grands personnages qui les constituaient en *waqfs*, la plupart au profit de leurs familles ou d'établissements religieux au Caire.

A partir de l'époque ayyoubide (Saladin et ses descendants, 1171-1250), et plus encore sous les Mamelouks (1250-1517), la majorité des unités fiscales furent assignées en fief de service *(iqta)*, au profit des grands officiers et des Mamelouks royaux (les muqtas). Ces redistributions ont été l'occasion de cadastres généraux en 1298 puis en 1315. Le cadastre de 1315 constitue une source remarquable pour la connaissance des campagnes avant les ravages de la Peste noire. Au XVIe siècle, les Ottomans abolirent ce système et développèrent la ferme de l'impôt : la charge de lever l'impôt était dévolue à des *multazims*, la plupart du temps des officiers et des soldats, qui ne tardèrent pas à former une nouvelle classe sociale. Ces *multazims* ottomans étaient des citadins fortunés, qui se faisaient représenter sur place et recevaient chez eux, en général au Caire, les notables de leur village venus leur rendre des comptes. Pas de vie de château mais, parfois, des visites du maître, notamment au moment des récoltes.

Leurs agents réclamaient l'impôt auprès des chefs de village (« cheikhs »), une charge assurée collégialement jusqu'au XVIIIe siècle et l'établissement d'un « cheikh el-balad » unique (littéralement « cheikh du village »). Les cheikhs exerçaient le pouvoir de police et assuraient l'interface avec les autorités publiques et les bénéficiaires de l'impôt. Ils étaient assistés par des agents villageois – non rétribués par l'État : notamment le teneur de livre, qui enregistrait les informations relatives aux terres et à l'impôt foncier, et le responsable de l'hydraulique. Ce dernier était chargé de l'entretien des digues, qui accaparait l'attention une bonne partie de l'année. Pendant les mois qui précédaient la crue, on réparait les flancs des digues,

CONTREPOINT

« Fellah » : histoire d'un mot

Le fellah désigne aujourd'hui le paysan d'Égypte. Il n'en a pas toujours été ainsi.

La vogue, en français, du terme de « fellah » pour désigner le paysan égyptien date de l'époque romantique, au lendemain de l'expédition d'Égypte de 1798-1801. Il a essaimé dans toutes les langues autres que l'arabe. Le mot a, cependant, une longue histoire.

L'Égyptien authentique

A partir du XIIIe siècle, *fallah* désigne une catégorie précise : le petit nombre de villageois responsables de la collecte de l'impôt foncier. Ce sont eux qui se rendent au Caire pour négocier avec leur maître, transportant et exhibant sur eux les marques de la rusticité. C'est pourquoi, au cours de l'époque mamelouke (1250-1517), le terme en vient à désigner tous les villageois, hommes et femmes, avec un sens péjoratif de « rustre ».



***Le Réveil de l'Égypte* par Mahmoud Mokhtar au Caire.**

Au XVe siècle, et surtout au XVIe siècle avec la conquête ottomane, le qualificatif d'« Arabe » tend à être restreint aux Bédouins, que le pouvoir central cherche à contrôler tout en leur assignant un territoire précis et en leur reconnaissant des privilèges. Le *fallah* sédentaire devient l'antonyme du Bédouin, et, de là, l'autochtone, par opposition à l'« Arabe » issu de la péninsule Arabique ; bref, l'indigène.

Pour la minorité turcophone qui domine en Égypte jusqu'au début du XXe siècle, l'Égyptien, qu'il soit rural ou citadin, est appelé « fellah » (terme passé en turc), quels que soient sa condition sociale ou son niveau culturel. L'époque contemporaine change encore la donne. Au XIXe siècle, le fellah, vrai fils du Nil, est désormais le descendant des pharaons et la fellaha, l'Égyptienne authentique. Cette dernière figure est déclinée dans une littérature et une iconographie nombreuses, quoique toujours produites par des citadins : le prototype en est *Le Réveil de l'Égypte,* groupe monumental sculpté par Mahmoud Mokhtar et inauguré en 1928 devant la gare centrale du Caire, qui représente une fellaha debout, se dévoilant, regard tourné vers l'horizon, la main posée sur la coiffure d'un sphinx. ■

▶ dont on curait les ouvertures avec des instruments tractés. Les corvées étaient nécessaires à l'entretien du réseau hydraulique, comme au gardiennage des champs, souvent confié aux Bédouins. Les frais qu'elles occasionnaient étaient déduits du montant total de l'impôt foncier dû par le village.

A partir du XVIIIe siècle une sorte de néoseigneurie se mit en place, avec le développement d'un droit nouveau, héritable (aux fils seuls) et cessible contre argent, assorti d'un droit de mutation dû au *multazim* : chaque exploitant était désormais personnellement redevable par-devers le *multazim*, même si la responsabilité collective vis-à-vis du fisc demeurait un principe coercitif. Cette néoseigneurie, assez puissante pour recomposer les rapports sociaux au village autour de la figure du cheikh el-balad, fut brutalement éradiquée en 1811 lors du massacre des officiers mamelouks à la citadelle du Caire par Méhémet-Ali, le nouvel homme fort du pays.

Les cadastres nominatifs réalisés dans la foulée dévoilent une société villageoise fortement inégalitaire. De grandes familles accaparaient la charge de cheikh el-balad : elles constituaient les pépinières des futurs maires, des moyens et grands propriétaires à partir des années 1850, puis des députés de l'âge libéral.

Cette société villageoise disparut brutalement en 1952 lorsque le coup d'État mit fin à la monarchie et que la réforme foncière limita à 200 puis à 100 feddans (84 puis 42 hectares) la superficie maximale que pouvait posséder un individu, redistribuant les terres confisquées aux grands propriétaires sous forme de petites exploitations. ■

JIMLOP COLLECTION/ALAMY/PHOTO12

FESTIVAL LA FOLLE HISTOIRE DE MARSEILLE



Marseille : porte du monde ?

04 JUILLET 2025
À PARTIR DE 16H

Musée d'Histoire de Marseille

Lancement du festival - Table ronde
Gratuit dans la limite des places disponibles

+ d'infos sur **musee-histoire.marseille.fr**

PARTENAIRES
L'Histoire · La Provence.

MUSÉE D'HISTOIRE DE MARSEILLE

VILLE DE MARSEILLE

© 2025 - CONCEPTION SUNNMADE.FR



XIXe siècle

Rêve colonial et

L'HISTOIRE - N°533-534 - JUILLET-AOÛT 2025

Le pont métallique du Caire
Le Kobri el-Gezira, qui reliait les deux rives du Nil au Caire, a été construit entre 1869 et 1871 par l'ingénieur français Pierre-Félix Moreaux sur des plans de Linant de Bellefonds, ministre des Travaux publics de l'État égyptien. Une section était mobile pour permettre aux bateaux de poursuivre leur navigation.

ROGER-VIOLLET

grands travaux

Les poissons du Nil et « l'effet Bonaparte »

En 1798, l'expédition d'Égypte doit barrer la route des Indes à la Grande-Bretagne. La campagne militaire de Bonaparte s'accompagne d'une équipée scientifique qui aura des conséquences inattendues sur les sciences du vivant.

Par Patrice Bret

Contrairement à la légende napoléonienne née de la masse des travaux de la *Description de l'Égypte* (1809-1830), l'apport scientifique de l'expédition de Bonaparte dans ce pays (1798-1801) a pu paraître assez réduit par rapport aux moyens réunis. Mais une de ses conséquences majeures a sans doute été de mettre l'élite savante de l'université d'al-Azhar en contact direct avec les sciences européennes en ouvrant aux oulémas (savants musulmans) les installations de l'Institut d'Égypte, créé un mois après l'occupation du Caire en 1798 : un cabinet de physique, un laboratoire de chimie, un observatoire et une bibliothèque, dont le cheikh al-Jabarti, astronome et chroniqueur, loue l'accueil réservé aux Égyptiens.

Quelques réelles avancées scientifiques liées au terrain égyptien sont connues, comme l'explication physique du mirage (la réflexion de la lumière sur la couche d'air surchauffée au contact du sol) par le mathématicien Monge ou la compréhension de la formation du natron (carbonate de sodium, jadis employé pour la préservation des momies), qui bouleverse la doctrine du chimiste Berthollet. Mais qui connaît l'importance, pourtant décisive, des poissons du Nil et leur influence sur l'œuvre d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, l'anatomie comparée et la physiologie ?

Le 15 août 1799, après un an de séjour en Égypte, Geoffroy prend conscience du tournant majeur que la faune du Nil lui fait prendre. Il trouve en trois ans, de l'été 1798 à l'été 1801, des dizaines d'espèces nouvelles : dix-huit pour les petits mammifères (dont onze pour les seules chauves-souris !), quand son maître Daubenton n'en a découvert que cinq durant sa vie. Ses travaux sont plus novateurs encore pour les reptiles. Surtout, écrit-il à son père, « l*es poissons* [du Nil] *m'ont fourni nombre d'observations physiologiques d'une importance si majeure que je serais tenté de rester encore longtemps pour compléter ce travail* ».

Des dizaines d'espèces nouvelles

En septembre 1802, quelques mois après le retour de Geoffroy en France, Cuvier, Lamarck et Lacépède, ses collègues du Muséum, soulignent l'importance de l'exploration de ce pays pour leurs disciplines : « *C'est surtout en ichthyologie* [la science qui étudie les poissons] *que la collection du citoyen Geoffroy se distingue.* » Outre les avancées scientifiques que Geoffroy

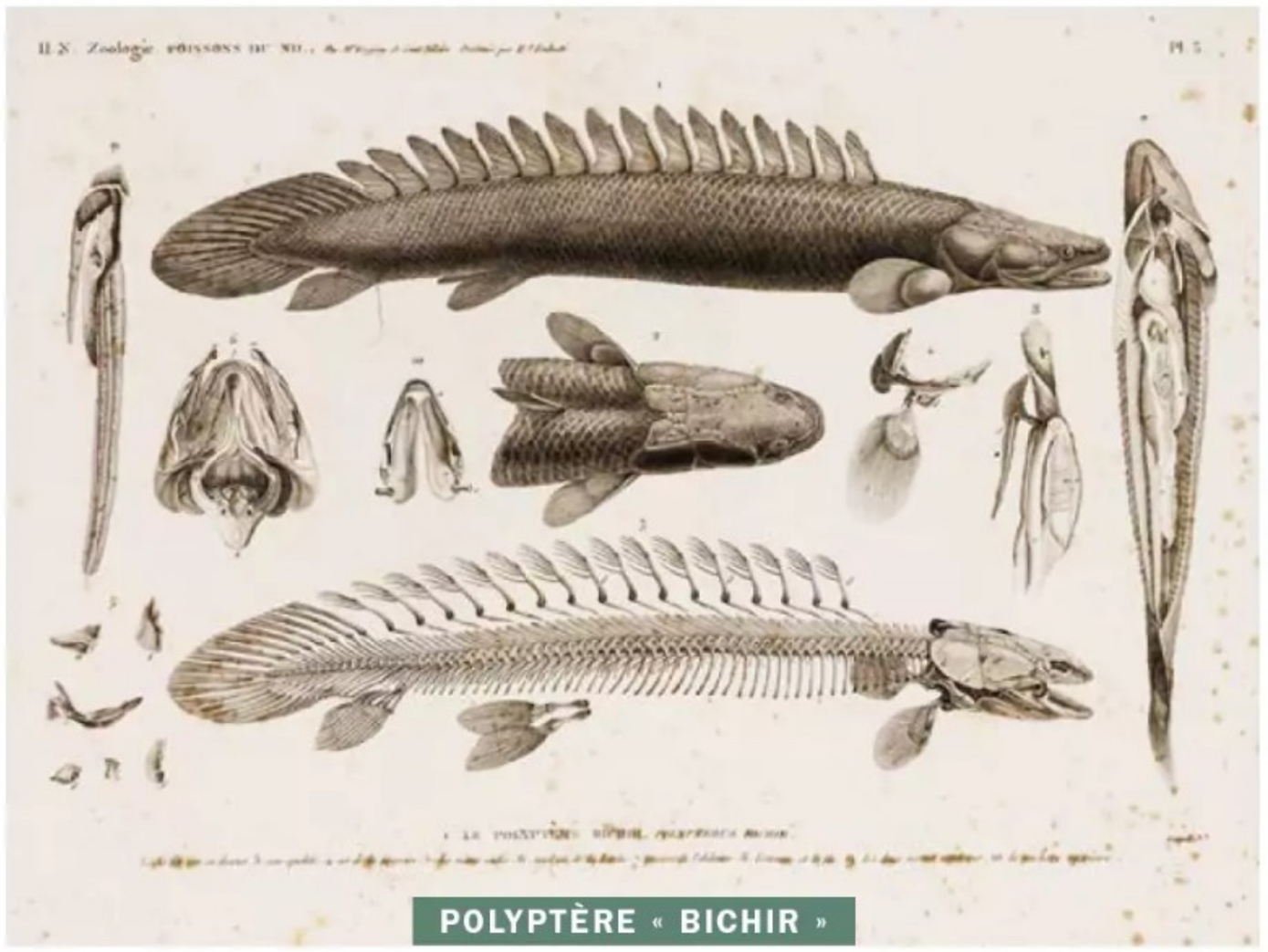
L'AUTEUR Chercheur en histoire des sciences et techniques au Centre Alexandre-Koyré, *Patrice Bret a dirigé* L'Expédition d'Égypte, une entreprise des Lumières, 1798-1801 *(Tec & Doc, « Académie des sciences », 1999).*



SCIENCE HISTORY INSTITUTE



ÉTIENNE GEOFFROY SAINT-HILAIRE



POLYPTÈRE « BICHIR »

Conquête savante **Portrait en Égypte du zoologiste et futur académicien par André Dutertre. Il a notamment décrit le polyptère *Bichir* (dessin d'Henri-Joseph Redouté), une des variétés de poissons qu'il a étudiées à l'Institut d'Égypte, fondé le 22 août 1798 au Caire par Bonaparte.**

annonce dans sa correspondance d'Égypte avec Cuvier pour l'anatomie comparée et avec Lacépède pour l'ichtyologie, les poissons du Nil permettent aussi de saisir la différence de centres d'intérêt entre les savants de l'Institut d'Égypte et les oulémas.

Le 29 juillet 1799, presque un an après l'anéantissement de la flotte française à Aboukir par l'amiral Nelson (1er-2 août 1798), le cheikh al-Mahdi, secrétaire du Divan, assiste à la séance de l'Institut d'Égypte. L'interprète lui traduit notamment la lettre de Lancret annonçant la découverte par le lieutenant Bouchard, dans les fondations du fort Julien à Rosette, d'une pierre gravée d'une inscription trilingue portant un décret de Ptolémée Philopator en grec, dans une écriture inconnue (le démotique) et en hiéroglyphes, qui apparaît aussitôt comme une clé pour déchiffrer ceux-ci (ce que parviendra à faire Champollion). A l'issue de la communication de Geoffroy Saint-Hilaire sur le *Tétrodon fahaka* (ou poisson-ballon), un poisson du Nil, le ▶



L'INSTITUT D'ÉGYPTE AU CAIRE

BNF, ESTAMPES ET PHOTOGRAPHIE, N-2 D 151262 – BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE TOULOUSE/BNF – BNF, UB-181 (BBIS)FT-4

▶ cheikh déclare : *« Quoi ! Tant de paroles pour un seul poisson ! Je plains véritablement l'auteur s'il est obligé d'en dire autant sur chacune des espèces qui vivent dans les eaux. »*

A l'inverse de cette incompréhension, Geoffroy constate avec étonnement que ses dissections systématiques le ramènent vers les savoirs classificatoires des pêcheurs égyptiens qu'il contestait. Il s'en ouvre à Cuvier le 30 avril 1800 : *« J'ai quelquefois eu des résultats qui m'ont surpris, par exemple, de voir deux espèces de poissons si semblables pour leur forme, pour le nombre des rayons et pour les couleurs, que je ne savais comment les distinguer et que je me refusais à l'assertion des pêcheurs qui soutenaient qu'ils étaient d'espèce différente, de les voir, dis-je, différer considérablement dans leurs organes internes. »*

Geoffroy entretient régulièrement ses collègues de Paris de ses découvertes, qui l'étonnent lui-même

Le naturaliste insiste sur la rationalité de cette taxinomie populaire, qu'il qualifie de *« nomenclature presque linnéenne »*. Il le répète au spécialiste des poissons, Lacépède, en lui envoyant les neuf espèces du genre Mormyres que celui-ci utilise dans son ouvrage en cours. Il entend aller plus loin dans l'explication par l'anatomie comparée et la physiologie : *« J'ai trouvé que les dents étaient dans un rapport constant avec les viscères abdominaux, en sorte que j'apporterai à l'égard des animaux que je vous ai cités ci-dessus autant de clartés qu'il y a d'obscurités dans leurs déterminations. »*

L'entrée des poissons du Nil à l'Institut du Caire n'est pourtant pas due à Geoffroy, mais à Henri-Joseph Redouté, le frère du « Raphaël des fleurs » (le peintre Pierre-Joseph Redouté), qui l'accompagne et complète son œuvre par ses dessins. Il en expose à l'Institut, le 29 juin 1799, à la reprise des séances après la campagne de Syrie, et lit une notice à la séance suivante, le 4 juillet. Ces poissons, qu'il a majoritairement dessinés vivants sur place, au format des vélins du Muséum, en s'attachant aux caractères propres à chacune des espèces, ne représentent pas moins de 27 planches du premier volume d'histoire naturelle de la *Description de l'Égypte*.

La science en marche

Geoffroy entretient régulièrement ses collègues de Paris de ses découvertes qui l'étonnent lui-même. En août 1799, il plaisante avec Cuvier, le maître de l'anatomie comparée : *« Je n'exige rien moins que le trône anatomique. Si vous hésitez, je vous réplique : avez-vous trouvé dans un seul poisson l'organisation des quadrupèdes et de la seiche ? Avez-vous expliqué comment agissent les organes si admirables des tétrodons ? Non, me direz-vous, j'ai fait d'autres découvertes qui méritent le premier rang… Si cela est, accordez-moi au moins la deuxième place. »*

Sa première question renvoie au *Bichir* (nom égyptien), qu'il a présenté à l'Institut un mois plus tôt et qu'il nomme *Bichir esox quadrupedes*, du fait de nageoires correspondant *« aux extrémités des mammifères »*, avec *« les espèces de bras qui soutiennent ses nageoires pectorales »*. En le publiant dans les *Annales du Muséum* à son retour en France, Geoffroy le renomme *Polyptère Bichir* en créant le genre Polyptère, adopté par Lacépède, et déclare : *« Je n'aurais découvert en Égypte que cette seule espèce qu'elle me dédommagerait des peines qu'un voyage de long cours entraîne ordinairement »*, avis que partage Cuvier.

La seconde question se réfère au *Tétrodon fahaka* ou *Tétrodon rayé*, qu'il présente au Caire dix jours plus tard. Mais pour son fils, Isidore Geoffroy, *« sa plus belle capture ichtyologique fut le poisson qu'il a nommé depuis* Hétérobranche *et chez lequel il a fait la découverte de deux organes ramifiés, comparables par leurs innombrables divisions à l'arbre que figurent les bronches de l'homme »*. Décidément, avec les poissons du Nil, Geoffroy a glissé de la systématique (science de la classification) à l'anatomie comparée et à la physiologie, qui dévoilent l'unité du vivant.

En janvier 1800 à Suez, il étudie les poissons de la mer Rouge. Puis, en avril, à Alexandrie, dans l'attente d'une évacuation espérée en vertu de la convention de paix d'El-Arich, conclue après le départ de Bonaparte entre Kléber et



DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Des savants et des momies

Ces momies de crocodiles, exposées au Louvre, remontent à la basse époque de l'Égypte ancienne (672-332 av. n. è.). Les animaux ainsi embaumés devinrent un terrain privilégié d'observation pour les naturalistes français puisqu'ils leur offraient la possibilité d'une étude anatomique comparée d'une même espèce sur trois mille ans.

les Ottomans, il se penche sur ceux de la Méditerranée et en enrichit ses collections. Comme il l'écrit au Muséum, le confinement dû à la peste qui sévit à Alexandrie, cette année-là, lui laisse plus de temps pour se livrer à ses recherches anatomiques. En décembre, il présente à l'Institut une « nouvelle » espèce de poisson découverte en mer Rouge : de retour à Paris, il s'aperçoit qu'elle a déjà été décrite. Durant le siège d'Alexandrie un an plus tard, il fait encore des observations et expériences sur deux poissons électriques, apportés vivants par les pêcheurs.



Chef-d'œuvre **Gravé dans la *Description de l'Égypte*, ce morceau de sarcophage du scribe Ankhpakhered, comptable du trésor d'Amon à Thèbes, est la plus belle pièce rapportée par Geoffroy (musée de l'Avallonnais).**

L'unité du vivant

L'apogée de l'expédition est le voyage en Haute-Égypte, avec les grandes missions de l'Institut sous Fourier et Costaz, de la fin août à début novembre 1799. Geoffroy, membre de la Société philotechnique, comme Kléber, qui y envoie, dès l'automne 1798, les premières antiquités égyptiennes de l'expédition, s'improvise archéologue. Isidore Geoffroy raconte : « *Antiquaire et naturaliste en même temps, il s'enferme près de trois semaines dans les grottes sépulcrales de Thèbes, étudie à la fois ces grottes elles-mêmes, les animaux sacrés que la superstition égyptienne y entassait deux mille ans avant notre ère, et les espèces qui sont venues chercher dans ces souterrains abandonnés une immense et sûre retraite ; collecteur, enfin, il ajoute partout à ses richesses, et rentre au Caire chargé des dépouilles de tous les âges.* »

En effet, comme il l'a déjà fait à Saqqarah, Geoffroy accroît ses collections de momies animales et humaines, ou d'amulettes. Le rapport de ses collègues, en 1802, relève aussi la situation exceptionnelle qu'offrent les pratiques de l'époque pharaonique à leurs disciplines : « *Ces hommes bizarres, en embaumant avec tant de soin les êtres bruts dont ils avaient fait des objets de leur stupide adoration, nous ont laissé dans leurs grottes sacrées des cabinets de zoologie presque complets ; le climat s'est joint à l'art des embaumements pour préserver ces corps de toute corruption.* »

Histoire naturelle et archéologie vont de pair, et les momies d'animaux deviennent un nouveau terrain d'observation inattendu pour les naturalistes, offrant trois mille ans d'anatomie comparée d'une même espèce. Pour ses collègues du Muséum, « *c'est, si l'on peut dire, une triple collection* » (dépouille extérieure, parties molles, squelette) que Geoffroy va rapporter aux « galeries anatomiques » du Muséum. Y est ainsi exposé son squelette d'« *un énorme silure du Nil, d'une espèce nouvelle* », trop gros pour être mis en flacon.

Passion archéologique

L'expérience de deux ans et demi de séjour et d'explorations éclair, sous escorte armée, en Basse- et Haute-Égypte, a donné une idée de la tâche à accomplir pour cartographier les sites et lever les monuments, munis d'instruments géodésiques et topographiques, classiques, nouveaux (baromètre de Conté) ou spécifiques (équerre pour mesurer les diamètres de colonnes, sonde pour fouiller le sol ensablé). Elle permet de définir en cinq jours les règles d'une archéologie scientifique pour les grandes fouilles programmées que Geoffroy présente à l'Institut en janvier 1801. Malheureusement, à peine commencées, ces fouilles sont arrêtées par suite du débarquement anglo-ottoman, en mars, puis du siège d'Alexandrie et du Caire. Geoffroy se fait alors le défenseur de toutes les collections personnelles des savants, menaçant de les détruire plutôt que de les rendre aux Anglais, qui n'emportent que la pierre de Rosette et d'autres pièces de taille, propriétés du gouvernement.

Une fois les collections sauvées et les savants et artistes rapatriés avec l'armée, Geoffroy prolonge son travail de terrain en rédigeant notamment son « Histoire naturelle des poissons du Nil » pour la *Description de l'Égypte*, qui l'amène à franchir une nouvelle étape vers le premier volume de sa *Philosophie anatomique. Des organes respiratoires sous le rapport de la détermination et de l'identité de leurs pièces osseuses* (1818). Avec ce livre, aboutissement de son premier mémoire sur le sujet à l'Institut d'Égypte en janvier 1801, il fait le bilan de l'influence de l'expédition sur son œuvre et, comme il le confie au comte Molé cette même année : « *Toutes mes tentatives pour l'ouvrage sur l'Égypte ont ainsi changé ma direction et même toutes mes vues sur les sciences.* »

De même, Geoffroy rappelle, en 1818, que « *c'est à la vue d'un osselet du* Tétrodon fahaka, *le poisson d'Égypte qui se renfle et se met en boule, que je suis entré dans tous les travaux qui ont entièrement changé la direction de mes idées ; et qui changera* [...] *la face des sciences physiologiques* ». Ainsi, le poisson du Nil fut pour le jeune naturaliste la clé du déchiffrement qui a réorienté son œuvre vers ce que, dans une discussion avec Monge et Geoffroy, Bonaparte nommait « *le monde des détails* ». Il le conduisit à démontrer l'unité du vivant par l'anatomie comparée et la physiologie. C'est ce que, au colloque des Académies des sciences et des inscriptions et belles-lettres pour le bicentenaire de 1998, l'embryologiste Jean-Louis Fischer a appelé « l'effet Bonaparte ». ■

GRANDPALAISRMN (PARIS, MUSÉE DU LOUVRE) / HERVÉ LEWANDOWSKI – AVALLON, MUSÉE DE L'AVALLONAIS JEAN DESPRÉS ; PHOTO PATRICE BRET

Maxime Du Camp

Photographier Ramsès

Voir les pyramides, remonter et descendre le Nil en cange, fantasmer sur les almées envoûtantes…, Maxime Du Camp a pérennisé ce désir d'Orient par une innovation : la photographie.

Par Michel Winock

Au cours de leur voyage en Orient, les deux amis Gustave Flaubert et Maxime Du Camp ont passé huit mois en Égypte, du 15 novembre 1849 au 17 juillet 1850. Maxime Du Camp, initié à la photographie, en rapporta une collection de 214 positifs, à l'origine des calotypes (les négatifs) utilisés pour *Le Nil, Égypte et Nubie,* illustré qu'il publie en 1853.
Il avait su intéresser l'Académie des inscriptions à son projet ; il en reçut des « instructions destinées à le guider » et un ordre de mission du ministère de l'Instruction publique. De son côté, Flaubert fut chargé d'un rapport par le ministère de l'Agriculture et du commerce – qui ne vit jamais le jour. Outre *Le Nil*, Du Camp consacre trois chapitres de ses *Souvenirs littéraires* à ce périple ; pour sa part, Flaubert nous laissa ses notes dans *Voyage en Orient*. ■



▲ **Les colosses de Thèbes** ***« Quels sont ces deux colosses que les Grecs appelaient Memnon, que Denon prenait ingénument pour deux princesses égyptiennes et que les Arabes nomment aujourd'hui El Sanamat, les idoles ? Champollion reconnut à première inspection qu'ils étaient les portraits du pharaon Amenopkth* [sic] *III, de la dix-huitième dynastie »* (Maxime Du Camp). Ces deux statues colossales sont à peu près les seuls vestiges du grand temple d'Amenhotep III (v. 1391-1353 av. n. è.).**

L'AUTEUR Conseiller de la direction de *L'Histoire*,



Michel Winock a récemment publié Pompes funèbres. Les morts illustres, 1871-1914 *(Perrin, 2024).*


MAXIME DU CAMP

▲ **Le photographe, vers 1850** **Flaubert et lui, flanqués de deux domestiques, ont loué une grande cange pour leur expédition sur le Nil.** ***« Je prends des épreuves photographiques de toute ruine, de tout monument, de tout paysage que je trouve intéressants. »***



▲ **Ramsès II au temple d'Abou Simbel en Nubie** **Le pharaon Ramsès II a voulu célébrer sa victoire sur le roi hittite Muwatalli à Qadesh, v. 1274 av. n. è, par la construction de deux temples à sa gloire. Un temple est consacré au culte de Néfertari, son épouse. Le plus grand, longtemps ensablé, fut découvert en 1813 par Johann Ludwig Burckhardt. La photo de Maxime Du Camp représente l'une des quatre statues gigantesques à l'effigie de Ramsès II déifié. En raison de la construction du haut barrage d'Assouan, les deux sanctuaires ont été découpés, déplacés et réassemblés en retrait du fleuve sous les auspices de l'Unesco entre 1964 et 1968.**



▲ **Le Temple d'Isis à Philae** **Situé entre Louxor et Assouan. Édifié vers 332-330 av. n. è. par les souverains lagides, il s'agit de l'un des principaux sanctuaires consacrés en Égypte à la déesse Isis, épouse d'Osiris et mère du dieu Horus, célébrée pour ses vertus de guérisseuse et de protectrice. Ce temple fut fermé par Justinien en 535. A la suite des travaux du barrage d'Assouan, il a lui aussi été déplacé sur l'île voisine d'Aguilkia ou « Philae ».**

STÉPHANE LAGOUTTE/CHALLENGES-RÉA – NEW YORK, THE METROPOLITAN MUSEUM, 2005.100.967.1 (12)/ GILMAN COLLECTION, MUSEUM PURCHASE, 2005/CCØ – NEW YORK, THE METROPOLITAN MUSEUM, 2005.100.376.149/ GILMAN COLLECTION, GIFT OF THE HOWARD GILMAN FOUNDATION, 2005/CCØ – BNF, ESTAMPES ET PHOTOGRAPHIE, RÉSERVE EO-13 (1)-PET FOL – NEW YORK, THE METROPOLITAN MUSEUM, 2005.100.376.106/ GILMAN COLLECTION, GIFT OF THE HOWARD GILMAN FOUNDATION, 2005/CCØ

Méhémet-Ali

La révolution des ingénieurs

Au début du XIXe siècle, canaux, digues et barrages permettent un apport d'eau régulé, maîtrisé – et des cultures d'été. C'est la révolution de l'irrigation pérenne. La course en avant commençait.

Par Ghislaine Alleaume

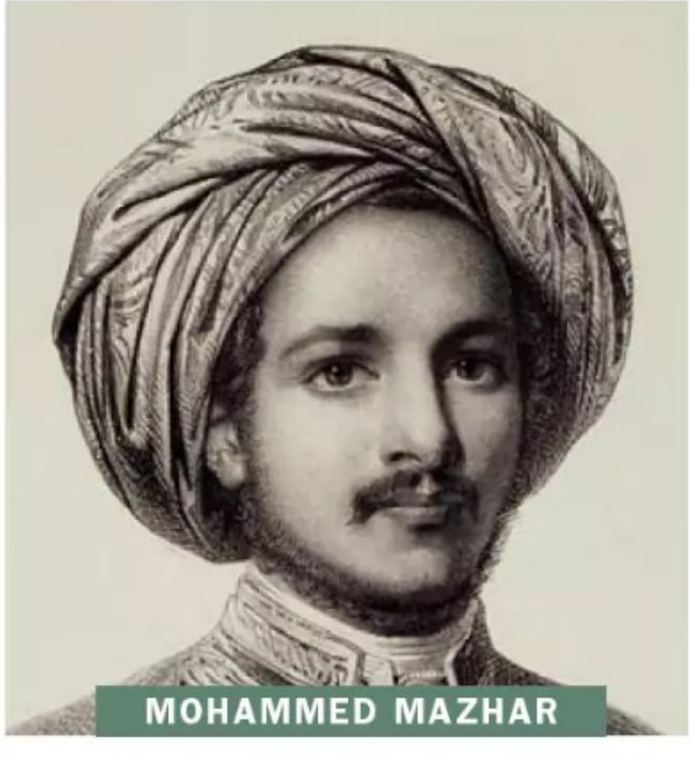
L'AUTEURE Spécialiste de l'Égypte moderne et directrice de recherche émérite au CNRS,



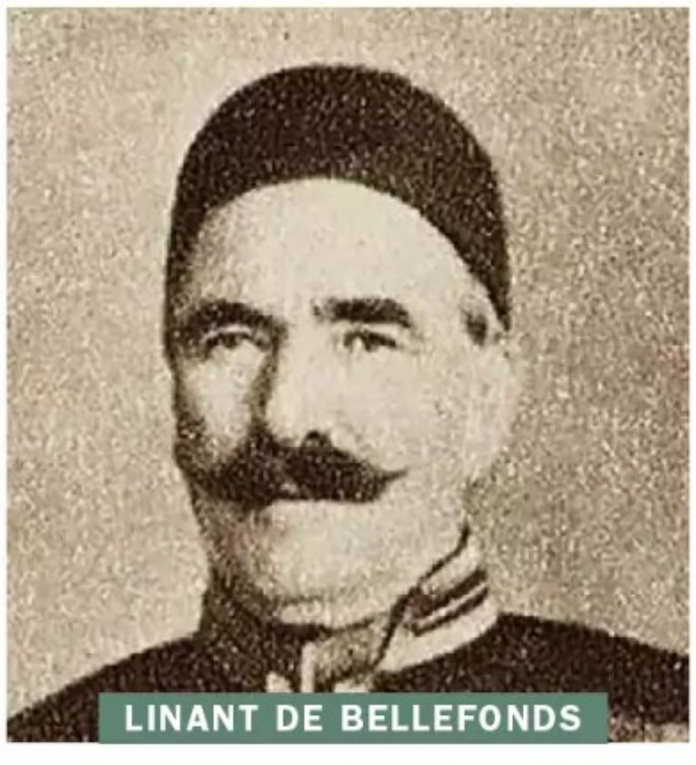
Ghislaine Alleaume a notamment publié « Les systèmes hydrauliques de l'Égypte prémoderne : essai d'histoire du paysage », C. Décobert (dir.), Itinéraires d'Égypte. Mélanges offerts au père Maurice Martin s.j. *(Ifao, 1992).*

Maîtriser le Nil, tel était, au temps des khédives, le mot d'ordre donné aux ingénieurs égyptiens. C'est d'ailleurs le titre d'un ouvrage par lequel l'un d'entre eux, Ali pacha Moubarak, dresse, en 1872, un état des connaissances sur le fleuve et un bilan de son aménagement. Cela fait alors à peine un peu plus d'un demi-siècle que les hydrauliciens ont entrepris de redessiner le réseau hydrographique de l'Égypte et le changement est déjà considérable.

C'est par le Delta que s'est amorcée une transformation qui affecte les pratiques culturales autant que les techniques d'irrigation. Les premiers travaux, au lendemain de la prise de



MOHAMMED MAZHAR



LINANT DE BELLEFONDS

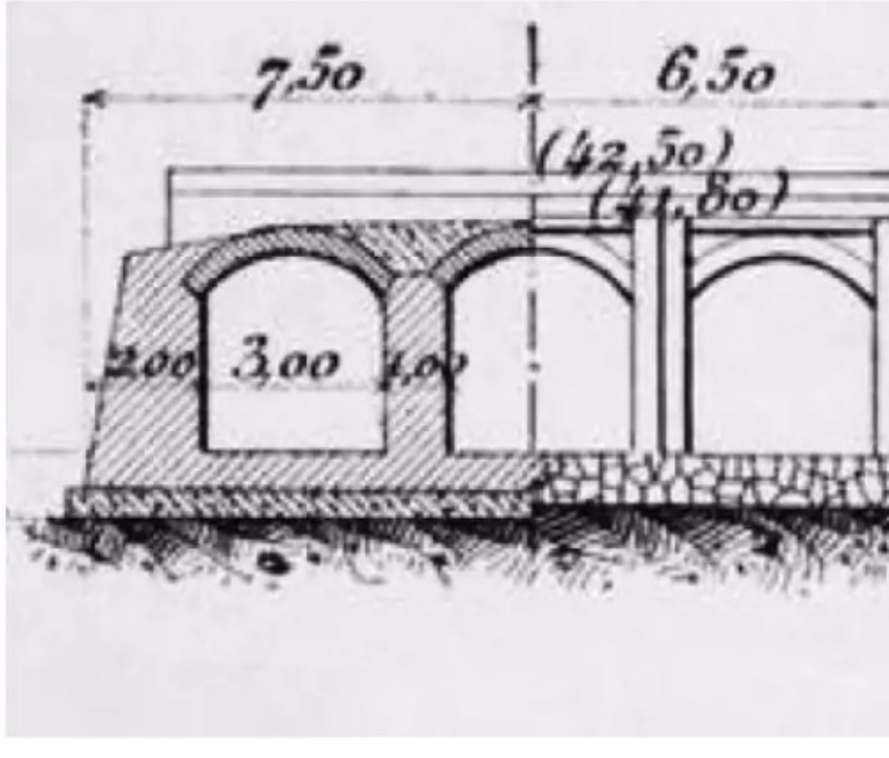


PHOTO PERSONNELLE – BNF, ESTAMPES ET PHOTOGRAPHIE, ND-14-FOL – NYU, COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES, DT74.S3/CCØ – BNF, SCIENCES ET TECHNIQUES, 4-S-2628



Moderne Égypte **Ci-contre, lithographie de 1818 représentant Méhémet-Ali, *wali* (vice-roi) d'Égypte (1805-1848). En bas, Mohammed Mazhar, ingénieur de la première « mission scolaire » en France (1826), Linant de Bellefonds, ingénieur en chef des travaux publics en Égypte (1831-1869), et le croquis d'un pont régulateur sur le canal de Sabakha, avec prises d'eau de distribution (1911).**

pouvoir de Méhémet-Ali, en 1805, visaient à restaurer des ouvrages mis à mal par des années de guerre, notamment les digues qui protégeaient de la mer les terres basses du nord du Delta et dont la rupture, volontaire (digue d'Aboukir) ou accidentelle (digue du Manzala), avait noyé ou salinisé des terres comptant parmi les plus riches d'Égypte.

Le premier grand chantier – la réfection du canal d'Alexandrie – s'inscrit encore dans ce programme d'urgence : il fallait rétablir l'alimentation de la ville en eau douce et redonner à son commerce une liaison directe avec le Nil. Mais, pour la première fois, on assigne au projet un autre objectif : celui de transformer le vieux canal – un ancien bras du Nil réaménagé à de multiples reprises depuis l'Antiquité – en une voie d'eau capable de conserver assez d'eau à l'étiage (avril-juin) pour permettre l'irrigation des cultures d'été. Commencés en 1817, les travaux sont conduits par un ingénieur turc avant d'être confiés à Pascal Coste, que Méhémet-Ali avait engagé pour la construction d'une salpêtrière. En dépit d'énormes difficultés techniques et organisationnelles, le canal est inauguré en 1820. Il ne comporte encore ni barrage régulateur ni écluses, mais il est navigable et rend déjà à la culture plus de 1 600 ha de marais.

BNF, ARSENAL, FOL-H-3124

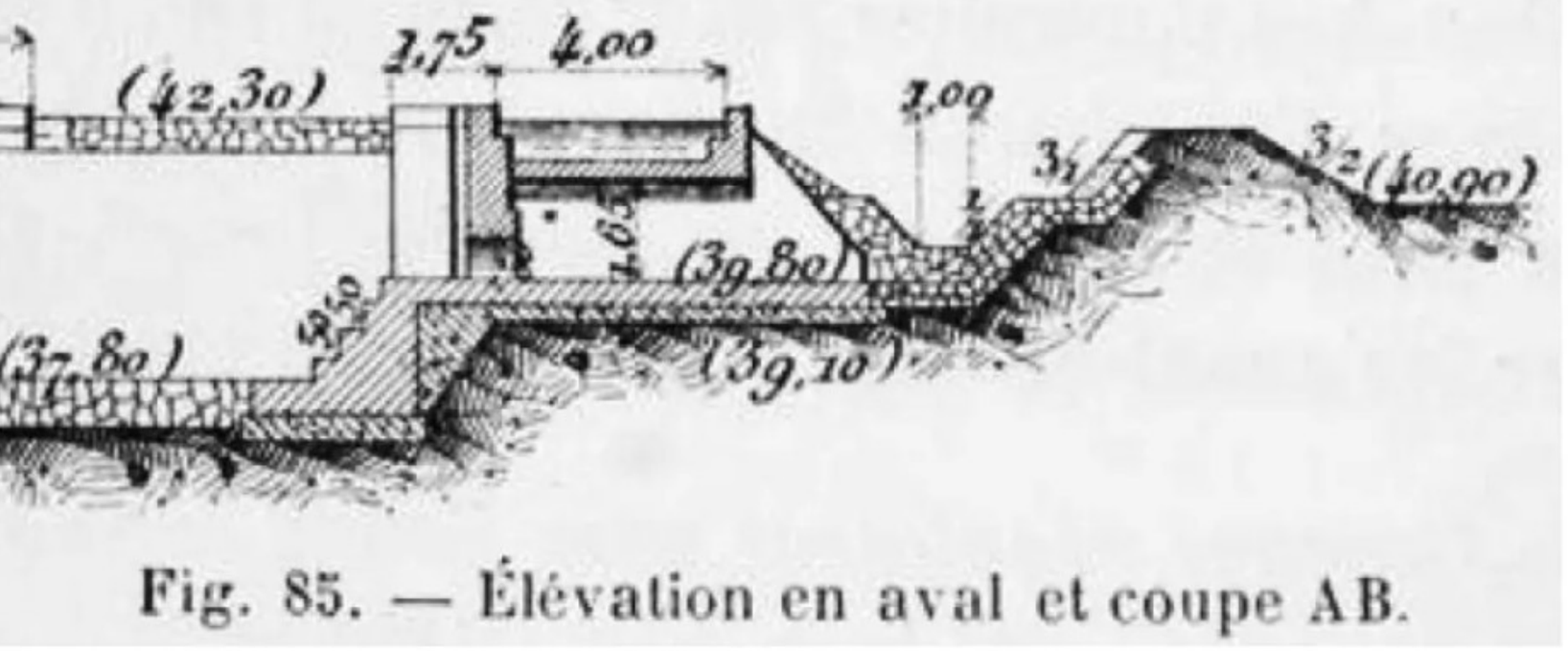


Fig. 85. — Élévation en aval et coupe AB.

1820-1875 : la transformation du Delta

Sur ce chantier pionnier, Coste avait mis en place un embryon d'organisation professionnelle et entrepris d'entraîner au nivellement, au piquetage et au levé un petit cadre d'ingénieurs formés par l'école qui venait de s'ouvrir à la Citadelle du Caire (1815). Mais, durant plusieurs années encore, les grands projets souffriront du manque de techniciens qualifiés. On ne disposait que d'artisans locaux qui avaient une expérience concrète des conditions propres à leur village, mais peu de compétences techniques. L'envoi de « missions scolaires » en Europe (1826), l'impulsion donnée au développement des écoles modernes par la mission militaire française (1825-1830) et l'élargissement du recrutement grâce aux écoles primaires dans les provinces (1833) permettront, à terme, d'y remédier. Le retour des boursiers, à partir de 1830, puis l'arrivée des saint-simoniens (1833), dont beaucoup sont embauchés dans les services de l'État, donnent, enfin, à l'administration les moyens humains nécessaires à l'exécution de ses projets.

En 1834, le service des ingénieurs dans les provinces, dirigé par l'ingénieur français Linant de Bellefonds, ▶

▶ est structuré par un règlement inspiré de celui des Ponts et Chaussées et l'École du génie, confiée à Charles Lambert, est dotée de programmes empruntés pour partie à l'École polytechnique française et pour partie à l'École centrale (1837). Entre 1835 et 1850, elle forme près de 500 ingénieurs, qui, en majorité, sont affectés au service des irrigations. Ils seront les principaux artisans des révolutions hydro-agricoles qui s'annoncent.

Au début du règne de Méhémet-Ali, les nombreux canaux qui sillonnaient l'Égypte ne recevaient l'eau du Nil qu'en période de crue. A l'étiage, seuls se maintenaient, dans le Delta, quelques cours d'eau qui étaient, pour la plupart, d'anciens bras du fleuve. Les cultures d'été n'étaient possibles que sur les talus du Nil et de ses branches, que l'on pouvait irriguer par des machines élévatoires – roues à pots *(saqiya)* puisant directement leur eau dans le fleuve, vis d'Archimède ou batteries de seaux à balancier (chadouf). Les surfaces étaient donc modestes. Or les cultures d'été (riz et coton surtout) étaient celles qui fournissaient les meilleurs produits d'exportation et finançaient en retour les importations dont l'Égypte avait besoin. Leur développement était donc une priorité pour le gouvernement égyptien, mais il requérait de créer un réseau de canaux dont la prise dans le fleuve était assez basse pour qu'ils puissent garder de l'eau à l'étiage. Le canal d'Alexandrie, désormais appelé « canal Mahmudiyya », va servir de prototype à l'ensemble des canaux creusés ou transformés dans les deux décennies suivantes.

De 1820 à 1840, toutes les grandes artères du Delta sont pourvues de nouvelles prises et le réseau est complété par le percement de nouveaux canaux. Dès la fin des années 1820, certains bénéficient, sur une partie au moins de leur cours, de chenaux plus profonds gardant de l'eau à l'étiage. Mais la plupart sont encore utilisés comme des canaux ordinaires alimentés par les eaux de la crue. Ce n'est que dans les années 1830 que l'on commence à les équiper des régulateurs nécessaires au contrôle de leurs recettes.

FOCUS

Surfaces récoltées



Avec l'irrigation pérenne, il est désormais possible de faire plusieurs récoltes par an sur la même parcelle, ce qui conduit, entre 1820 et 1880, au doublement, à deux reprises, des productions.

Dans la décennie suivante, la mise en service du barrage du Delta (1834-1847), qui règle le partage des eaux entre les deux branches de Damiette et de Rosette, permet la création de trois grands canaux d'amenée, à l'est, au centre et à l'ouest, qui vont désormais alimenter les prises de tous les canaux déjà reprofilés. C'est alors seulement que l'on peut achever de convertir l'ensemble du réseau à l'irrigation pérenne. Il faudra cependant plusieurs décennies pour que toutes les prises soient équipées de régulateurs : l'irrigation pérenne n'est réellement généralisée que dans les années 1870.

Barrages : maîtriser l'épandage de la crue

Dans la Vallée, c'est une transformation tout aussi radicale qui s'amorce avec la refonte des systèmes d'irrigation par bassins. Comme dans le Delta, on commence par la réfection des ouvrages anciens, notamment des digues servant à contrôler l'épandage de la crue et à protéger les terres arables. Réalisés dans les années 1820, ces travaux ne portent encore que sur les « digues sultaniennes » dont la garde et l'entretien formaient, jusqu'au début du XIXe siècle, l'essentiel des travaux publics. Une œuvre d'une tout autre envergure commence en 1835, lorsqu'on entreprend d'endiguer le fleuve sur la quasi-totalité de son cours et de créer un réseau de chaînes de bassins couvrant toute la plaine d'inondation, du djebel Silsileh à Gizeh.

La mise en place de ce maillage de l'espace dure jusqu'en 1848, car l'ensemble compte plus de 50 digues et près de 200 barrages construits sur des canaux réaménagés ou percés à neuf. Il recompose entièrement les anciens systèmes de bassins et impose un mode unifié de gestion des eaux de la crue, selon des axes longitudinaux parallèles au cours du Nil. Ces chaînes de bassins sont alimentées par de puissants canaux qui traversent, sans les irriguer, les premiers bassins d'amont pour porter leurs eaux vers les bassins d'aval. Les bassins sont séparés les uns des autres par des digues transverses équipées de barrages régulateurs, que l'on ferme lors du remplissage et que l'on ouvre vers l'aval lorsque les eaux ont séjourné assez longtemps sur les sols pour assurer une irrigation complète. L'excédent est rendu au Nil ou à ses dérivés par des déversoirs établis dans les digues de berge.

Les chaînes sont liées entre elles, les bassins d'amont d'une chaîne étant alimentés par l'extrémité aval du canal de la chaîne précédente. Un calendrier très précis, mais adapté chaque année aux conditions réelles de la montée des eaux, règle l'ouverture et la fermeture des ouvrages de chaque bassin. Le bon fonctionnement du réseau relève donc d'une mécanique complexe, qui mobilise les ingénieurs durant les quatre mois de la crue (de juin à octobre). En 1828, l'administration décide de construire sur tous les points sensibles du réseau (ouvrages d'art ou points de partage des eaux) des pavillons où ils sont tenus de résider pour exercer *in situ* un contrôle journalier de la hauteur et de la force des eaux.

A partir de 1870, la Moyenne-Égypte est à son tour progressivement convertie à l'irrigation pérenne grâce au percement de l'Ibrahimiyya (1873), un canal d'amenée qui dépasse, par ses dimensions et son débit, tout ce qui s'était fait jusqu'alors. Il a été conçu pour permettre la mise en valeur d'immenses domaines khédiviaux plantés de canne à sucre, mais il alimente aussi les bassins des trois provinces d'Assiout, de Minya et Beni-Souef. Seule la Haute-Égypte reste encore à l'écart de cette première

révolution hydro-agricole. Lorsque les Britanniques prennent le contrôle du pays en 1882, à la faveur d'un épisode insurrectionnel provoqué par la faillite de la Caisse khédiviale, l'action des hydrauliciens égyptiens a déjà profondément marqué le paysage. Ils ont mis au point une architecture hydraulique, nourrie de la tradition locale, qui sait répondre également à de nouveaux défis. Leur action a permis le doublement des surfaces récoltées entre 1820 et 1840, et elles doubleront encore entre 1840 et 1880, lorsque les cultures d'été se généraliseront dans le Delta et en Moyenne-Égypte.

Scandale financier et politique

Ces travaux considérables sont exécutés par la mobilisation, au titre de la corvée (un impôt payé par le travail), d'énormes contingents de paysans réquisitionnés dans leurs villages. Si les volumes de la main-d'œuvre à livrer sont fixés par les ingénieurs, la réquisition des hommes est placée sous l'autorité des gouverneurs de province et appuyée par l'armée. Les terrassements à eux seuls pouvaient atteindre 50 millions de m^3 en une année et requérir le travail de près d'un demi-million d'hommes durant trois à quatre mois. Dans une Égypte encore peu peuplée (4,5 millions en 1848), cela représentait près de 20 % de la population active. Les provinces les moins peuplées avaient souvent le plus grand mal à fournir les effectifs nécessaires. En 1839, le gouverneur des provinces de Qina et d'Isna ne réussit pas à effectuer le dixième des terrassements exigés. Le ministère le soupçonne de négligence, mais l'ingénieur envoyé du Caire pour inspecter son travail le disculpe : il faut simplement envoyer d'urgence le nombre voulu d'ouvriers.

C'est d'ailleurs l'un des points qui suscitent les premières inquiétudes et les premières critiques. Les services de l'irrigation avaient coutume de partager les tâches qui leur incombaient chaque année en deux catégories : les travaux de garde du Nil et les travaux neufs. Les premiers étaient de loin les plus importants, par l'ampleur des terrassements et le nombre d'hommes qu'ils exigeaient. Avec l'extension du réseau des canaux gardant de l'eau à l'étiage, la charge s'en était considérablement alourdie. Car ces canaux, dont la prise était établie en dessous du niveau des basses eaux et qui avaient une très faible pente, s'enlisaient rapidement et devaient être curés chaque année. En resserrant le calendrier agricole, l'accélération des rotations culturales provoquée par l'extension des cultures d'été rendait, en outre, de plus en plus difficile la mobilisation de la main-d'œuvre, désormais occupée toute l'année par les travaux agricoles. Et il fallait encore trouver du temps et des hommes pour les travaux neufs.

Dès les années 1870, le système paraît en crise. Dans leurs ouvrages respectifs publiés à quelques années d'intervalle, Linant de Bellefonds et Ali Moubarak en font également le constat. L'un et l'autre reprennent les trois options nouvelles qui s'offrent au ministère des Travaux publics.

Les terrassements nécessitaient près d'un demi-million d'hommes, soit un travailleur égyptien sur cinq

Premièrement, pour alléger la charge qui pèse sur la paysannerie, il faut donner les travaux à l'entreprise et en financer le coût en remplaçant la corvée par un impôt en numéraire. Dès 1880, Ali Moubarak propose de rédiger une loi en ce sens. Deuxièmement, pour entretenir le réseau des canaux arrosant les cultures d'été, il faut en mécaniser le curage par l'emploi de dragues comme celles utilisées sur le canal de Suez (1869). Enfin, il faut établir à la prise d'eau des canaux des stations de pompage à vapeur, dont l'installation et l'exploitation pourront également être données à l'entreprise. Le premier essai en ce sens, pour l'alimentation du Khatatba (Delta occidental), ne sera pas très heureux. Il se soldera par un scandale financier et politique, sans pour autant remettre en cause la pertinence de l'analyse.

Toutes ces propositions seront progressivement reprises et mises en œuvre. Mais si elles simplifiaient l'action des services de l'irrigation, elles ne concernaient que la gestion de l'existant. Or un nouveau problème se pose avec une acuité croissante. Dans le sud de la Vallée, en amont d'Asyut, de plus en plus de terres sont laissées sans culture car les terrains sont trop hauts pour être couverts par la crue. C'est en réalité le résultat du trop long usage d'un système technique : pendant des siècles, on a irrigué ces terres par submersion, en laissant décanter des eaux fortement chargées de limon qui construisaient un sol neuf à chaque inondation. Un tel usage permettait de cultiver le blé ou l'orge en continu et sans assolement, mais il avait pour contrepartie d'altérer le rapport altimétrique entre le niveau des eaux et celui des sols. Dès l'époque de Méhémet-Ali, on avait envisagé d'y répondre par un exhaussement général du plan d'eau en construisant un barrage que l'on voulait placer tantôt au djebel Silsileh, tantôt à Assouan, soit aux deux points les plus étroits de la Vallée. Mais on était loin, alors, d'avoir les moyens techniques d'une entreprise qui requérait de construire dans le lit même du fleuve sur une largeur considérable. Un demi-siècle plus tard, cela devient possible.

La politique des « réservoirs » sera le grand œuvre des services de l'irrigation sous commandement britannique. Elle est amorcée à partir de 1894 par un cadre d'ingénieurs importés du service des Indes, dont le plus remarquable est William Willcocks. On lui doit la construction des deux premiers réservoirs, à Asyut (1898-1902) et Assouan (1902), ouvrages magnifiques qui seront, lors de leur mise en eau, les plus grands barrages jamais construits. D'autres suivront, dans la première moitié du xx^e siècle (pont routier d'Esna, 1908, barrage de Nag Hammadi, 1930) et la politique des réservoirs trouvera son épisode ultime avec la mise en eau du haut barrage d'Assouan, en 1970 *(cf. p. 102)*. Avec lui s'achève un cycle d'évolutions techniques mises au service d'une même logique : la maîtrise de la crue et le contrôle du débit. ■

A la recherche des sources du Nil

Les sources du Nil, qui figurent dans les représentations de l'Afrique chez les géographes grecs et arabes, sont devenues, à la fin du XVIIIe siècle, une énigme à résoudre par la voie de l'exploration. Les Britanniques se ruent dans l'aventure à partir des années 1850.

Par Isabelle Surun



Premiers clichés **Photographie de villageois à Gondokoro (actuel Soudan du Sud) prise en 1862 par Alexine Tinne. La photographe et exploratrice néerlandaise séjourna dans ce lieu de passage de l'exploration du Nil Blanc lors de sa deuxième expédition à la recherche des sources du fleuve, qu'elle entreprit avec sa mère et sa tante.**

LEIDEN UNIVERSITY LIBRARIES, PK-F-2024-0003/CCØ

Alors qu'aucune nouvelle de l'expédition de Speke et Grant n'était parvenue en Europe depuis des mois, Speke annonce son arrivée à Khartoum par un télégramme au Foreign Office : *« Informez sir Roderick Murchison que tout va bien, que nous sommes sur le Nil à une latitude de 14°30' et que la question du Nil est résolue. » The Nile is settled !* Cette annonce transmise aux membres de la Société royale de géographie (Royal Geographical Society, ou RGS) par son président lors de la séance du 11 mai 1863 n'exprime pas seulement la revendication de la découverte des sources du Nil par un homme en quête d'aventure et de gloire : elle réduit le grand fleuve à une énigme et fait de Londres, capitale de l'Angleterre victorienne, l'épicentre des efforts entrepris pour la résoudre. De fait, la société savante s'était associée au gouvernement britannique pour financer plusieurs expéditions à la recherche des sources du Nil : celle de Burton et Speke (1857-1859), puis celle de Speke et Grant (1860-1863).

Ces explorateurs n'étaient pas les premiers à s'intéresser à ce qui, dès la Renaissance, apparaît comme une énigme. Les cartes situaient alors en Éthiopie les deux lacs dont sortirait le Nil, au pied de la « montagne de la Lune », et plusieurs prêtres de la mission jésuite, dont l'Espagnol Pedro Paez en 1618, avaient atteint les sources du Nil Bleu, au lac Tana, avec les troupes du négus Susenyos *(cf. p. 64)*… Mais, à la fin du XVIIIe siècle, la question bat son plein et devient pour les Anglais une affaire nationale.

En 1749, Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville exclut de la carte de l'Afrique les figures imaginaires, les éléphants et les palmiers : les blancs de la carte révèlent l'étendue de l'ignorance et apparaissent comme un appel à l'exploration. Une Association pour la promotion de la découverte de l'intérieur de l'Afrique est créée à Londres, en 1788. Son géographe, James Rennell, *« observant que nos connaissances sur l'intérieur de l'Afrique sont arrivées au même point où celles des Anciens étaient parvenues il y a environ vingt-deux siècles »*, suggère de reprendre à nouveaux frais l'entreprise. Le programme s'appuie sur la théorie des bassins fluviaux formulée par le géographe français Buache en 1752 : le tracé des cours d'eau constitue des indices dont on pourra déduire la disposition des principales chaînes de montagnes. Il n'est plus question de se contenter de la connaissance des espaces côtiers fréquentés par les commerçants européens, mais d'envoyer dans l'intérieur des explorateurs capables de prendre des mesures astronomiques et altimétriques, de remonter les fleuves jusqu'aux sources et d'identifier des lignes de partage des eaux.



Chutes de Murchison **Elles sont situées au nord-ouest de l'actuel Ouganda, entre les lacs Kyoga et Albert. Samuel Baker les nomma en 1864, en l'honneur du président de la Société royale de géographie.**

L'Écossais James Bruce, ancien consul à Alger, entreprend un voyage en Égypte et en Éthiopie, muni d'instruments. Admis à la cour du négus à Gondar, il parvient en 1770 au lac Tana, malgré les conflits qui traversent le pays. Impressionné par les chutes de Tissisat sur le Nil Bleu, il poursuit jusqu'au village de Gish, à la source du Petit Abbaï qui alimente le lac. Là, plongeant dans la source une noix de coco apportée d'Arabie, il porte un toast au roi George III et boit l'eau du Nil avec son compagnon de voyage, le Grec Strates, qui lance des hourras. Il s'enorgueillit, lui, *« simple particulier »*, de *« triompher d'une ignorance honteuse pour le genre humain »*, là où tant de rois à la tête de leurs armées ont échoué. Mais il apprend à Paris de la bouche de D'Anville que plusieurs prêtres de la mission jésuite d'Éthiopie, dont l'Espagnol Pedro Paez, qui lui est totalement inconnu, avaient atteint et décrit les chutes de Tissisat quelque cent-cinquante ans avant lui, en 1618, et, qu'en somme, il n'avait rien découvert. De retour en Angleterre où il fait figure d'imposteur malgré la qualité de ses descriptions ethnographiques, il s'isole et ne publie son récit qu'en 1790.

Du Nil Bleu au Nil Blanc

Dans les premières décennies du XIXe siècle, la poussée impérialiste turco-égyptienne vers le sud constitue le cadre principal d'une reprise des explorations, cette fois sur le Nil Blanc. Le vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali entreprend la conquête de la Nubie et du sultanat de Sennar, et il fonde Khartoum au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc. Son objectif est d'abord d'obtenir en tribut des milliers de soldats pour son armée, mais il espère aussi y découvrir de l'or. Il s'adjoint les services du minéralogiste français Frédéric Cailliaud, qui retrouve les ruines de l'antique cité de Méroé en 1821, mais pas d'or. Il lance alors deux expéditions à la recherche des sources du Nil Blanc depuis Khartoum en 1839 et 1840 : sous la direction du capitaine crétois Selim Bimbachi, les savants français d'Arnaud, Sabatier et Thibaut ainsi que l'aventurier allemand

PHILIPPE MATSAS – IVOHA/ALAMY/PHOTO12

L'AUTEURE Professeure à l'université de Lille, *Isabelle Surun a notamment publié* Dévoiler l'Afrique ? Lieux et pratiques de l'exploration. Afrique occidentale, 1780-1880 *(Éditions de la Sorbonne, 2018).*



▶ Ferdinand Werne remontent le Nil Blanc, franchissent les marécages du Bahr el-Ghazal, domptent l'hostilité des Chillouks et poursuivent la reconnaissance jusqu'à 4°50' de latitude nord, où ils sont arrêtés par des rapides au niveau de Gondokoro, à environ 1 600 km au sud de Khartoum.

La région, bouleversée par les pillages et les chasses à l'homme, devient un pôle international de l'aventure. On y trouve des marchands d'ivoire européens : le Savoyard Brun-Rollet, consul de Sardaigne à Khartoum et explorateur du Bahr el-Ghazal dont les récits sont publiés par la Société de géographie, le consul britannique Petherick, chargé de lutter contre la traite, ou encore le Maltais Andrea de Bono, marchand d'esclaves arrêté par le précédent. Mais aussi le missionnaire autrichien Knoblecher, le naturaliste von Heuglin, consul d'Autriche, ou l'exploratrice néerlandaise Alexine Tinne, qui réalise les premiers clichés de Gondokoro *(cf. p. 86)*.

Au début des années 1850, l'attention se déplace vers l'est : les missionnaires allemands Krapf et Rebmann, partis de Mombasa sur la côte orientale, ont découvert les neiges du Kilimandjaro et le mont Kenya. D'abord controversée, leur découverte paraît concorder avec l'hypothèse de montagnes très élevées, les « montagnes de la Lune » au pied desquelles pourraient se trouver les Grands Lacs où Ptolémée avait placé les sources du Nil. C'est par la côte orientale qu'il faut tenter de les atteindre.

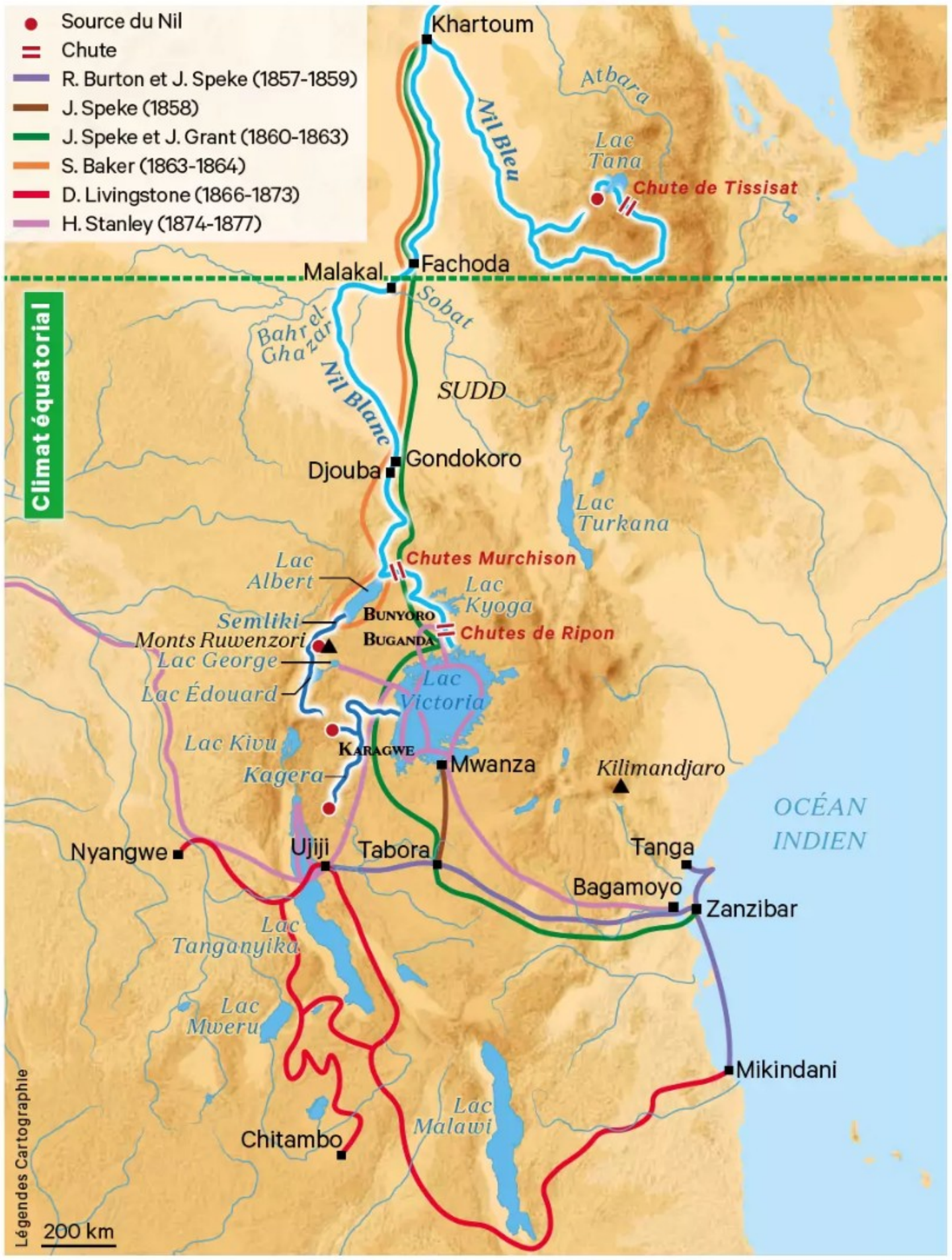
L'enjeu de la maîtrise des routes

La RGS s'associe alors au gouvernement britannique pour financer les expéditions, en s'appuyant sur le sultanat omanais de Zanzibar, qui a développé un impérialisme commercial dans l'intérieur du continent. Les marchands arabes de Zanzibar imposent leur contrôle sur les routes aux dépens des autochtones Nyamwezi et Yao et créent des postes avancés à Tabora (ou Kazeh) et à Ujiji sur le lac Tanganyika. Financés par des banquiers indiens, ils organisent de grandes caravanes escortées de soldats vers l'intérieur, dont ils reviennent avec de l'ivoire et des esclaves destinés aux plantations de clou de girofle de l'île de Zanzibar.

Lorsque Burton est chargé, avec Speke, tous deux officiers de l'armée britannique ayant servi en Inde, de la première expédition à la recherche des sources du Nil, en 1857, il engage un chef de caravane zanzibarite, Saïd ben Selim, ce qui n'empêche pas les conflits avec les porteurs, trop chargés et mal payés, et avec les populations Nyamwezi, qui font monter les enchères pour fournir des vivres et le

CARTE

Par Khartoum ou Zanzibar



Les explorateurs eurent les plus grandes difficultés à avoir une vision d'ensemble des sources du Nil. Celles-ci sont multiples, encore imparfaitement connues et constituées de deux grands systèmes hydrographiques : celui du Nil Blanc et celui du Nil Bleu. Le premier est alimenté par un réseau de rivières dont l'origine se trouve dans les actuels Ouganda, Rwanda et Burundi, dans des régions hautes, à plus de 2 000 m d'altitude et largement arrosées. Les monts Ruwenzori constituent un bassin versant qui alimente la rivière Semliki, et le lac Albert, tandis que le Kagera se verse dans le lac Victoria. Quant au Nil Bleu, il trouve sa source dans les hauts plateaux éthiopiens, en amont du lac Tana.

PORTRAITS

Explorateurs et exploratrices



Mauvais joueur
Officier de l'armée britannique, il fait trois expéditions en Afrique et découvre le lac Victoria en 1858.

Le perdant
Compagnon de route de Speke en 1857. Ce dernier le trahit et obtient les bénéfices de la découverte.

L'écrivain
Explorateur écossais, il relate son voyage avec Speke en 1860 dans *A Walk across Africa*.

1861, le père de l'Albert
Explorateur indépendant britannique, il montre, avec sa femme, Florence, après avoir rencontré Speke à Gondokoro, que le Nil traverse le lac qu'il baptise « Albert ». Il reçoit la médaille d'or de la Société royale de géographie en 1865.

Le traqueur
Explorateur hors pair, il détermine le rôle du lac Victoria et clôt ainsi les controverses.

PHOTO LIBRARY/AKG-IMAGES – BRIDGEMAN IMAGES – WAH/AURIMAGES – JAIME ABECASIS/BRIDGEMAN IMAGES – SCIENCE WAH/AURIMAGES – HERITAGE IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES

droit de passage. Il s'inscrit alors dans une étroite dépendance envers les marchands arabes, dont il connaît la langue et qui constituent sa principale source d'information géographique.

Suivant leurs routes, l'expédition arrive à Ujiji, mais échoue à explorer les rives du lac Tanganyika vers le nord, hors des itinéraires des Arabes. Burton et Speke, affaiblis par les fièvres et incapables de négocier une embarcation avec des pêcheurs locaux, ne peuvent donc pas vérifier l'hypothèse d'un débouché fluvial qui pourrait être le Nil, mais Speke considère que l'altitude trop basse du lac l'invalide. Au retour, toujours malade, Burton impose une longue halte à Tabora, que Speke met à profit pour explorer une autre piste au nord, dans l'espoir d'y trouver un autre lac. Il engage alors un guide Nyamwezi qui connaît la situation politique de la région. A quinze jours de marche, il arrive sur les rives d'un lac qui s'étend à perte de vue, et dont les habitants déclarent ne pas connaître l'extrémité : il est convaincu d'avoir atteint le principal tributaire du Nil, et le renomme Victoria Nyanza (lac Victoria) en l'honneur de sa reine.

Burton se montre sceptique et refuse d'explorer plus avant dans cette direction. Les deux hommes, désormais rivaux, rentrent à Zanzibar, où Burton se fait soigner tandis que Speke embarque pour l'Angleterre. Trahissant sa promesse de ne pas tirer une gloire personnelle de leur expédition commune, il profite des honneurs que lui rend la RGS pour mettre en avant sa découverte. Qui plus est, il obtient un financement important pour une nouvelle expédition tandis que Burton, furieux, anime le camp des détracteurs de Speke, parmi lesquels figure l'explorateur et missionnaire Livingstone.

Speke repart en 1860 avec Grant, également officier de l'armée britannique, et tire les leçons des échecs du premier voyage. Les moyens qui lui sont alloués (2 500 £ contre 1 000 £ pour l'expédition précédente) lui permettent de recruter davantage de porteurs grâce à l'aide du consul britannique de Zanzibar. Il obtient le soutien du sultan de l'île, fait prépositionner du ravitaillement sur sa route et organise une seconde expédition confiée au consul Petherick, qui doit venir à sa rencontre depuis Khartoum pour faire la jonction sur le haut Nil. Il engage à nouveau Saïd ben Selim comme chef de caravane, mais aussi des guides yao ou nyamwezi qui pourront lui donner accès aux territoires qui échappent au contrôle des réseaux zanzibarites. Certains sont d'anciens esclaves, comme Moubarak « Bombay », capturé à 12 ans et déporté en Inde : revenu à Zanzibar à la mort de son maître, il avait déjà fait partie de la première expédition. Il est une ressource considérable pour Speke, qui ne maîtrise pas le swahili, mais peut échanger en hindi avec Bombay. Les négociations avec les chefs de la région interlacustre exigent parfois une double ou triple traduction.

Sur les 176 hommes partis de Zanzibar le 21 septembre 1860, seuls dix-huit arrivent à Alexandrie

Avec les gardes et les porteurs, c'est une caravane de 176 hommes qui part de Zanzibar le 21 septembre 1860. Les désertions sont nombreuses, surtout parmi les porteurs, qui partent souvent avec des marchandises, mais aussi dans l'équipe des guides, minée par les rivalités. Seuls dix-huit hommes arriveront à Alexandrie. Après Tabora, Speke entreprend le contournement du Victoria Nyanza par l'ouest pour identifier les cours d'eau affluents ou tributaires du lac. L'expédition met un an à traverser les trois royaumes rivaux du Karagwe, du

Buganda et du Bunyoro. Bien accueilli à la cour du roi Roumanika (au Karagwe), puis par le jeune souverain Mutesa (au Buganda), il fut impressionné par l'affabilité et la curiosité du premier, avec lequel il pouvait aborder des questions géographiques, et par l'étiquette stricte de la cour du second, qui imposait à ses sujets une discipline despotique. Il apprit à ses dépens qu'il était plus facile d'entrer dans leurs territoires que de les quitter.

Speke et Grant furent en effet retenus à la cour de Roumanika et de Mutesa pendant des mois, sans comprendre pourquoi : dans cette région où seules les sociétés organisées en État étaient parvenues à se tenir à l'écart de la pénétration commerciale et des razzias esclavagistes des « Arabes » de Zanzibar et des « Turcs » de Khartoum, le contrôle des routes n'était pas uniquement une prérogative souveraine, c'était une nécessité géopolitique. En prétendant se frayer une route à travers leurs États, qui ouvrirait la voie à une jonction entre ces deux impérialismes, le projet de Speke représentait une menace politique. Au Karagwe, Roumanika voulait garder son monopole sur la seule voie commerciale qui reliait la région au monde extérieur, la route de Tabora, et craignait que le passage de Speke n'en fasse profiter son rival Mutesa. Au Buganda, Mutesa aurait préféré voir Speke repartir par l'est que par le nord. Ce fut au prix de longues négociations que Speke se vit finalement ouvrir la route du départ.

Les pièces du puzzle

Le 21 juillet 1862, à Urondogani, à quelques journées de marche de la capitale du Buganda, Speke atteint un cours d'eau dont il estime la largeur à environ 600 mètres, et qu'il identifie au Nil Blanc, *« le fleuve sacré, berceau de Moïse »*, puis, le 28 juillet, une immense cataracte qu'il baptise « chutes de Ripon », du nom du président de la RGS, par laquelle s'écoulent les eaux du Victoria Nyanza. Après avoir identifié le plus grand lac africain sur sa rive sud en 1858 puis sur la rive nord en 1862, il est persuadé d'avoir assemblé les pièces du puzzle.

Au Bunyoro, Speke est de nouveau retenu par le roi Kamurasi qui ne le laisse partir qu'en échange de son chronomètre en or, et pas dans la direction escomptée. Alors qu'il aurait voulu visiter à l'ouest le lac Mwitanzigué (« Sauterelles mortes ») dont lui avaient parlé ses informateurs et qu'il imaginait être une autre source du Nil, la région lui est interdite car elle abrite un cousin rival de Kamurasi. Le manque de provisions, l'absence de nouvelles de l'expédition de Petherick qui devait venir le ravitailler, le conduisent à couper au plus court vers le nord. Or ce raccourci

La résolution de l'énigme des sources du Nil est associée à la controverse violente entre Burton et Speke

forcé, qui l'empêche de suivre les méandres du Nil, lui sera reproché au retour par ses détracteurs : comment Speke peut-il être certain que le cours d'eau qu'il a vu sortir du lac Victoria est bien le Nil, qu'il ne retrouve qu'à plusieurs centaines de kilomètres du lac, au poste avancé égyptien de Faloro ?

Enfin, mi-février 1863, Speke et Grant arrivent à Gondokoro où, au lieu de Petherick, ils trouvent Samuel Baker, venu à leur rencontre avec sa compagne Florence. Leur récit incite Baker, ancien officier ayant lui aussi servi en Inde, devenu aventurier et explorateur indépendant, et bien décidé à se tailler une part de la gloire des découvertes, à compléter les recherches de Speke du côté du lac Mwitanzigué. Samuel Baker et Florence mettent presque un an à parcourir la distance. Le 14 mars 1864, épuisés, ils se trouvent devant le Mwitanzigué, que Baker renomme le lac Albert en l'honneur de l'époux récemment décédé de la reine Victoria. Descendu sur une plage de galets blancs, Baker se précipite dans le lac où, *« le cœur plein de gratitude,* [il] *boit abondamment aux sources du Nil »*. Surtout, il explore les environs et montre que le Nil le traverse : le lac Albert n'est pas un autre émissaire du Nil, mais un élément d'un système hydrographique complexe.

Les dernières pièces du puzzle furent assemblées quelques années plus tard par Stanley, rendu célèbre pour avoir retrouvé Livingstone en 1871 à Ujiji. En 1875-1876 il réalise la circumnavigation des lacs Victoria et Tanganyika. Il observe que le premier n'a pas d'autre débouché majeur que les chutes de Ripon de Speke et que son principal tributaire est la rivière Kagera, qui traverse le Karagwe et prend sa source au Rwanda. Quant au second, il n'est pas relié au système du Nil, comme le croyaient Burton et Livingstone, qui cherchaient la source trop au sud. En revanche, lors de l'expédition de secours à Emin Pacha (1886-1889), Stanley aperçoit la chaîne des monts Ruwenzori (le « roi des nuées ») dont les neiges culminent à plus de 5 000 mètres et méritent l'appellation de « montagnes de la Lune ». A leur pied, deux nouveaux lacs, qu'il nomme Édouard et George en l'honneur du prince de Galles et de son fils, sont reliés au système nilotique par l'Albert Nyanza. Il clôt ainsi les controverses.

Les expéditions à la recherche des sources du Nil s'inscrivent dans le développement d'une « culture de l'exploration » qui accompagne et anime l'expansion de l'empire britannique. Les récits de leurs acteurs (Burton, Speke, Grant, Baker), largement diffusés, rejoignent ceux de Livingstone et Stanley dans la construction d'un imaginaire géographique de l'Afrique qui fait la part belle à l'héroïsation des figures d'explorateurs, hommes imprégnés d'une culture impériale masculine qui mêle chasse, pratiques sportives et aventure.

La résolution de l'énigme des sources du Nil est associée à la controverse violente entre Burton et Speke et à la mort de Speke dans un accident de chasse, le 15 septembre 1864, à la veille de la confrontation entre les deux hommes organisée par la RGS. Elle ne s'y réduit pourtant pas : les missions d'exploration étaient marquées par une double dépendance logistique et politique à l'égard des guides, des populations et des chefs d'État africains. ■

L'Histoire

Pour 2025, Abonnez-vous... Offrez-vous L'Histoire & Complétez votre collection !

1 AN - 11 nos **58€** SEULEMENT au lieu de 76,90 €

+ 2 nos OFFERTS









ANNÉE 2023

- **Mille et une vies de la forêt française**
  N°503 janvier 2023 | 6,90 €
- **Spécial Ukraine : questions d'histoire sur le retour de la guerre en Europe**
  N°504 février 2023 | 6,90 €
- **Incas. Un empire à 3000 mètres d'altitude**
  N°505 mars 2023 | 6,90 €
- **Iran. Comment les islamistes ont pris le pouvoir**
  N°506 avril 2023 | 6,90 €
- **1075 - Réforme grégorienne**
  N°507 mai 2023 | 6,90 €
- **Les Phéniciens : la puissance des cités marchandes**
  N°508 juin 2023 | 6,90 €
- **La peste, itinéraire d'une tueuse (numéro double)**
  N°509-510 juil-août 2023 | 7,90 €
- **La haine des élites**
  N°511 septembre 2023 | 6,90 €
- **1793, vivre sous la Terreur**
  N°512 octobre 2023 | 6,90 €
- **A qui appartient la terre ?**
  N°513 novembre 2023 | 6,90 €
- **Voyageurs des Lumières**
  N°514 décembre 2023 | 6,90 €

ANNÉE 2024

- **Révolutionnaires sous les tsars**
  N°515 janvier 2024 | 6,90 €
- **La chute des Ming**
  N°516 février 2024 | 6,90 €
- **Portugal 1974 : la révolution des Œillets**
  N°517 mars 2024 | 6,90 €
- **Vie et mort de la « Françafrique »**
  N°518 avril 2024 | 6,90 €
- **Les amours au Moyen Age**
  N°519 mai 2024 | 6,90 €
- **Le sionisme**
  N°520 juin 2024 | 6,90 €
- **La violence et la guerre (numéro double)**
  N°521-522 juil-août 2024 | 7,90 €
- **Août 1944 : 7 jours pour libérer Paris**
  N°523 septembre 2024 | 6,90 €
- **La grande aventure de la Compagnie des Indes**
  N°524 octobre 2024 | 6,90 €
- **Secrets et mensonges d'État**
  N°525 novembre 2024 | 6,90 €
- **Ces paysans qui ont fait la France**
  N°526 décembre 2024 | 6,90 €

ANNÉE 2025

- **Justinien ou la naissance de Byzance**
  N°527 janvier 2025 | 6,90 €
- **Guerre de Crimée**
  N°528 février 2025 | 6,90 €

LES COLLECTIONS DE L'HISTOIRE

De véritables livres au prix d'un magazine.







ANNÉE 2023

- N°98 : **Les Vikings, une histoire mondiale** | 9,90 €
- N°99 : **Mésopotamie, là où tout a commencé** | 9,90 €
- N°100 : **France - Allemagne, 200 ans de guerre et de passion** | 9,90 €
- N°101 : **Préhistoire : au commencement des sociétés humaines** | 9,90 €

ANNÉE 2024

- N°102 : **La Pologne. Mille ans d'une nation** | 9,90 €
- N°103 : **L'Espagne de Franco. Un pays broyé** | 9,90 €
- N°104 : **Etats-Unis. Les fièvres d'une démocratie** | 9,90 €
- N°105 : **Moyen Age, Paris. La ville monstre** | 9,90 €

ANNÉE 2025

- N°106 : **Les Palestiniens** | 9,90 €



Conservez vos numéros dans l'un de ces élégants coffrets

▶ **L'écrin 12 nos** 18€90 ▶ **L'écrin 12 nos + 4 nos des Collections** 21€90

Retrouvez sur www.lhistoire.fr l'intégralité des numéros disponibles et les dossiers pour préparer les concours.

Bon de commande Spécial 2025

À renvoyer sous enveloppe affranchie à : L'Histoire - VPC
45 avenue du Général Leclerc 60643 Chantilly Cedex - commandes@histoire.presse.fr

J'indique mes coordonnées : ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

Tél.** : E-mail :

** Recommandé pour la livraison

☐ J'accepte de recevoir par mail, des offres de L'Histoire

L'abonnement à l'Histoire : 1 an - 11 numéros + 2 n° GRATUITS **Indiquez les 2 numéros GRATUITS souhaités :**		58,00 €	TOTAL _____€
Indiquez ci-dessous les numéros souhaités	**Quantité**	**Prix unitaire**	
■ L'HISTOIRE			
_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _	_____	7,90 €	_____€
_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _	_____	6,90 €	_____€
_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _	_____		_____€
■ LES COLLECTIONS DE L'HISTOIRE			
_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _	_____	9,90 €	_____€
_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _	_____		_____€
■ L'écrin L'HISTOIRE 12 numéros	_____	18,90 €	_____€
■ L'écrin L'HISTOIRE 16 numéros	_____	21,90 €	_____€
FRAIS DE PORT : France métropolitaine (Étranger : nous contacter) 1€ par numéro 10€ de 1 à 5 écrins, 23€ de 6 à 10 écrins, 35€ de 11 à 15 écrins, (au dela nous consulter).	_____ _____		_____€ _____€
TOTAL DE MA COMMANDE (Frais de port inclus)			_____€

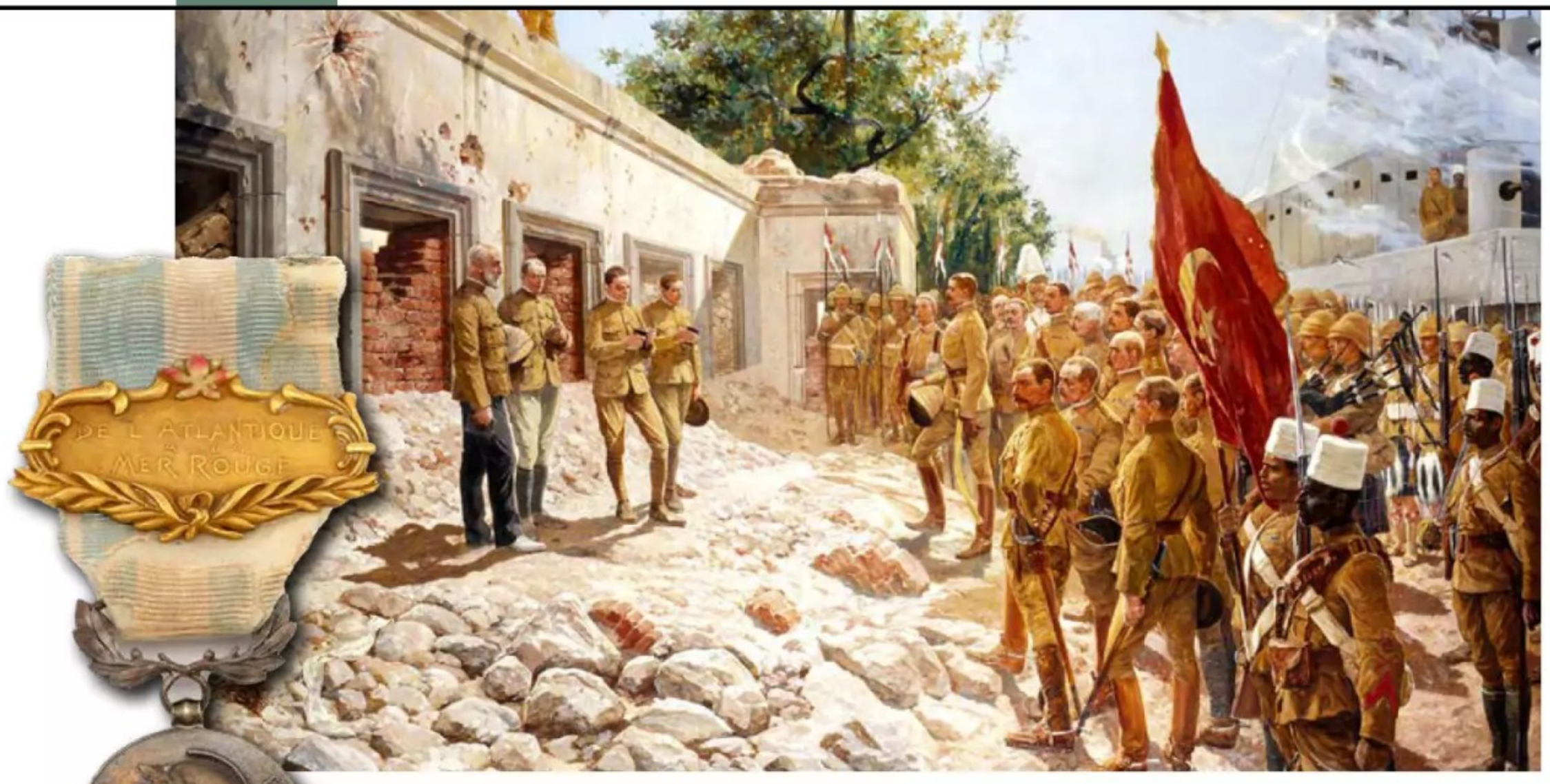
☐ **Oui, je profite de l'offre d'abonnement spécial 2025 à L'Histoire 1 an - 11 nos pour 58 € au lieu de ~~76,90~~ € avec les 2 nos OFFERTS, de mon choix, que j'indique ci-contre. Je règle aujourd'hui par chèque à l'ordre de L'Histoire.**

☐ **Oui, je souhaite compléter ma collection et recevoir dans les 10 jours, ma commande ci-contre. Je règle aujourd'hui par chèque à l'ordre de L'Histoire ou pour tout paiement par CB,** rendez-vous sur le site : **www.lhistoire.fr**
Votre commande sera expédiée à réception de votre règlement.

*Vous pouvez acquérir séparément 10 nos à 6,90 €, 1 n° double à 7,90 €.
Les Éditions L'Histoire, situées au 41bis avenue Bosquet, Paris 7e, sont responsables de traitement et collectent des données afi n de servir votre commande. Vos données pourront être transmises à d'autres organismes (presse, VAD, caritatif) et sont conservées pour une durée de 3 ans à partir de votre dernier achat. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectifi cation, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement au traitement de vos données et défi nir vos directives post-mortem à l'adresse mail suivante : dpo@lhistoire.fr. Les Éditions L'Histoire disposent d'un délégué à la protection des données pouvant être contacté au 41bis avenue

P533-534

VPC533-5344



Français-Anglais

Qu'allaient-ils faire à Fachoda ?

Au XIXe siècle, la course aux colonies entre puissances européennes fait rage en Afrique. Le retrait égyptien du Soudan, en 1885, aiguise les appétits. En 1898, la France recule à Fachoda, plutôt que de risquer la guerre.

Par Luc Chantre

Attachée à la crise diplomatique et coloniale du même nom, on a souvent oublié que « l'affaire de Fachoda » avait, pour principal théâtre d'opérations, le Haut-Nil. Rien ne prédestinait, en effet, cette localité du Soudan méridional, située sur la rive occidentale du Nil Blanc, à devenir le symbole de la « course au clocher » qui galvanise, à la fin du XIXe siècle, les puissances européennes désireuses de s'approprier de gigantesques territoires à l'intérieur du continent africain.

Dans la seconde moitié des années 1860, le khédive (vice-roi) égyptien Ismaïl se lance dans le projet ambitieux de prolonger la conquête du Soudan – entreprise par son grand-père le pacha Méhémet-Ali – en direction du sud, afin de contrôler la totalité du fleuve sacré et ses deux grands affluents, le Nil Blanc et le Nil Bleu.

Nommé gouverneur de la province méridionale d'Équatoria, dans le Haut-Soudan, l'officier britannique Charles Gordon, le futur « Gordon Pacha », accumule vite les désillusions : tandis que les troupes égyptiennes essuient une série de défaites face au voisin

ROYAL COLLECTION TRUST/© HIS MAJESTY KING CHARLES III, 2025/ BRIDGEMAN IMAGES – PARIS, MUSÉE DE L'ARMÉE, DIST. GRANDPALAISRMN/ÉMILIE CAMBIER

Venger Gordon **Page de gauche : le service commémoratif de Charles Gordon, officier britannique, tué en 1885 à Khartoum sur ordre du Mahdi (huile sur toile, 1899). A gauche, la médaille coloniale du militaire Édouard Roulet, remise pour sa participation à la mission Marchand.**

éthiopien, les marchands égyptiens du Soudan pratiquent l'esclavage à grande échelle. La crise politique qui sévit en Égypte à partir de 1879 – la Grande-Bretagne et la France déposent le khédive Ismaïl en faveur de son fils Tawfiq, qui se trouve bientôt confronté à un soulèvement nationaliste –, prélude à l'occupation militaire du territoire par les Britanniques trois ans plus tard, favorise les desseins du Mahdi – un chef religieux vu comme l'envoyé de Dieu sur Terre dans la tradition millénariste musulmane – soudanais Mohamed Ahmed, qui prend la tête d'une révolte antiesclavagiste. Ses compagnons d'armes – les *ansars* (« partisans »), qualifiés péjorativement de « mahdistes » ou de « derviches » par les Européens –, bénéficient d'armements modernes ainsi que d'une organisation militaire particulièrement efficace.

Chargé de négocier l'évacuation des troupes égyptiennes, Gordon Pacha oppose, dans la ville de Khartoum, une résistance désespérée. Il est tué le 26 janvier 1885 par les troupes du Mahdi, avec une dizaine de milliers d'habitants, hommes, femmes et enfants. La nouvelle de son décès le transforme, aux yeux de ses compatriotes, en un martyr de la civilisation, et fait du Soudan une *« terre sacrée de la couronne »*[1].

Le retrait égyptien du Soudan aiguise les appétits des Européens qui ont fixé, au même moment à la conférence de Berlin (novembre 1884-février 1885), les règles « d'occupation effective » des territoires à conquérir sur le continent africain[2]. En Afrique orientale, l'Italie a profité du retrait égyptien des rives de la mer Rouge pour occuper le port de Massaoua et, avec l'aval des Britanniques, tout l'arrière-pays qui devient, en 1890, la colonie italienne d'Érythrée. Le royaume d'Italie ne fait dès lors plus mystère de sa volonté de poursuivre son expansion en direction du Nil, quitte à réduire par les armes les Éthiopiens.

Au même moment, un accord est trouvé entre Britanniques et Allemands, ces derniers renonçant aux hauts plateaux ougandais pour mieux établir leur influence autour du lac Tanganyika. Si ce compromis territorial met fin au grand projet d'une route anglaise du Cap au Caire, il permet en revanche aux Britanniques de s'établir sur les rives du lac Victoria pour mieux contrôler les sources du Nil.

Les appétits du « parti colonial » français

La menace la plus sérieuse vient, en réalité, du cœur de l'Afrique. Fort de la reconnaissance à Berlin de l'État libre du Congo, le roi des Belges Léopold II convoite l'ivoire du M'Bomou et du Bahr el-Ghazal, et favorise les expéditions en direction du Nil. Ces tentatives ne laissent pas indifférent le commissaire général de la France au Congo, Pierre Savorgnan de Brazza, qui confie, en 1891, à Victor Liotard le soin d'étendre l'influence française le long de l'Oubangui et d'établir des postes avancés jusqu'au Nil. D'abord timidement appuyée par Paris – la France est déjà installée en Algérie, en Tunisie et en Afrique de l'Ouest –, cette initiative est encouragée par Théophile Delcassé après sa nomination comme sous-secrétaire ▶

PHOTO PERSONNELLE – MEMENTO IMAGES/AURIMAGES

L'AUTEUR Maître de conférences à l'université Rennes 2, *Luc Chantre a notamment publié* Pèlerinages d'empire. Une histoire européenne du pèlerinage à La Mecque *(Publications de la Sorbonne, 2018).*



FOCUS

Marchand : mission Congo-Nil



Jean-Baptiste Marchand est né le 22 novembre 1863 à Thoissey (Ain). Passionné par la géographie et les récits d'exploration, il intègre l'infanterie de marine et participe, à partir de 1888, à la conquête militaire du Soudan. Incarnation de la figure héroïque du « Soudanais », ce fervent nationaliste, admirateur de Bonaparte, prend, en 1896, la tête de la mission Congo-Nil. Au Congo, ses méthodes autoritaires et brutales contredisent en tous points le projet humanitaire du commissaire général Pierre Savorgnan de Brazza. Contraint par les Britanniques à quitter Fachoda en novembre 1898, le héros colonial se mue en héros national, courtisé par la Ligue des patriotes. Craignant qu'il ne devienne un second Boulanger, ses supérieurs l'envoient en Chine combattre les Boxers en 1900. Après avoir quitté l'armée, Marchand se réengage pendant la Grande Guerre, où il est promu général de division. Il meurt à Paris, le 13 janvier 1934.

▶ d'État aux Colonies en janvier 1893. C'est alors au tour des Français d'être gagnés par la fièvre du Nil.

Les projets d'expéditions et de grands travaux se multiplient, comme ce projet de barrage conçu par l'ingénieur des ponts et chaussées Alexandre Prompt, au confluent du Nil Blanc et du Sobat, à proximité de la station de Fachoda, un ancien fortin construit par les Égyptiens. Cette localité devient dès lors le point d'aboutissement d'un plan d'expédition confié au lieutenant-colonel Monteil, destiné à négocier le partage du Soudan en zones d'influence. Le plan est soutenu par le Comité de l'Afrique française et par le député d'Oran Eugène Étienne, cheville ouvrière du « parti colonial ». Cependant, Brazza voit d'un mauvais œil le passage d'une colonne lourdement armée à travers un territoire qu'il a voulu gagner pacifiquement à l'influence française. Ce premier projet d'expédition est interrompu après la signature du traité du 14 août 1894 entre l'État libre du Congo et le gouvernement français, qui fixe la frontière des deux Congo au nord de l'Oubangui et du M'Bomou. Au nord de cette ligne, les Français ont désormais le champ libre.

Après l'interruption de sa mission, Monteil est envoyé en Côte d'Ivoire, avec l'objectif d'y étendre la présence française. C'est au cours des guerres de conquête du Soudan français (actuel Mali) contre Samory Touré, bientôt surnommé le « Napoléon des Savanes », que s'illustrent les futurs membres de la mission Congo-Nil. Parmi ces « Soudanais » figure un certain Jean-Baptiste Marchand, fervent admirateur de Bonaparte et de son expédition d'Égypte (1798-1801), qui, dès l'été 1893, élabore un projet destiné à relier les colonies d'Afrique de l'Ouest à Djibouti. Revenu à Paris, le capitaine Marchand peut s'appuyer sur les réseaux familiaux de son acolyte, l'officier Charles Mangin, afin d'approcher le ministre des Affaires étrangères Gabriel Hanotaux. Au sein du nouveau ministère des Colonies, il bénéficie de la protection du plus célèbre des conquérants du Soudan français, le colonel Louis Archinard, alors directeur de la Défense des colonies et fervent partisan de l'expansion militaire française en Afrique. Il y fait également la connaissance de l'éphémère directeur des Affaires politiques Léonce Lagarde, bon connaisseur des questions éthiopiennes.

La détermination du capitaine Marchand a raison des prudences du ministre des Colonies Émile Chautemps, à qui un rapport contenant les détails d'un projet de « mission Congo-Nil » est présenté le 11 septembre 1895. L'ambition est claire : à la « théorie anglaise de la croix africaine », consistant à établir l'influence de Londres sur le continent africain selon un double axe Nord-Sud (la route du Cap au Caire) et Ouest-Est (du Nigeria jusqu'à la mer Rouge), Marchand oppose une *« théorie française plus modérée de la jonction du Congo à Obock* [à côté de Djibouti] *par le Bahr el-Ghazal et l'Éthiopie »*. L'enjeu territorial consiste à intégrer la région marécageuse du Bahr el-Ghazal au Congo français, au risque de se rapprocher des mahdistes. La prise de Fachoda obéit davantage à des considérations diplomatiques. Elle vise à faire pression sur les Britanniques pour rouvrir la « question d'Égypte » et tenter de rétablir l'influence politique de la France au Caire. Afin de garantir le succès de sa mission, Marchand fait savoir au ministre qu'il souhaite être appuyé par une autre mission partie d'Éthiopie :

La prise de Fachoda vise à tenter de rétablir l'influence politique de la France en Égypte

« En deux mots nous voulons l'accès de la vallée du Nil de façon, le jour du partage effectif arrivé, à pouvoir répondre aux Anglais qui nous diront nous y sommes, nous aussi, et nous n'y avons que des amis et des intérêts » (rapport de Marchand du 11 septembre 1895).

Cet ambitieux projet reçoit l'aval du Quai d'Orsay dès le mois d'octobre, mais il rencontre une forte opposition au sein du ministère des Colonies, où l'on craint que cette mission conduise à placer le Congo sous autorité militaire. Marchand doit finalement attendre le 25 février 1896 pour recevoir les instructions ministérielles, le plaçant sous l'autorité de Victor Liotard, gouverneur du Haut-Oubangui. Il doit encore patienter jusqu'au 1er avril pour que les crédits de la mission soient débloqués.

L'affrontement franco-britannique

Entre ces deux dates, un événement majeur est intervenu : le 1er mars 1896, le négus (souverain d'Éthiopie) Ménélik II remporte une victoire militaire écrasante contre l'armée italienne à Adoua. Cet événement éminemment symbolique vient rebattre les cartes géopolitiques dans la région. Craignant une entente entre Ménélik et les « derviches », le Premier ministre britannique lord Salisbury donne aussitôt son feu vert à une opération militaire anglo-égyptienne de grande ampleur, commandée par le sirdar (commandant) Kitchener, afin de reconquérir le Soudan et

DANS LE TEXTE

Churchill, reporter de guerre



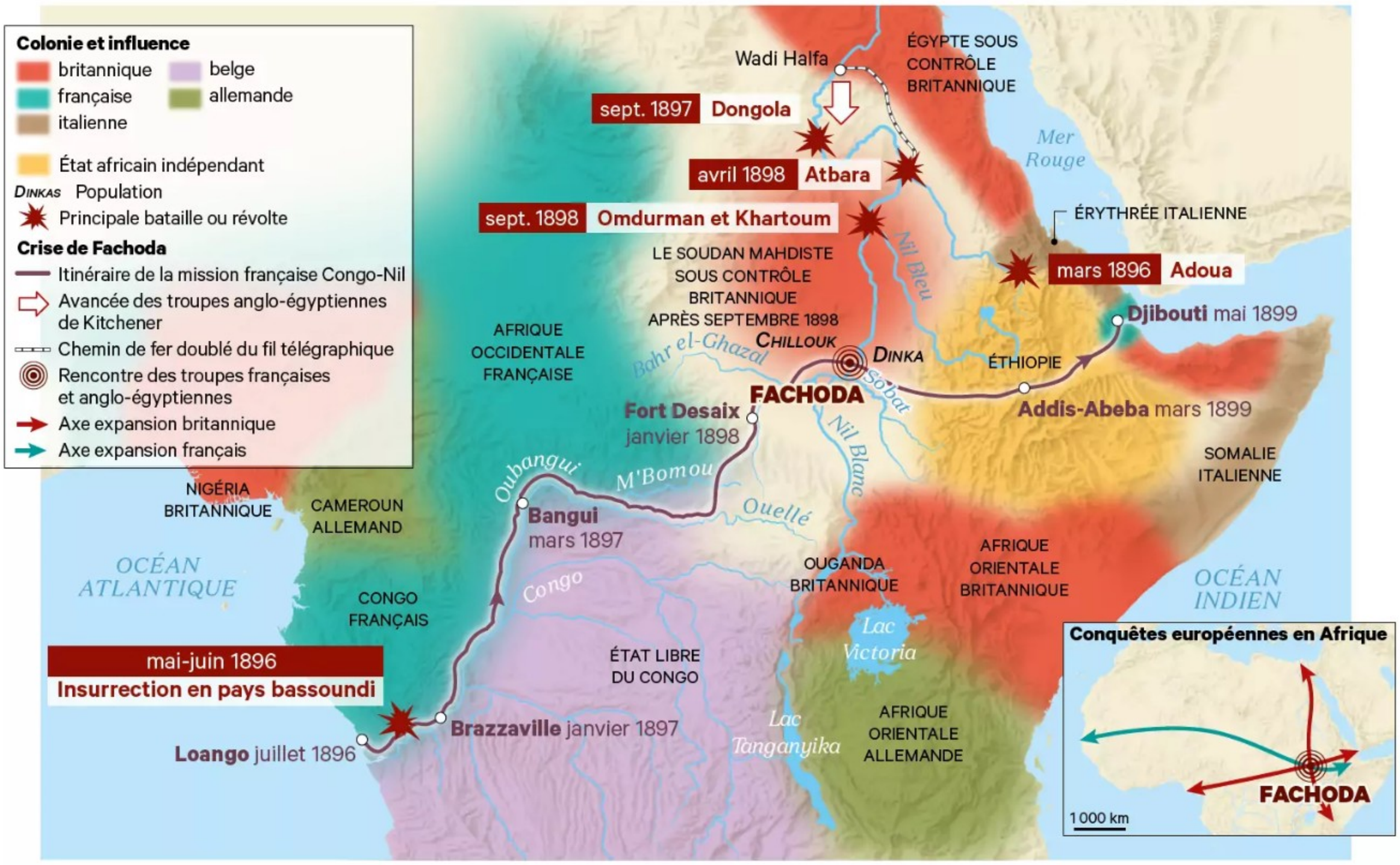
Dans le récit de la Guerre du fleuve, le Nil est évidemment le motif suprême. C'est la grande mélodie récurrente de l'opéra tout entier. Le schéma général des opérations militaires, celui des décisions politiques, aussi bien que la pensée du lecteur désireux de suivre leur cours, tournent autour du Nil, qui est la vie des terres qu'il traverse. Il est la cause de la guerre : les moyens par lesquels nous combattons, le but auquel nous tendons."

La Guerre du Fleuve. Un récit de la reconquête du Soudan, 1899.

CHRISTIE'S IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES

FOCUS

Guerre sur le Nil : le choc des impérialismes



A la fin du XIXe siècle, le Royaume-Uni rêve d'un axe Le Caire-Le Cap, et la France, de relier l'Atlantique (Dakar) à la mer Rouge (Djibouti). En 1896, la France lance une mission d'exploration militaire du Congo au Nil sous les ordres du capitaine Marchand, pour établir un protectorat sur le Soudan. Arrivée en juillet à Fachoda, un fortin sur le Nil, elle est rejointe trois mois plus tard par l'expédition militaire britannique de lord Kitchener. Pour éviter une confrontation armée, les Français négocient.

venger la mort de Gordon. La rencontre entre Britanniques et Français est désormais inévitable.

Le 14 mars 1896, le Royaume-Uni annonce le départ des troupes en direction du Soudan. L'armée de Kitchener – dont l'aide de camp n'est autre que le fils de lord Salisbury – compte alors près de 30 000 hommes, pour la plupart des soldats égyptiens et des mercenaires soudanais. Cette campagne africaine bénéficie d'une couverture médiatique sans précédent grâce à une trentaine de correspondants de guerre, parmi lesquels le jeune Winston Churchill, et à l'installation du télégraphe.

Les troupes progressent vite. Avec la prise de Dongola le 24 septembre, c'est tout le nord du Soudan qui revient sous autorité égyptienne. Pour ne pas être tributaire du débit fluctuant du grand fleuve, l'avancée des troupes vers Khartoum est néanmoins aussi conditionnée à la construction d'un chemin de fer.

Au même moment, la mission française Congo-Nil se prépare dans le plus grand secret. Elle se compose de neuf officiers et quatre sous-officiers blancs, à la tête d'une unité des 150 tirailleurs sénégalais soigneusement choisis par Charles Mangin lors de sa campagne contre Samory. Les 90 tonnes de marchandises, acheminées par bateau depuis les ports de Marseille et Bordeaux, comprennent une quantité importante de tissus et de perles destinés à servir de monnaie d'échange mais aussi de cadeaux pour les chefs locaux. Pour ne pas attirer l'attention des Britanniques, la mission arrive en ordre dispersé dans le port congolais de Loango. Sur place, les obstacles se multiplient : Loango ne dispose pas de l'espace disponible pour stocker l'ensemble des marchandises et la « route des caravanes » qui relie le littoral à Brazzaville est fermée en raison d'une insurrection en pays bassoundi en mai-juin 1896. Un bras de fer s'engage alors entre Marchand, partisan de la répression, et Brazza, qui retarde l'arrivée des compagnies d'escorte par crainte des effets sur les populations du Bas-Congo. Devant l'obstination du commandant, le commissaire général finit par céder : en plus des tirailleurs placés sous les ordres de Mangin, Marchand obtient ▶

▶ le renfort de 200 miliciens afin de « pacifier » la région. Les villages insurgés sont brûlés, les plantations, détruites, et des otages sont constitués afin d'obtenir la soumission des chefs. En décembre 1896, la rébellion est matée et, avec elle, la fin du rêve de Brazza d'une occupation pacifique du Congo.

En janvier 1897, les différents groupes qui composent la mission quittent Brazzaville et remontent le « couloir du Congo » jusqu'à Bangui. Finalement, à l'été 1897, la mission atteint la confluence du M'Bomou et de l'Ouellé, porte d'entrée des fameux « sultanats », États militaires et esclavagistes musulmans dont les territoires sont encore très largement inconnus. Grâce à une « politique des cadeaux »[3], la mission obtient, non sans difficulté, le concours des sultanats nzakara et zandé, qui leur fournissent les porteurs nécessaires pour atteindre le Soueh (Jur), seule voie navigable vers le fleuve Bahr el-Ghazal, affluent du Nil. Cependant, entre novembre 1897 et juin 1898, la mission est paralysée par la descente des eaux. C'est pendant cette période que la région du Bahr el-Ghazal est occupée militairement par les Français, qui installent une série de postes autour du quartier général de Fort Desaix tandis que les officiers Albert Baratier et Moïse Landeroin dressent la carte fluviale du Haut-Oubangui au Haut-Nil.

L'expédition Congo-Nil

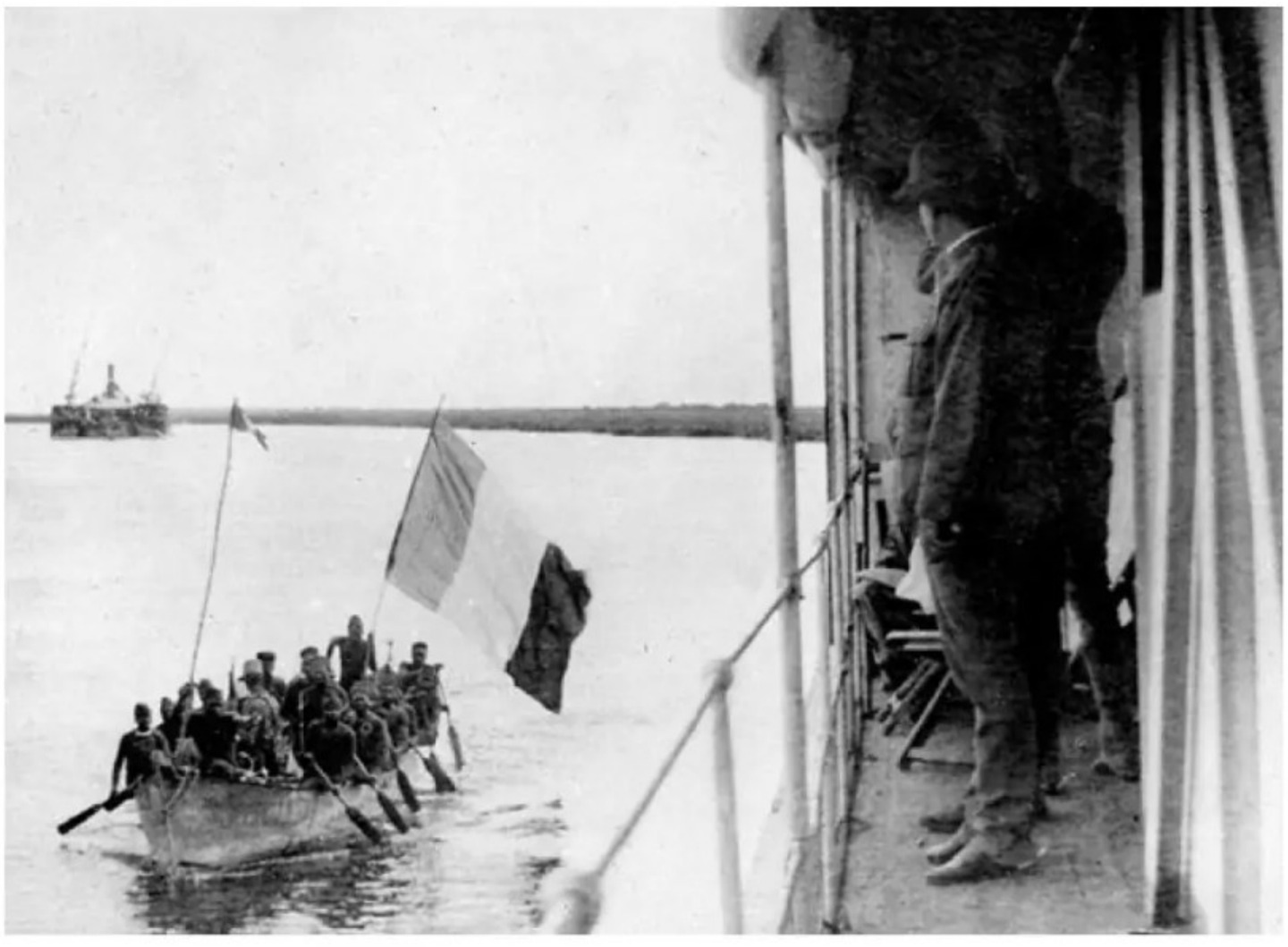
Bien que Paris ignore tout de la progression de la mission Congo-Nil, le plan de Marchand semble fonctionner. Revenu entre-temps à Addis-Abeba en qualité d'ambassadeur, Léonce Lagarde réussit, contre une nouvelle livraison d'armes, à faire signer à Ménélik un traité reconnaissant l'indépendance de l'Éthiopie, assorti d'une clause secrète accordant aux Éthiopiens le droit d'occuper la rive droite du Nil Bleu et réservant la rive gauche aux Français. En retour, le négus s'engage à protéger deux « colonnes de secours » françaises en direction du Nil : la mission Clochette ainsi que la mission Bonvalot et de son adjoint Bonchamps, dont Lagarde est chargé de coordonner les mouvements jusqu'à leur jonction avec la mission Marchand.

Mais cet appui éthiopien est plus que précaire. En effet, Lagarde ignore que Ménélik a assuré les Britanniques de sa neutralité dans la reconquête du Soudan, en même temps qu'il s'est rapproché des mahdistes pour éviter tout affrontement jugé inutile face aux impérialismes européens[4]. Réunies sous le commandement de Bonchamps, les deux « colonnes de secours » parviennent avec difficulté à la confluence du Baro et du Sobat le 1er juin 1898. Elles sont alors à 150 kilomètres de Fachoda, mais elles doivent rebrousser chemin, faute d'appui militaire de la part des Éthiopiens.

Un mois plus tard, le 10 juillet 1898, la mission Congo-Nil atteint enfin Fachoda. Enthousiaste, Baratier écrit, dans son récit consacré à l'expédition : *« Les grandes eaux du Nil sont maintenant un fleuve français. »* Ce triomphe est de courte durée : le 25 août, les « derviches » attaquent le fort par le Nil mais doivent rebrousser chemin face aux tirs nourris des tirailleurs. Cette victoire, intervenue le jour de la Saint-Louis, premier Français à avoir occupé le delta du Nil *(cf. p. 58)*, est de bon augure, si bien que l'on donne au fort de Fachoda le nom du roi croisé. Dans la foulée, des traités de protectorats sont signés avec le Grand Mek Abd el-Fadil, principale autorité des populations chillouks établies sur la rive gauche du Nil Blanc, ainsi qu'avec les populations dinka.

Les troupes anglo-égyptiennes, pour leur part, se trouvent alors aux portes de Khartoum. Le 2 septembre 1898, lors de la bataille d'Omdurman, l'artillerie britannique a raison des 40 000 « derviches » du calife au cri de *« Remember Gordon » (« Souvenez-vous de Gordon ! »)*. Mais Kitchener a à peine le temps de savourer sa victoire : ordre lui est donné de remonter le Nil Blanc afin de repousser toute incursion étrangère.

La rencontre entre Français et Britanniques a lieu à Fachoda le



ROGER-VIOLLET

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Dérisoire mais décisive : la rencontre de Fachoda

Le 19 septembre 1898, une délégation arborant le drapeau tricolore accoste le vapeur anglais pour annoncer le refus français de quitter Fachoda. Cette rencontre, entre une poignée de tirailleurs sénégalais et 2000 soldats sous le commandement britannique, suffit à faire planer la menace d'une guerre franco-anglaise, malgré le criant déséquilibre des forces sur le terrain.

19 septembre 1898. Vêtu de l'uniforme égyptien et coiffé d'un fez, Kitchener signale à Marchand qu'il se trouve sur un territoire appartenant au khédive d'Égypte et formule une protestation officielle contre la présence française. Marchand lui répond qu'il a reçu ordre de son gouvernement d'occuper cette partie du Soudan et que seule la mort pourra l'en déloger.

La crise de Fachoda a révélé l'isolement diplomatique de la France et de l'Angleterre

Sur le terrain pourtant, le déséquilibre des forces est patent : 2 000 soldats égyptiens et soudanais sous commandement britannique font face à une poignée de tirailleurs épuisés par les combats et les maladies. Décidés à s'en remettre à leurs gouvernements respectifs, Kitchener retourne à Londres tandis que Baratier puis Marchand gagnent Paris par Le Caire. Cette simple rencontre acquiert bientôt une portée internationale lorsqu'en Angleterre, la presse conservatrice apprend que les Français revendiquent leur part de Nil. Sur les murs de la capitale, des affiches appellent à la guerre contre la France. De l'autre côté de la Manche, l'affaire de Fachoda divise la presse dreyfusarde et antidreyfusarde, dont les partisans acclament Baratier et Marchand à leur descente de train au cri de *« Nous resterons à Fachoda, nous y resterons ! »*

C'est le début d'un long bras-de-fer entre les deux capitales. A Londres, Salisbury fait savoir à l'ambassadeur français Paul Cambon qu'il ne peut y avoir de négociation envisageable entre les deux parties tant que le drapeau français flottera sur Fachoda. A Paris, Théophile Delcassé reçoit l'ambassadeur Monson pour lui signifier les droits de la France sur le Haut-Nil, considéré comme une *res nullius*, l'expression latine faisant référence à des territoires non appropriés, et donc appropriables. Le 1er novembre, placé sous la menace d'une guerre franco-anglaise et constatant le déséquilibre des forces sur le terrain, le ministre français finit par se plier aux conditions britanniques et, pour seule concession, obtient le repli de la mission vers Djibouti, plutôt qu'un ultimatum suivi d'une humiliante remontée du Nil. Dès lors, la « crise de Fachoda » cristallise le ressentiment nationaliste devant l'humiliation imposée par la « perfide Albion » à l'héroïsme de Marchand et de sa mission.

La crise résolue, la diplomatie reprend le dessus. Le 21 mars 1899, une convention franco-britannique retient la ligne de partage des eaux entre le Congo et le Nil comme frontière entre le Congo français et le Soudan, devenu condominium anglo-égyptien, placé sous l'autorité du gouverneur Kitchener. Plus largement, la crise de Fachoda ouvre une nouvelle ère des relations franco-britanniques, deux puissances en quête d'alliés. Pour Delcassé, la crise a surtout bénéficié à l'Allemagne en renforçant l'isolement de la France, qui bénéficie d'un soutien fragile de la Russie. Cette mise à l'écart diplomatique est encore plus fort outre-Manche alors que la seconde guerre des Boers (1899-1902) a réveillé une vague d'anglophobie sans précédent en Europe. La démission de lord Salisbury, en 1902, marque la fin du splendide isolement et le début d'un rapprochement franco-britannique, matérialisé par la signature d'un traité d'Entente cordiale en 1904. Cette alliance, qui devait se révéler déterminante pour la suite, ne fut toutefois possible qu'au prix du renoncement de la France à rétablir son influence politique sur les bords du Nil. ■

NOTES

1. P. Webster, *Fachoda. La bataille pour le Nil,* Éditions du Félin, 2001.

2. V. Hiribarren, « Berlin, 1885. Questions sur une conférence », *L'Histoire* n° 477, novembre 2020, pp. 28-35.

3. M. Michel, *La Mission Marchand, 1895-1899,* Paris-La Haye, De Gruyter Mouton, 1972, p. 174.

4. Cf. E. Sohier, « Ménélik II, père de l'Éthiopie moderne », *L'Histoire* n° 373, mars 2012, pp. 88-95.

EN JUILLET-AOÛT

sur www.lhistoire.fr

DES ARTICLES INÉDITS

JAPON
« Le bunker d'Hiro-Hito »
par Christian Kessler

AVIGNON
« Autour de la pièce d'Henrik Ibsen
Le Canard sauvage »
entretien avec Didier Lett et Thomas Ostermeier

HOMMAGES



Pierre Nora
par Michel Winock



Pierre Toubert
par Patrick Boucheron

CONCOURS

CAPES, AGRÉGATION, ENS
Préparez les concours grâce à une sélection d'articles issus de nos archives et présentés par les meilleurs spécialistes.

Et retrouvez notre numéro consacré aux Palestiniens sur www.lhistoire.fr

Abonnez-vous gratuitement à la « Lettre H », la newsletter de L'Histoire

HANNAH ASSOULNE/OPALE.PHOTO – DIDIER GOUPY/SIGNATURES

La passagère Agatha

C'est pour passer Noël en famille que la romancière fait une croisière sur le Nil en 1933, à bord du SS Sudan. *Elle mène alors la vie luxueuse et codée des élites britanniques en voyage, tout en se passionnant pour une civilisation ancienne.*

Par Marie-Hélène Baylac

Fin décembre 1933, Mr & Mrs Mallowan, rompant avec leur habitude de réveillonner en Angleterre, décident d'aller passer Noël en Égypte. Mariée trois ans plus tôt en secondes noces à un séduisant archéologue de quatorze ans son cadet – Max –, la déjà célèbre auteure de « romans d'énigme » Agatha Christie apprécie l'anonymat que lui confère le nom de son époux. Avec lui, elle a découvert le Proche-Orient, passant désormais le printemps et parfois l'automne sur les champs de fouilles. Le couple emmène aussi Rosalind, âgée de 14 ans, la fille que la romancière a eue d'un premier mariage.

Fascinée par Toutankhamon

En cette année 1933, la saison a été difficile : le site d'Arpachiyah, à quelques kilomètres de Ninive, a livré une quantité impressionnante de céramiques, mais les autorités irakiennes ont tenté de s'opposer à la traditionnelle règle du partage des objets trouvés. La poussée des sentiments nationalistes dans le pays n'augure rien de bon. Les Mallowan pensent plus prudent de chercher un autre lieu à fouiller, cette fois-ci en Syrie. L'idée leur vient alors de s'offrir d'abord des vacances en Égypte. Ce sera l'occasion de visiter



A Louxor Agatha Christie, chasse-mouches et ombrelle en mains, pose devant des ruines de l'ancienne Thèbes. Il est loin, le temps de son premier voyage en Égypte où, à 20 ans, elle dédaignait les antiquités pour les matchs de polo et les bals.

L'AUTEURE Historienne, anciennement professeure à l'École alsacienne,



Marie-Hélène Baylac a notamment publié Agatha Christie. Les mystères d'une vie *(Perrin, 2013, rééd, 2014).*

des richesses archéologiques du pays. La croisière sur le Nil leur fera d'oublier les conditions spartiates de vie pendant les périodes de fouilles. Nous n'avons pas tous les détails de ce voyage. Sans doute les Mallowan ont-ils pris le train soit à l'aller, soit au retour, sur tout ou partie du trajet. En habitués de l'Orient-Express – qui reliait l'Europe à Istanbul – ils appréciaient ce mode de transport. Une section Assouan-Le Caire était en service depuis les années 1860, premier tronçon d'une ligne devant relier les possessions britanniques du Cap, en Afrique du Sud, au Caire. Le couple a aussi découvert les charmes d'une croisière sur le Nil à laquelle aspiraient les Anglais fortunés. Deux étapes ont marqué durablement l'imaginaire d'Agatha : Louxor et Assouan.

A Louxor, les Mallowan descendent au Winter Palace, un impressionnant bâtiment situé sur la corniche surplombant le Nil, construit dans le style édouardien au tournant des XIXe et XXe siècles et offrant tout le confort moderne (*« lumière électrique et ascenseur »*, vantent les brochures). Ils y rencontrent Howard Carter qui, le 4 novembre 1922, a découvert, dans la proche vallée des Rois, le tombeau de Toutankhamon. Max raconte dans ses mémoires qu'il les invita à visiter la sépulture du jeune pharaon, qu'ils jouèrent au bridge avec lui à l'hôtel et devinrent amis. Agatha est fascinée par le destin de ce jeune souverain dont le père, Akhenaton, tenta d'imposer le culte d'un dieu unique. L'écrivaine commence à engranger la documentation qui va lui permettre d'écrire une pièce de théâtre, terminée en 1937, *Akhenaton*, publiée seulement en 1973 car son éditeur craignait qu'elle ne déroute son lectorat.

A bord du *SS Sudan*, qui navigue entre Louxor et Abou Simbel, elle mène la vie luxueuse et très codée des élites britanniques – avec *tea time* obligatoire – dans un huis clos qu'elle a déjà connu en train et dont elle utilisera la capacité dramatique dans ses meilleurs romans. Ce vapeur est le fleuron de la flotte construite par Thomas Cook, l'inventeur du voyage organisé : bois de teck et d'acajou, cuivre, tapis d'Orient, Agatha se souviendra au détail près du décor. La navigation laisse à voir le fleuve et ses rives tour à tour minutieusement cultivées et sauvages. Les escales sont des découvertes autant des sites archéologiques de la Haute-Égypte que de la vie grouillante du petit peuple.

L'idyllique hôtel Cataract

Le séjour à l'hôtel Cataract, à Assouan, est idyllique. La voyageuse est séduite par la magie du lieu : les voiles blanches des felouques qui glissent sur le Nil et l'adresse avec laquelle les bateliers les dirigent, la lumière si particulière qui enveloppe les temples sur l'île Éléphantine au lever du soleil, la sensation d'être aux portes d'un monde mystérieux défendu par la succession des cataractes. La famille Mallowan profite de tous les plaisirs : promenades dans les jardins ou à dos de dromadaire, excursions à l'île de Philae et à Abou Simbel, et, pour Agatha, enveloppements de sable qui soulagent ses rhumatismes. La légende veut que ce soit à la terrasse de l'hôtel Cataract que la romancière ait commencé à écrire *Mort sur le Nil,* qui paraîtra en novembre 1937.

La réalité, plus complexe, est révélatrice du cheminement créatif qui lui fait mûrir ses intrigues et jongler longuement avec personnages, modalités du crime et indices avant de passer à la rédaction définitive. Dès juillet 1933, avant ce voyage, elle a écrit une nouvelle sous ce titre pour la série des *Parker Pyne* et a pensé en tirer une pièce de théâtre, *Clair de lune sur le Nil*. Elle ne la termina jamais et se mit à envisager le roman policier qui allait contribuer à sa renommée. Ses carnets de notes nous apprennent que, dans un premier temps, elle avait envisagé de confier l'enquête à miss Marple ; mais arracher la vieille dame à la sécurité de St. Mary Mead pour la transporter sur les rives du Nil lui sembla finalement hasardeux ; elle confia l'affaire à son autre détective fétiche, Hercule Poirot, qui avait déjà visité la vallée des Rois lors de *La Malédiction du tombeau égyptien*, une nouvelle qu'elle avait écrite en 1923.

Ces vacances de 1933 avaient finalement conjugué détente, découverte et travail. Rien d'étonnant ! Les vies privée et professionnelle d'Agatha Christie étaient intimement liées. Sa curiosité du monde, son imagination et sa capacité créatrice se nourrissaient de tout ; chaque voyage lui inspirait un roman ou des éléments d'écriture. Sa rencontre avec l'une des civilisations de l'Antiquité les plus impressionnantes déboucha sur l'un de ses plus grands succès. ■

DANS LE TEXTE

Agatha Christie « Un charme quasi maléfique »



Le *Karnak* était plus petit que le *Papyrus* ou le *Lotus*, les vapeurs de la première cataracte, trop gros pour passer les écluses du barrage d'Assouan. *[…]* Poirot retourna sur le pont pour assister aux manœuvres de départ. Il rejoignit Rosalie Otterbourne, appuyée au bastingage. — Nous voici en route pour la Nubie. Cela vous fait plaisir, mademoiselle ? *[…]* Il y avait de la sauvagerie dans ce plan d'eau qui s'étendait devant eux, dans ces escarpements de rochers dénudés qui semblaient l'enclore, dans ces vestiges de maisons englouties par la montée des eaux consécutive à l'endiguement du fleuve. Le paysage tout entier respirait la mélancolie et dégageait une manière de charme quasi maléfique."

Mort sur le Nil, 1937, trad. d'É. Champon et R. Nobret, Le Livre de Poche, 2012, p. 100.

FRÉDÉRIC DUGIT – LONDRES, THE BRITISH MUSEUM, DIST. GRANDPALAISRMN/THE TRUSTEES OF THE BRITISH MUSEUM – TOPFOTO/AURIMAGES

XXXXX

XX^e-XXI^e siècle

Gigantisme et

Déplacer des colosses
Rien n'arrête Nasser dans ses projets pharaoniques de développement, pas même déplacer des temples antiques : vue du chantier de découpage du temple d'Abou Simbel entre 1963 et 1968, afin d'éviter que le lac créé par le barrage d'Assouan le submerge.

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

nouveaux défis

Le haut barrage d'Assouan

Le coup de maître de Nasser

Haut de 110 mètres et long de 3,8 kilomètres, le haut barrage d'Assouan porta le raïs au rang des héros nationaux et l'Égypte à celui des grandes puissances régionales. Il marqua aussi l'ancrage à l'Est d'un pays dirigiste et autoritaire.

Par Matthieu Rey

En 1964, le colonel Nasser, président de l'Égypte depuis 1954, reçoit le dirigeant soviétique Nikita Khrouchtchev sur les bords du Nil, au sud d'Assouan. Le jour est majestueux : le gigantesque barrage construit sur le fleuve en amont de la grande ville du Sa'id, la province sud du pays, peut être mis en eau. « Dompter les eaux du Nil » : les deux dirigeants célèbrent une victoire sur la nature effectuée grâce au rapprochement entre celui qui est devenu un des chefs de file des pays non-alignés et le premier dirigeant soviétique à sortir de l'URSS pour découvrir ce nouveau monde arabe, et espérer le faire adhérer au bloc de l'Est. La prouesse technique n'est, cependant, pas encore achevée. Il revient à leurs successeurs respectifs de mettre le barrage en service, le 15 janvier 1971.

En une décennie, le visage de l'Égypte a été transformé. L'histoire du haut barrage symbolise l'ancrage du régime des Officiers libres dans le paysage et traduit le volontarisme politique qu'entend assumer le nouveau pouvoir formé sur les décombres de la monarchie khédivale, renversée en juillet 1952. Plus généralement, il devient l'exemple de cette révolution par le haut que prônent les militaires pour transformer leur société afin de lutter contre les legs coloniaux. Pour cela, il leur faut aussi mener des batailles géopolitiques. Le domptage des eaux du Nil revient ainsi à un habile exercice politique plaçant l'Égypte au cœur des jeux de puissances.

Au nord d'Assouan, un premier barrage construit à l'époque des Britanniques sert à réguler partiellement les crues du fleuve et à favoriser l'essor économique du sud du pays. Depuis le début du XIXe siècle, il devient usuel, pour les gouvernements successifs, de penser le développement des ressources de l'Égypte en mettant en place de nouvelles infrastructures fluviales. C'est l'heure du renouveau techniciste qui voit, dans la nature apprivoisée, un moyen d'améliorer la société.

Un rêve d'autonomie

Depuis 1952, le nouveau régime fait face à deux enjeux supplémentaires. La population égyptienne croît rapidement. Elle passe de 19 millions d'habitants en 1946 à 26 millions en 1956. Il faut donc assurer sa subsistance, lui procurer des emplois et créer des ressources, ce qui, dans la langue de l'époque, revient à dire « rattraper

PHOTO PERSONNELLE – TOPFOTO/ROGER-VIOLLET – ALAIN PETIT/GAMMA-RAPHO

L'AUTEUR Directeur des études contemporaines à l'Institut français du Proche-Orient,



Matthieu Rey a notamment publié Histoire de la Syrie, XIXe-XXIe siècle *(Fayard, 2018) et* When the Parliaments Ruled in the Middle East. Iraq and Syria, 1946-1963 *(AUC Press, 2021).*



Panarabe et tourné vers l'Est **Ci-dessus : le président égyptien Nasser se tient au côté du dirigeant soviétique Khrouchtchev, le 14 mai 1964, pour déclencher les charges explosives marquant le début des travaux du haut barrage d'Assouan. A droite sur la photo, les présidents irakien Abdul Salam Aref et yéménite Abdullah al-Sallal. Ce projet pharaonique, inauguré le 15 janvier 1971, a mobilisé, en près de onze ans, plus de 36 000 ouvriers, techniciens et ingénieurs (ci-dessous).**



▶ le retard économique ». Dans le même temps, même si le régime militaire a conclu un accord avec les Britanniques et obtenu le retrait des troupes occupantes, plusieurs dizaines de milliers de soldats anglais sont toujours en poste sur la base de Suez. La tutelle de l'ancienne puissance coloniale pèse ainsi encore, et les Officiers rêvent d'une pleine indépendance économique, c'est-à-dire de disposer des ressources alimentaires et financières pour permettre au pays de ne plus dépendre des autres. A bien des égards, construire un haut barrage apparaît comme une solution à ces problèmes.

Les autorités prennent langue avec des institutions internationales créées après la Seconde Guerre mondiale, notamment la Banque internationale de reconstruction et de développement (la Bird, future Banque mondiale), des instances qui leur semblent plus neutres que les deux superpuissances, américaine et soviétique, qui, en contexte de guerre froide et de décolonisation, ne cachent pas vouloir obtenir de l'influence sur les nouveaux États. Ces organismes de prêt et de don servent de bureau d'expertise posant, à la demande des États, des diagnostics pour mettre en valeur leurs ressources. Ainsi se formalise un projet composite où le barrage servirait à la fois à accroître les possibilités d'irrigation et d'électrification, à contrôler les eaux du fleuve – à l'heure où la régularité des eaux est préférée aux inondations annuelles, car elle permet d'étendre les zones d'habitation pérenne et autres installations – et à mettre en œuvre une industrialisation autour d'une ressource électrique à faible coût.

Ce vaste projet est chiffré à 230 millions de dollars. Il faut donc trouver un mode de financement, mais aussi un partenaire technique à même d'épauler l'Égypte. Les États-Unis sont d'abord envisagés comme un recours possible : les Officiers libres alors proches de la CIA dialoguent avec le gouvernement américain et partagent son anticommunisme. Ils cherchent aussi des alliés pour les aider à mettre dehors les Britanniques. Qui plus est, le récent développement de la Tennessee Valley au temps du New Deal (à partir de 1933) a démontré comment les autorités américaines avaient su mettre en valeur leur économie en mobilisant un fleuve. Une première négociation débute en 1955 entre les États-Unis, la Bird et l'Égypte.

D'autres dynamiques entrent en jeu. L'administration Eisenhower se distingue certes par son opposition au communisme, mais aussi par son soutien à Israël, ce qui ne va pas sans gêner les autorités égyptiennes. Après l'annonce d'un pacte régional entre Grande-Bretagne, Turquie, Iran et Irak – le pacte de Bagdad –, l'Égypte se positionne comme une puissance refusant de s'aligner. En mars 1955, un mois plus tard, une incursion israélienne meurtrière dans la bande de Gaza, alors sous administration égyptienne, rappelle l'urgence d'armer le pays. Ces nouveaux impératifs compliquent les discussions autour du haut barrage. De plus, le succès de l'Égypte et la croissance de sa production cotonnière suscitent l'animosité du lobby cotonnier américain. Les États-Unis commencent aussi à faire pression pour que le projet ne soit pas financé par les organisations internationales.

L'année 1955 voit encore Nasser reconnu mondialement, en avril, à la conférence de Bandung comme une figure des non-alignés[1]. Projets de développement, indépendance du pays et jeux géopolitiques compliquent la donne. En septembre, devant les réticences occidentales, Nasser signe un premier contrat d'armement avec la Tchécoslovaquie. La réunion de la Ligue arabe de février 1956 entérine le point de vue égyptien,

FOCUS

Suez, maître des eaux de circulation

Porté par le Français Ferdinand de Lesseps, le canal de Suez, plus grand projet industriel du XIXe siècle, commence en 1859 et s'achève en 1869, concrétisant le rêve occidental de liaison entre Méditerranée et mer Rouge. Si l'Europe triomphe, l'Égypte s'endette. Le khédive Ismaïl, ruiné, vend en 1875 ses parts à la Grande-Bretagne. En 1882, celle-ci occupe l'Égypte et, en 1888, le canal devient voie internationale, échappant au contrôle égyptien, jusqu'à sa nationalisation par Nasser en 1956.

DANS LE TEXTE

Nasser « Une forteresse d'honneur et de gloire »



Nous reprendrons tous nos droits, car tous ces fonds sont les nôtres, et ce canal est la propriété de l'Égypte. La Compagnie est une société anonyme égyptienne, et le canal a été creusé par 120 000 Égyptiens, *[dont certains]* ont trouvé la mort durant l'exécution des travaux. *[…]* Les 35 millions de livres que la Compagnie encaisse, nous les prendrons, nous, pour l'intérêt de l'Égypte. Je vous le dis donc aujourd'hui, mes chers citoyens, en construisant le haut barrage, nous construirons une forteresse d'honneur et de gloire et nous démolirons l'humilité."

Extrait du discours de Nasser à Alexandrie, le 23 juillet 1956, annonçant la nationalisation du canal de Suez.

STAFF/INTERNATIONAL NEWS PHOTOS (INP)/AFP





Ramsès II déplacé **Une des têtes du pharaon Ramsès II qui se trouvait sur la façade du temple en Nubie est soulevée par des grues puis réinstallée sur un nouveau site.**

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Abou Simbel sauvé des eaux

L'égyptologue Christiane Desroches Noblecourt et le ministre de la Culture français André Malraux, en mars 1966, à Abou Simbel. Ils ont répondu à l'appel lancé par l'Unesco pour la sauvegarde des monuments de Nubie, menacés d'être engloutis par l'immense lac artificiel qu'allait créer la construction du barrage d'Assouan. Au total, 22 monuments et ensembles architecturaux, vieux de 3000 ans, furent déplacés. Lors du remontage, on chercha à recréer le paysage d'origine, en veillant aussi à l'orientation des temples par rapport au soleil.

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO – AFP

reconnaissant qu'il faut tenir à l'écart les deux blocs mondiaux pour assurer l'indépendance de la nation arabe. Pour les États-Unis, tout cela est la preuve d'une dangereuse percée soviétique. Dans un premier temps, les États-Unis maintiennent leur engagement en faveur d'un financement pour le barrage, dont la Grande-Bretagne serait partie prenante. Mais, devant les velléités égyptiennes de défendre le non-alignement et de poursuivre la lutte contre le pacte de Bagdad, le secrétaire d'État annonce le retrait du plan d'aide en juillet 1956.

Nasser, qui endosse de plus en plus de pouvoir au sein du régime militaire, opère alors un coup politique : le 23 juillet 1956, il annonce avec fracas, dans un discours programmatique et fiévreux, la nationalisation du canal de Suez, ce qui devrait permettre à l'Égypte de générer les ressources nécessaires pour financer l'infrastructure du haut barrage *(cf. p. 104)*. Les conséquences immédiates de cette opération sont bien différentes des attentes du raïs (« président » en arabe). La Grande-Bretagne et la France, lésées, se rapprochent d'Israël et, en octobre 1956, lancent une série d'opérations militaires pour reprendre la maîtrise du canal et renverser le régime. Mais cette expédition de Suez échoue piteusement lorsque l'Assemblée générale des Nations unies d'abord, les États-Unis et l'URSS ensuite, se mobilisent pour défendre l'Égypte. A la victoire militaire succède le succès diplomatique. Le régime tient. Il a pu défaire le camp « impérialiste » et dispose désormais de moyens pour développer le pays.

Une autoritaire « révolution par le haut »

Au lendemain de l'expédition de Suez, le régime égyptien adopte une rhétorique socialiste selon laquelle l'État doit venir en aide aux catégories populaires. Suivant le modèle du développement volontariste du camp communiste – l'URSS, avec ses plans quinquennaux, semble le parangon ▶

de cette croissance –, l'heure est aux vastes infrastructures défigurant la nature pour servir les intérêts de la nation. Tout comme l'individu se tait devant l'appareil policier qui défend les besoins supérieurs de la nation, les communautés locales et les écosystèmes doivent s'effacer devant les projets nationaux.

Le 9 janvier 1960, le chantier est lancé, avec le soutien technique et financier de l'URSS. Le projet doit faire naître un lac de plus de 6 000 km² (soit presque aussi grand que la Corse, qui en fait 8 000), engloutissant sous 50 mètres d'eau aussi bien des villages entiers que des sites archéologiques. Il remet en cause définitivement le système des crues du Nil, qui cesseront une fois la digue de béton jetée en travers du fleuve. Il bouleverse aussi la géographie économique du pays, faisant désormais du Sud le lieu de production majeure d'électricité, qu'il faut transporter vers les centres d'habitation, principalement situés au Nord.

Les travaux durent près de onze ans. Édifié à 6 km au nord du précédent barrage, le mur de béton mesure 110 m de haut, pour 3 800 mètres de long. A la base, son épaisseur atteint 980 mètres pour 40 au sommet. Cette réalisation nécessite la participation de plus de 36 000 ouvriers, techniciens et ingénieurs. L'ampleur du chantier place d'emblée ce barrage parmi les plus importantes infrastructures de la région. Avec douze générateurs électriques et une production de 175 mégawatts, l'ouvrage devient, au cours des années 1970, le fournisseur de la moitié de l'électricité du pays.

Très vite, Assouan symbolise l'ancrage à l'Est d'une Égypte dirigiste et autoritaire. Un vaste ballet diplomatique et technique voit entrer et sortir des spécialistes soviétiques autour du chantier, qui ne se privent pas de conseiller, au passage, l'adoption des méthodes d'éradication de la bourgeoisie. La construction va aussi de pair avec une politique d'armement, qui permet à l'Égypte de s'équiper.

Le barrage devient l'élément moteur de l'électrification d'une partie des campagnes. La régulation des eaux favorise la hausse des rendements et, surtout, prévient les catastrophes hydriques. Les crues de 1964-1965, qui menacent de détruire une partie de la vallée, sont bloquées en amont du lac. A l'inverse, les effets de la sécheresse de 1972-1973 peuvent être ainsi atténués en puisant dans ses réserves. Ces changements sont loin d'être mineurs. Ils tendent à démontrer que le raïs répond à une demande de la base sociale du régime. Haut barrage, distribution des terres, défense de la dignité des Égyptiens participent d'une même politique : restituer aux paysans leur place légitime dans les équilibres de la nation.

Préserver les chefs-d'œuvre

D'autres entreprises, plus controversées, sont menées en parallèle et font école dans la région. En premier lieu, il s'agit de savoir comment préserver des chefs-d'œuvre pharaoniques situés sur les zones inondées. Dès 1960, l'Unesco lève des fonds et réunit des équipes pour inventorier et classer les monuments devant être déplacés en priorité. Deux ensembles retiennent l'attention : le temple d'Abou Simbel et les monuments de l'île de Philae. L'idée est à la fois de déplacer les structures architecturales et de les réinscrire dans un contexte écologique équivalent en recherchant à recréer le paysage d'origine. Les entreprises de démontage et remontage sont menées rapidement : la montée des eaux du barrage est annoncée pour 1966.

Le haut barrage marque donc aussi un moment où l'Égypte du futur, celle de la technique et du développement économique, réaménage l'Égypte des pharaons. Mais elle ne le fait pas seule. Au nom de l'aide au développement, l'Unesco bénéficie surtout du concours américain. En tout, plus de vingt délégations étrangères participent à l'effort collectif, qui ne va pas sans contreparties. L'Égypte fait don de quatre temples à des pays tiers pour exprimer sa gratitude :



KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

La question nubienne

Vers la fin des années 1950, des Nubiens, chassés par le barrage, sont indemnisés par le gouvernement : 90 000 d'entre eux sont déplacés au nord d'Assouan, dans des conditions souvent précaires. Si Nasser évoque volontiers le « sacrifice du peuple nubien », il privilégie, comme ses successeurs, l'identité nationale arabe, les minorités étant par exemple souvent cantonnées à des postes subalternes. Depuis les révolutions de 2011, de plus en plus de voix s'élèvent contre ce racisme systémique.

Debod à l'Espagne, Tafa aux Pays-Bas, Ellesiya à l'Italie et, surtout, Dendour aux États-Unis. Transporté et réassemblé au Metropolitan Museum of Art de New York, il y est exposé depuis 1978, abrité derrière une verrière donnant sur Central Park.

La mise en place du lac Nasser, d'une longueur de 500 kilomètres, vient bouleverser les équilibres sociaux de cette région d'Égypte. Plus de 90 000 habitants doivent partir, rapatriés et réinstallés temporairement autour d'Assouan. Cette migration forcée perturbe durablement le pays nubien en recomposant son peuplement et sa culture. Elle accroît, en retour, le poids d'Assouan dans la région, dont la population augmente mécaniquement, avec son cortège de mauvais logements et de pauvreté. Ce transfert d'habitants traduit la manière dont les communautés locales ne sont, en fait, qu'une variable d'ajustement et non des acteurs à prendre pleinement en considération.



AMR NABIL/AFP

Coton **Des fermiers dans la fertile région du nord du Caire (1997). Le barrage devait en favoriser la culture, ce qui fit craindre aux États-Unis une concurrence qu'ils refusèrent de financer.**

Défi écologique

Enfin, les années passant, un autre regard s'est formé sur ce type de mégaprojet de développement, mené à une époque où les questions environnementales étaient secondaires devant le démiurge technique. Des effets retour font leur apparition dès le milieu des années 1970 et au début des années 1980. Faune et flore du Nil ont été durablement altérées, et l'essor de la pêche sur le lac Nasser n'apparaît que comme une pâle compensation aux défis écologiques imposés.

De même, les menaces sur les écosystèmes ont progressivement émergé. En premier lieu, l'évaporation de l'eau entraîne une perte estimée à 14 % des eaux contenues annuellement dans le lac Nasser. Ensuite, leur stagnation semble propice à l'essor de la bilharziose, cette maladie transmise par des parasites le long du fleuve, ce qui provoque un regain d'épidémies de fièvres *(cf. p. 108)*. Enfin, les limons s'érodent : la crue du Nil, empêchée par le barrage, favorisait jusque-là le renouveau des terres arables et leur enrichissement naturel. Ce phénomène d'accumulation des limons dans le barrage vient aussi modifier les paysages : le trait de côte du Delta au niveau de l'embouchure des branches du Nil, à hauteur de Rosette et de Damiette, s'est ainsi déplacé de plusieurs mètres. Des ouvrages fortifiés, utilisés du Moyen Age jusqu'au XIXe siècle pour barrer d'une chaîne l'entrée des navires dans ces deux branches du Nil, ont aujourd'hui entièrement disparu, avalés par la mer.

Le haut barrage marque un moment où l'Égypte du futur réaménage l'Égypte des pharaons

Le haut barrage fut la réalisation principale du régime nassérien en matière de développement. Il a repositionné l'Égypte comme pays moteur en matière d'hydroélectricité et fut suivi de nombreux autres exemples dans la région. Or, en ayant mécaniquement fait du Nil le socle de la croissance du pays, il a suscité des convoitises, d'autant qu'il menace les débits réguliers du fleuve. A partir des années 2000, les autres pays riverains ont entamé des pourparlers avec l'Égypte dans le but de remettre en cause le système de partage des eaux hérité de l'époque britannique. Plus encore, depuis la fin des années 2010, l'Éthiopie veut construire son propre Assouan en amont du fleuve, ce qui met en péril tous les équilibres internes de l'Égypte *(cf. p. 110)*. Dompteur de la nature, Nasser lègue, en définitive, un schéma de développement dont les émules peuvent mettre en péril… l'Égypte.

En 1971, c'est le successeur de Nasser, Anouar al-Sadate, qui inaugure le barrage avec le dirigeant soviétique Nikolaï Podgorny. Son entrée en fonction, en 1970, marque aussi la fin d'une époque. Le nouveau président égyptien prépare un rapprochement avec les États-Unis, aux dépens du bloc de l'Est, et s'apprête à lancer l'*infitah*, ou l'« ouverture à l'économie de marché ». Si, dans un premier temps, la mise en service du barrage permet de s'émanciper de la crue et remplit tous les espoirs des campagnes égyptiennes en augmentant les rendements, il ne peut prévenir les nouvelles questions économiques et sociales qui se posent au pays : manque d'emplois, exode rural, persistance de la dépendance énergétique et économique du pays. Tout comme le nassérisme, le haut barrage devient le symbole d'un moment où un vaste élan s'est emparé de l'Égypte pour tenter de lui donner les moyens de faire revivre son indépendance, au risque d'épuiser les ressources de la société et de la nature. ■

NOTE

1. Cf. R. Bertrand, « Rendez-vous à Bandung », *L'Histoire* n° 532, juin 2025, pp. 22-24.

Bilharziose : alerte en eau douce

Dans un pays désertique où la population vit autour du fleuve, la bilharziose, une infection due à un ver, contractée en eaux douces, a toujours été très présente. Mais elle est devenue un véritable fléau avec la construction de canaux d'irrigation, et plus encore des grands barrages du XXe siècle.

Par Anne Marie Moulin

En 1910, le médecin lyonnais Marc Armand Ruffer, travaillant au Caire et passionné d'archéologie, a décrit, dans les reins de deux momies qui dataient de 1500 av. n. è., des œufs de bilharzie, reconnaissables hier comme aujourd'hui à leur éperon. Les parasites qui provoquent « l'hématurie d'Égypte » (du sang dans les urines) ont donc traversé les siècles. Mais, si leur présence remonte probablement à des millénaires, ce que confirment aujourd'hui les recherches sur l'ADN ancien, leur histoire scientifique date d'un siècle et demi.

La bilharziose, qui est aujourd'hui la deuxième maladie parasitaire du monde après le paludisme, est liée à l'eau et, en Égypte, à l'histoire de l'irrigation dans un pays en grande partie désertique, où la population se concentre autour du fleuve Nil. Au début du XIXe siècle, le pacha d'Égypte Méhémet-Ali, soucieux d'industrialiser le pays, créa un réseau de canaux pour la culture du coton, gourmand en eau. Ce qui augmenta les cas d'hématurie. C'est ainsi qu'en 1850 le médecin allemand Theodor Bilharz, effectuant autopsie sur autopsie à l'École médicale du Caire, découvrit des vers plats dans les vaisseaux de l'intestin et de la vessie des cadavres. Ces vers furent, plus tard, rattachés au genre Schistosome (*soma,* « corps » et *schizein*, « fendre »), avec deux espèces : *S. haematobium*, à tropisme génito-urinaire, et *S. mansoni*, à tropisme hépatique et intestinal.

Un problème national

Quand les Britanniques, qui avaient occupé l'Égypte en 1882, construisirent un premier barrage sur le Nil en 1902, l'irrigation devint pérenne, avec plusieurs récoltes par an, et l'hématurie chronique empira. Pendant la Première Guerre mondiale, le fléau fit craindre aux Britanniques qu'il décime leurs troupes et la recherche alla bon train. Robert Thomson Leiper élucida en 1915 les grandes lignes du cycle du parasite *(cf. page ci-contre)* : il suffisait dès lors d'interdire la baignade aux soldats. Restait le sort du peuple égyptien.

L'eau est le milieu où se joue le cycle dramatique de la bilharziose. Les villageois se contaminent sans cesse au contact de l'eau, élément central dans les jeux des enfants, les activités ménagères et surtout l'arrosage des cultures : le fellah (« paysan ») vit les pieds dans l'eau, notamment quand il actionne le traditionnel chadouf ou la vis sans fin du tanbur pour faire passer l'eau du canal dans son champ.

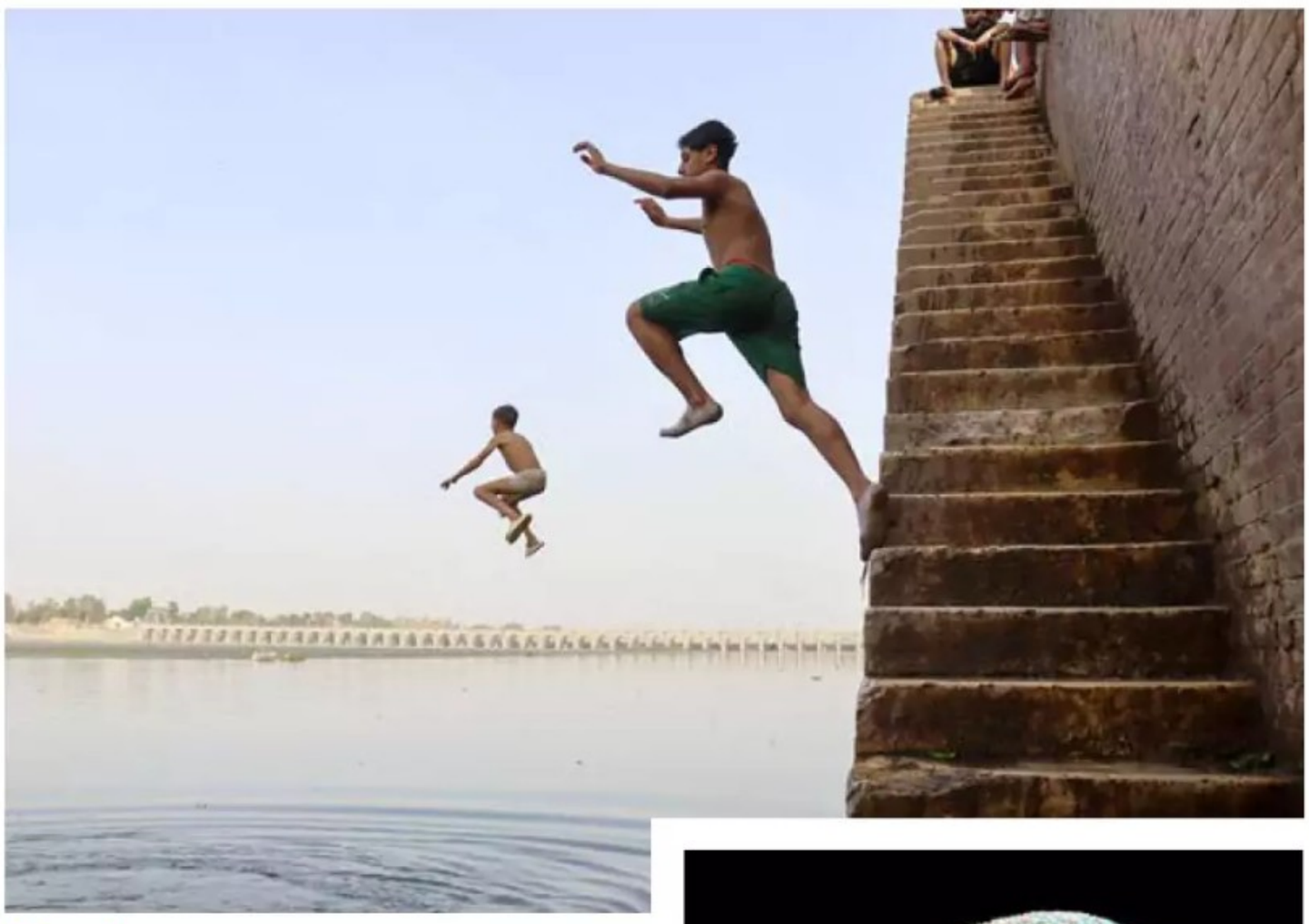
Avec la découverte du cycle du parasite, il semblait que la science avait tout dit. Au congrès du Caire de 1928 les médecins égyptiens apparaissaient fiers de leur connaissance inégalée d'une affection inconnue en Europe. Pour rompre à jamais le cycle, trois gestes semblaient simples : détruire les mollusques vecteurs, purger les malades des vers, éviter la contamination de l'eau. Ainsi, de manière pragmatique, on traita

L'AUTEURE Directrice de recherche émérite au CNRS, agrégée de philosophie et médecin spécialiste des maladies tropicales,



Anne Marie Moulin a récemment publié La Vie avec les virus *(PUF, 2023).*

PHOTO PERSONNELLE





Parasites **Ci-contre : des schistosomes *mansoni* accouplés. C'est au stade de la larve, lorsqu'ils mesurent un demi-millimètre, que ces vers pénètrent dans la peau d'un individu avec une eau infestée, provoquant des maladies urinaires ou intestinales. Celles-ci touchent surtout les enfants, dont l'eau est le terrain de jeux privilégié lorsque les températures sont écrasantes (ci-dessus : le Nil à Al Qanatir Al Khayriyyah, près du Caire).**

DOAA ADEL/NURPHOTO/AFP – EYE OF SCIENCE/SCIENCE PHOTO LIBRARY/SCIENCEPHOTO.FR/SUCRÉ SALÉ

les malades avec des médicaments toxiques et peu efficaces ; on inonda les canaux de molluscicides ; on fit l'éloge des latrines et de l'accès à l'eau potable par robinet. Sans grand résultat dans une population attelée à sa survie. Ce n'est qu'après 1944 que la bilharziose fut élevée au rang de problème national majeur par le nouveau gouvernement égyptien, et d'objectif de recherche par l'Organisation mondiale de la santé.

L'hépatite C, onzième plaie d'Égypte

Mais le grand projet de Nasser, le deuxième barrage d'Assouan (construit entre 1960 et 1971), qui devait faire de l'Égypte une grande nation industrielle, a étendu encore l'irrigation pérenne et l'empire des schistosomes. *S. haematobium* peut causer un cancer de la vessie et *S. mansoni*, une cirrhose du foie.

De 1960 au début des années 1980, le gouvernement égyptien entreprit alors de délester les habitants de leur fardeau parasitaire ; des campagnes d'injections multiples de tartrate d'antimoine ont touché des milliers de personnes, jusqu'à ce qu'un médicament oral plus efficace et moins toxique, le praziquantel, le remplace.

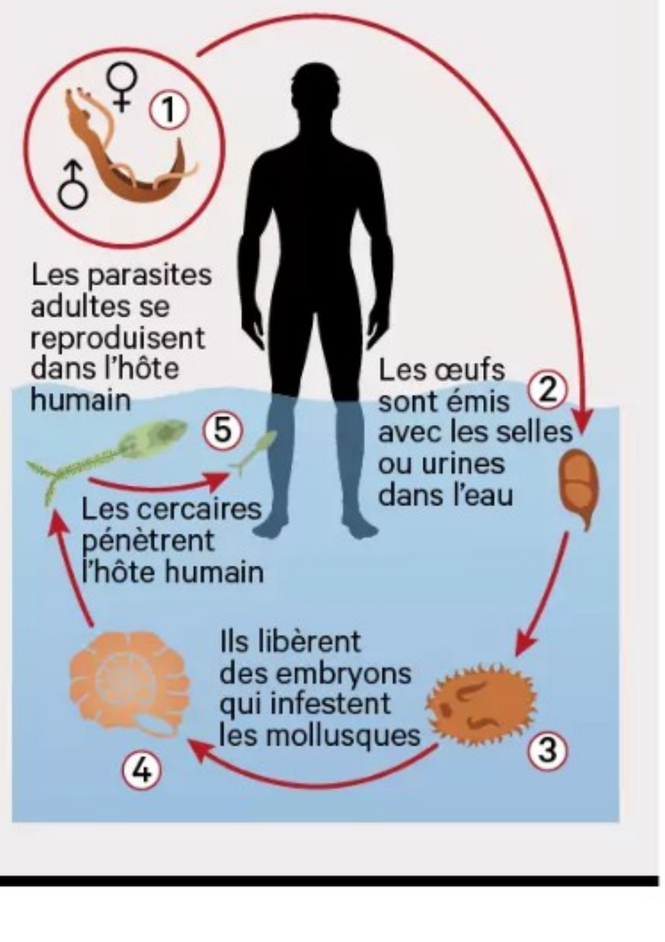
Malheureusement, ces campagnes de masse se sont soldées, vingt ans plus tard, par le taux d'infection le plus élevé au monde par le virus de l'hépatite C, transmis par l'aiguille, avec son lot de cirrhoses et de cancers du foie : on a parlé d'une « onzième plaie » d'Égypte, en référence à la malédiction biblique. Les enquêtes successives ont montré que plusieurs millions d'Égyptiens ont été contaminés par l'hépatite. Lorsqu'en 2005, un traitement efficace est enfin apparu, c'était au tarif prohibitif de 80 000 dollars la cure. Finalement, en 2025, les Égyptiens ont réussi à faire baisser les prix et à produire un générique accessible à 75 dollars.

Si la bilharziose fait moins parler d'elle, le parasite n'a pas complètement déserté la terre d'Égypte. En 2010, dans un mémoire soutenu au département de santé publique internationale de l'université Senghor à Alexandrie, Hosni Diad estimait sa prévalence de 20 à 30 % selon les régions et les catégories socioprofessionnelles. Le vaccin tant attendu n'est pas encore au point, et il apparaît toujours de nouveaux cas chez les jeunes enfants. ■

FOCUS

Le cycle infernal

Les vers effectuent un long cycle dans la nature. L'humain parasité (réservoir de l'infection) excrète des œufs dans ses urines et ses selles (1) : ils tombent dans l'eau douce des canaux d'irrigation (2). Les œufs libèrent un embryon cilié (3), qui pénètre dans un mollusque, hôte intermédiaire (4). Celui-ci émet à son tour une « cercaire », une larve fourchue qui nage et traverse la peau du baigneur (5). Dans l'organisme, les vers maturent et se différencient : le mâle tient la femelle accolée à lui dans une étreinte permanente (1) et elle commence à pondre sans relâche…



Afrique de l'Est

Demain, la guerre pour l'eau ?

Depuis quinze ans, l'Éthiopie s'est lancée dans la construction d'un barrage qui pourrait changer le paysage géopolitique de l'Afrique de l'Est. Le remplissage de son réservoir va réduire le débit du Nil en aval, ce qui inquiète l'Égypte et le Soudan, qui avaient, jusqu'à peu, le monopole des eaux du fleuve.

Par Guillaume Blanc



Barrage de la Renaissance **Des soldats éthiopiens surveillent la construction du barrage de la Renaissance en juin 2013. Un chantier sous le feu des critiques de l'Égypte et du Soudan, qui craignent une réduction de leur approvisionnement en eau.**

Le 20 mars 2025, à Addis-Abeba. Alors que l'Éthiopie s'enfonce, depuis 2020, dans une guerre civile au dénouement toujours plus incertain, le Premier ministre Abiy Ahmed annonce fièrement l'inauguration prochaine du grand barrage de la Renaissance éthiopienne. Lancé en avril 2011, le projet devrait être achevé à l'automne 2025 ; 145 mètres de haut, 1,8 kilomètre de large, 74 milliards de m^3 d'eau, 13 turbines et une production électrique dépassant les 5 000 mégawatts (soit 30 fois plus qu'Assouan) : ce barrage sera le plus productif du continent. Et, avec lui, l'Éthiopie pourrait bien s'affirmer comme la première puissance d'Afrique de l'Est.



Armes **Depuis 2015, l'Égypte a acheté à la France des avions de combat Rafale (ici, dans le ciel du Caire). Ils seraient en mesure de détruire le barrage éthiopien.**

Le barrage de la Renaissance se situe sur le Nil Bleu, dans l'ouest éthiopien, à 20 kilomètres de la frontière soudanaise, dans l'État-région du Benishangul-Gumuz. Mais il est d'abord et surtout une émanation du pouvoir central.

Le Front démocratique révolutionnaire du peuple éthiopien (FDRPE) a pris la tête de la République démocratique fédérale éthiopienne après la chute du régime militaire et marxiste-léniniste du Derg (junte militaire), en 1991. Parti hégémonique et autoritaire, le FDRPE s'est alors investi dans la construction d'un véritable capitalisme d'État, si bien qu'au début des années 2000 la croissance du pays avoisinait déjà les 10 % annuels. Pour Meles Zenawi, Premier ministre en place jusqu'à sa mort en 2012, la production hydroélectrique doit venir consolider cette économie politique : le IIIe millénaire sera, affirme Meles, celui de « la renaissance » de l'Éthiopie. Ce programme n'a pas changé à ce jour : porté par le FDRPE jusqu'à sa dissolution officielle en 2019, il est poursuivi depuis par le parti de la Prospérité, la nouvelle coalition du Premier ministre Abiy Ahmed. Celle-ci visait à écarter l'élite tigréenne au pouvoir, ce qui a déclenché la guerre civile au Tigré, en 2020. Mais le projet de barrage, lui, a survécu.

Le nom est donc resté. Baptisé « projet X » puis « barrage du Millénaire », le barrage de la Renaissance vise à approvisionner le pays en énergie et en devises étrangères, grâce à la vente d'électricité aux pays voisins, et, ainsi, à dynamiser une industrie qui peine, dans les années 2010, à atteindre les 20 % du PIB. Tels sont les enjeux nationaux du barrage. Pour les atteindre, le FDRPE met à contribution toutes les forces de l'État. En 2012, par le biais d'un dispositif d'actionnariat public, les Éthiopiens sont invités à investir dans la construction du barrage et, par le biais d'une contribution obligatoire, tous les fonctionnaires du pays se voient prélever un mois de salaire pour participer au financement du projet. Le prix de la renaissance.

Conflit postcolonial

Le Soudan voisin et, surtout, l'Égypte sont les principaux opposants au projet. L'Égypte souligne sa dépendance aux eaux du Nil : fournissant 90 % des ressources hydriques du pays, le fleuve est vital pour l'irrigation des terres dédiées aux cultures du maïs et du blé. Craignant de voir sa productivité décliner, et la subsistance de ses populations menacée, l'Égypte exige alors que le remplissage du barrage s'étale sur vingt et un ans, et non sur sept, comme en a décidé l'Éthiopie. Cette dernière estime, elle, que l'Égypte et le Soudan doivent renoncer à leur monopole sur le Nil (le Soudan pourrait d'ailleurs bénéficier du barrage, celui-ci pouvant y réduire les risques d'inondation pendant la saison des pluies et l'irriguer durant la saison sèche). Car ce monopole date d'une époque révolue : celle de la colonisation.

Les pharaons puis les géographes de la Grèce antique situèrent les sources

LES DATES

1929

Les Britanniques attribuent l'exploitation exclusive des eaux du Nil à l'Égypte et au Soudan, au détriment des pays situés en amont.

1959

Un nouvel accord bilatéral est signé entre les deux pays, précisant qu'ils sont les seuls à pouvoir décider de la construction de barrages sur le Nil.

L'AUTEUR Maître de conférences à l'université Rennes 2,



Guillaume Blanc a récemment publié La Nature des hommes *(La Découverte, 2024) et* La Nature de l'historien *(CNRS Éditions, 2025).*

TIKSA NEGERI/REUTERS – PHOTO PERSONNELLE – EBRAHEM EZZAT/AP/SIPA

▶ du fleuve au sud de l'Égypte, puis elles furent localisées dans le nord éthiopien par le Portugais Jeronimo Lobo au XVIIe siècle, ce que confirma, au XVIIIe siècle, l'Écossais James Bruce : avec le Nil Bleu, qui prend sa source au lac Tana, l'Éthiopie fournit plus de 80 % des eaux du fleuve. Voilà pourquoi, dans les années 1860, l'Égypte du khédive Ismaïl Pacha partit en guerre contre l'Éthiopie, tandis que les Britanniques et les Français contrôlaient le tout nouveau canal de Suez. Ismaïl tenta, lui, de mettre la main sur les sources du Nil. Mais ses soldats sont défaits par ceux du négus Yohannès IV en 1875, puis en 1876. Après Fachoda, en 1898, les Britanniques sauront, en revanche, s'imposer dans la région *(cf. p. 92)*. En 1929, en attribuant l'exploitation exclusive des eaux du Nil à l'Égypte et au Soudan, ils mettent l'Éthiopie devant le fait accompli : cerné par les colonies européennes (le Soudan et le Kenya britanniques, la Somalie et l'Érythrée italiennes, la Côte française des Somalis), l'empereur Hailé Sélassié n'a autre choix que d'accepter la mainmise britannique sur

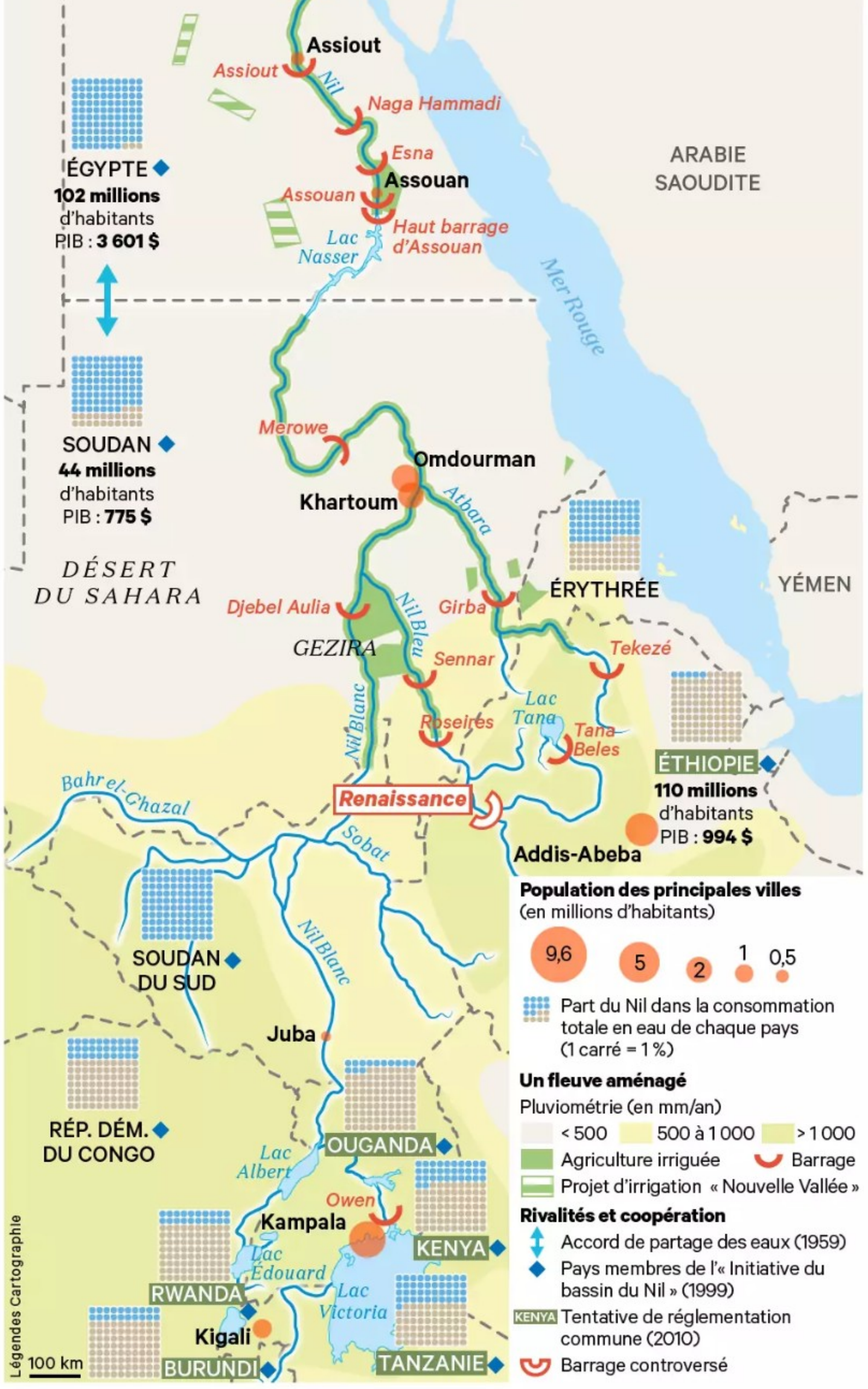
En fournissant l'Afrique de l'Est en électricité, l'Éthiopie deviendrait l'une des principales puissances africaines

le Nil. Une mainmise réaffirmée par un second traité, en 1959, qui stipule que l'Égypte et le Soudan sont les seuls à pouvoir décider de construire – ou d'autoriser la construction – des barrages sur le Nil.

Cette gouvernance coloniale du fleuve résiste à l'ère des indépendances. Mais en 1999, face à des tensions régionales grandissantes, les dix États riverains du fleuve se regroupent dans l'Initiative du bassin du Nil. Visant à bâtir une gouvernance concertée des eaux du Nil, ce dispositif institutionnel ne change toutefois rien à la prédominance de l'Égypte et du Soudan. Aussi, en 2010, sous l'impulsion de l'Éthiopie, l'Ouganda, le Rwanda et la Tanzanie, suivis du

CARTE

2025 : hydropolitique du bassin du Nil



Du Soudan du Sud à l'Égypte en passant par l'Éthiopie, le bassin-versant du Nil, de plus de 3 millions de km², s'étend sur des États aux niveaux de richesse fort différents. La puissance hydro-hégémonique de l'Égypte, qui s'est imposée pendant la période coloniale, est bouleversée par les revendications des pays d'amont, notamment l'Éthiopie et son barrage de la Renaissance.

Burundi et du Kenya, se rassemblent autour d'une nouvelle réglementation, qui autorise tous les pays riverains du Nil à y construire des barrages hydrauliques. Et ce renversement des rapports de force se traduit en acte en 2011, lorsque l'Éthiopie annonce la création du grand barrage de la Renaissance : celui-ci lui permettra d'approvisionner en électricité sa population, passée de 35 millions en 1980 à plus de 120 millions en 2025, et son industrie, mais aussi celles de tous les États d'Afrique de l'Est.

Un Nil global

Dès lors, une véritable diplomatie hydraulique se met en place : le Soudan puis le Sud-Soudan se rangent d'abord du côté égyptien ; les États-Unis soutiennent l'Éthiopie, avant de suspendre leur aide financière au barrage en 2020 et, finalement, de se déclarer « neutres », en 2024 ; date à laquelle le Soudan du Sud, l'Éthiopie, la Tanzanie, le Rwanda et le Burundi définissent un « cadre de coopération » prévoyant qu'ils « *utiliseront, sur leurs territoires respectifs, les ressources en eau du système fluvial du Nil de manière équitable et raisonnable* ». Le Kenya et le Soudan semblent, depuis, en passe de rejoindre cette nouvelle alliance. Les autorités égyptiennes ont quitté la table des négociations, et l'Éthiopie continue d'affirmer son droit à disposer de ses ressources.

En l'absence d'études d'impact socio-environnemental du barrage, il est difficile d'évaluer précisément les conséquences locales du projet. Là où les zones terrestres sont submergées, la faune migre et la flore disparaît. Sur les terres en aval, surtout au Soudan, le barrage retenant désormais les sédiments qui venaient fertiliser les sols, les agriculteurs sont contraints de recourir à davantage d'engrais chimiques. Et dans les aires alentour, principalement chez les Gumuz, des programmes de déplacement de populations sont inévitables. Mais, pour les autorités éthiopiennes, le jeu global en vaut la chandelle.

Siège de l'Union africaine, porte-parole de l'Afrique au G20 et principal hub aérien entre l'Afrique et l'Asie, si l'Éthiopie venait à approvisionner l'Afrique de l'Est en électricité, elle s'imposerait comme l'une des principales puissances africaines. Un avenir qui semble d'autant plus plausible qu'elle parvient à manœuvrer au sein d'une géopolitique toujours plus globalisée. L'aide au développement dont elle a besoin lui est principalement fournie par les États-Unis. Réciproquement, ces derniers ont besoin de leur allié éthiopien pour lutter contre les réseaux islamistes du Soudan et contre les militants somaliens chabab. L'administration de Donald Trump sait très bien que l'Éthiopie d'Abiy Ahmed peut compter sur la Chine (à qui elle fait appel pour équiper le pays de routes et d'infrastructures), la France (Alstom fournit les turbines Francis du grand barrage) et l'Italie (dont l'entreprise Salini Impregilo, récemment rebaptisée Webuild, s'est vue confier la réalisation du barrage).

Reste à savoir quelle sera l'issue des conflits qui meurtrissent aujourd'hui le Soudan, déchiré par une guerre civile, l'Éthiopie et la Somalie, et qui pourraient bien changer une nouvelle fois le cours d'une histoire régionale ancrée dans le temps colonial, mais aussi plongée vers un avenir que rien ne semble apaiser. Pas même les eaux du Nil. ■

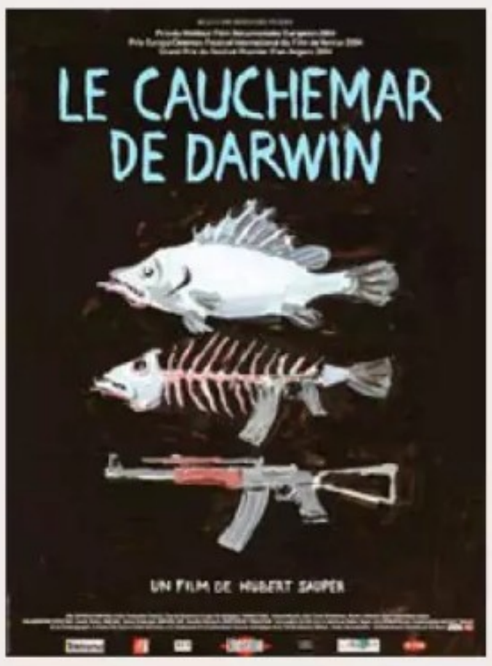


PASCAL MAITRE/MYOP/VII

Développement **En aval du lac Tana, une grande partie du débit des chutes de Tissisat est, depuis 2003, absorbé par une centrale hydroélectrique.**

FOCUS

Des armes et des poissons



Nominé aux Oscars en 2006, le documentaire d'Hubert Sauper, qui explorait les ravages écologiques et humains causés par l'introduction de la perche du Nil dans le lac Victoria, a fait polémique. En réalité, les carcasses de poisson ne sont pas destinées à nourrir des Tanzaniens miséreux, mais les poulets ou les porcs ; la pêche génère aussi des emplois ; et le trafic d'armes, dans la région, n'est pas forcément alimenté par cette activité.

POUR EN SAVOIR PLUS

Ouvrages généraux

M. W. Daly (dir.), *The Cambridge History of Egypt*. Vol. 2, *Modern Egypt, from 1517 to the End of the Twentieth Century*, Cambrige, Cambrige University Press, 1998.
I. Hairy (dir.), *Du Nil à Alexandrie. Histoires d'eaux*, Alexandrie, Harpocrates, rééd., 2011.
B. Nantet, *Histoire du Nil. Voyage au cœur des civilisations*, Éditions du Félin, 2005.
C. F. Petry (dir.), *The Cambridge History of Egypt*. Vol. 1, *Islamic Egypt, 640-1517*, Cambrige, Cambrige University Press, 1998.

Antiquité

D. Agut, J. C. Moreno-García, *L'Égypte des pharaons. De Narmer à Dioclétien, 3150 av. J.-C.-284 apr. J.-C.*, Belin, 2016.
C. Barbotin, *Le Monde des hiéroglyphes*, PUF, 2025.
A. Bats, N. Licitra (dir.), *Storage in Ancient Egypt and Nubia. Earthen Architecture and Buildings Techniques*, Leyde, Sidestone Press, 2023.
L. Coulon, « Du périssable au cyclique : les effigies annuelles d'Osiris », S. Estienne, V. Huet, F. Lissarague, F. Prost (dir.), *Figures de dieux. Construire le divin en images*, Rennes, PUR, 2015.
L. Coulon (dir.), *La Cachette de Karnak. Nouvelles perspectives sur les découvertes de Georges Legrain*, Le Caire, Ifao, 2016.
J.-L. Fournet (dir.), *Le Papyrus dans tous ses états, de Cléopâtre à Clovis*, Collège de France, 2021.
F. Lerouxel, J. Zurbach (dir.), *Le Changement dans les économies antiques*, Pessac, Ausonius, 2020.
A. Sartre-Fauriat, « Voyages et voyageurs en Orient dans l'Antiquité romaine », *Dossiers d'archéologie* n° 285, juillet-août 2003.
V. Schram, *L'Arbre et le bois dans l'Égypte gréco-romaine*, ACHCByz, 2023.
C. Somaglino, *Atlas de l'Égypte ancienne*, Autrement, 2020.

Moyen Age

J.-P. Cooper, *The Medieval Nile. Route, Navigation, and Landscape in Islamic Egypt*, Le Caire, AUC Press, 2014.
J.-C. Ducène, « Prières, reliques et crue du Nil à l'époque mamelouke », U. Vermeulen, K. D'Hulster, J. Van Steenbergen (dir.), *Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk Eras*, Louvain, Peeters, 2013.
J. Loiseau, *Reconstruire la maison du sultan. Ruine et recomposition de l'ordre urbain au Caire*, 1350-1450, Le Caire, Ifao, 2011.
R. Seignobos (dir.), « Le Nil dans la culture médiévale. Regards croisés d'Orient et d'Occident, xe-xvie siècle », *Annales islamologiques* n° 57, 2023.

XIXe-XXIe siècle

G. Alleaume, « Les ingénieurs en Égypte au xixe siècle, 1820-1920. Éléments pour un débat », E. Longuenesse (dir.), *Bâtisseurs et bureaucrates. Ingénieurs et société au Maghreb et au Moyen-Orient*, Lyon, MOM, 1990.
M.-H. Baylac, *Agatha Christie. Les mystères d'une vie*, Perrin, 2019.
D. J. Bicout (dir.), *Le Virus du Nil occidental*, Versailles, Quae, 2013.
G. Blanc, *La Nature des hommes. Une mission écologique pour « sauver » l'Afrique*, La Découverte, 2024.
P. Blanc, *Proche-Orient. Le pouvoir, la terre et l'eau*, Presses de Sciences Po, 2012.
P. Bret, *L'Égypte au temps de l'expédition de Bonaparte, 1798-1801*, Hachette, 1998.
L. Chantre, K. Mazari, A. Messaoudi (dir.), *Actions et diplomaties culturelles dans le nord de l'Afrique et au Moyen-Orient, xixe-xxie siècle*, Rennes, PUR, 2024.
J.-P. Chrétien, *L'Afrique des Grands Lacs. Deux mille ans d'histoire*, Aubier, 2000.
A. Hugon, *L'Afrique des explorateurs. Vers les sources du Nil*, Gallimard, « Découvertes », 1991.
H. Laurens, *L'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, [1989], Seuil, 1997.
F. Lasserre, A. Brun, « L'Égypte peut-elle envisager un partage du Nil ? », *Le Partage de l'eau. Une réflexion géopolitique*, Odile Jacob, 2018.
C. Mayeur-Jaouen, *Le Culte des saints musulmans, des débuts de l'islam à nos jours*, Gallimard, 2024.
N. Michel, *L'Égypte des villages autour du seizième siècle*, Louvain, Peeters, 2018.
M. Rey, H. Laurens, *Méditerranées politiques*, PUF, 2017.
I. Surun, *Dévoiler l'Afrique ? Lieux et pratiques de l'exploration. Afrique occidentale, 1780-1880*, Éditions de la Sorbonne, 2018.

EN VENTE DÈS LE 21 AOÛT



Le mois prochain dans « L'Histoire »

MARC BLOCH. ***L'historien combattant***

Numéro spécial

● Annette Becker ● Jacques Berlioz ● Patrick Boucheron ● Guillaume Calafat ● Sophie Cœuré ● Claude Gauvard ● Alain Guerreau ● Jean-Noël Jeanneney ● Philippe Joutard ● Olivier Loubes ● Florian Mazel ● Pierre Monnet ● Yann Potin ● Antoine Prost ● Peter Schöttler ● Claire Sotinel ● Pierre-François Souyri ● Annette Wieviorka ● Michel Winock

L'Histoire

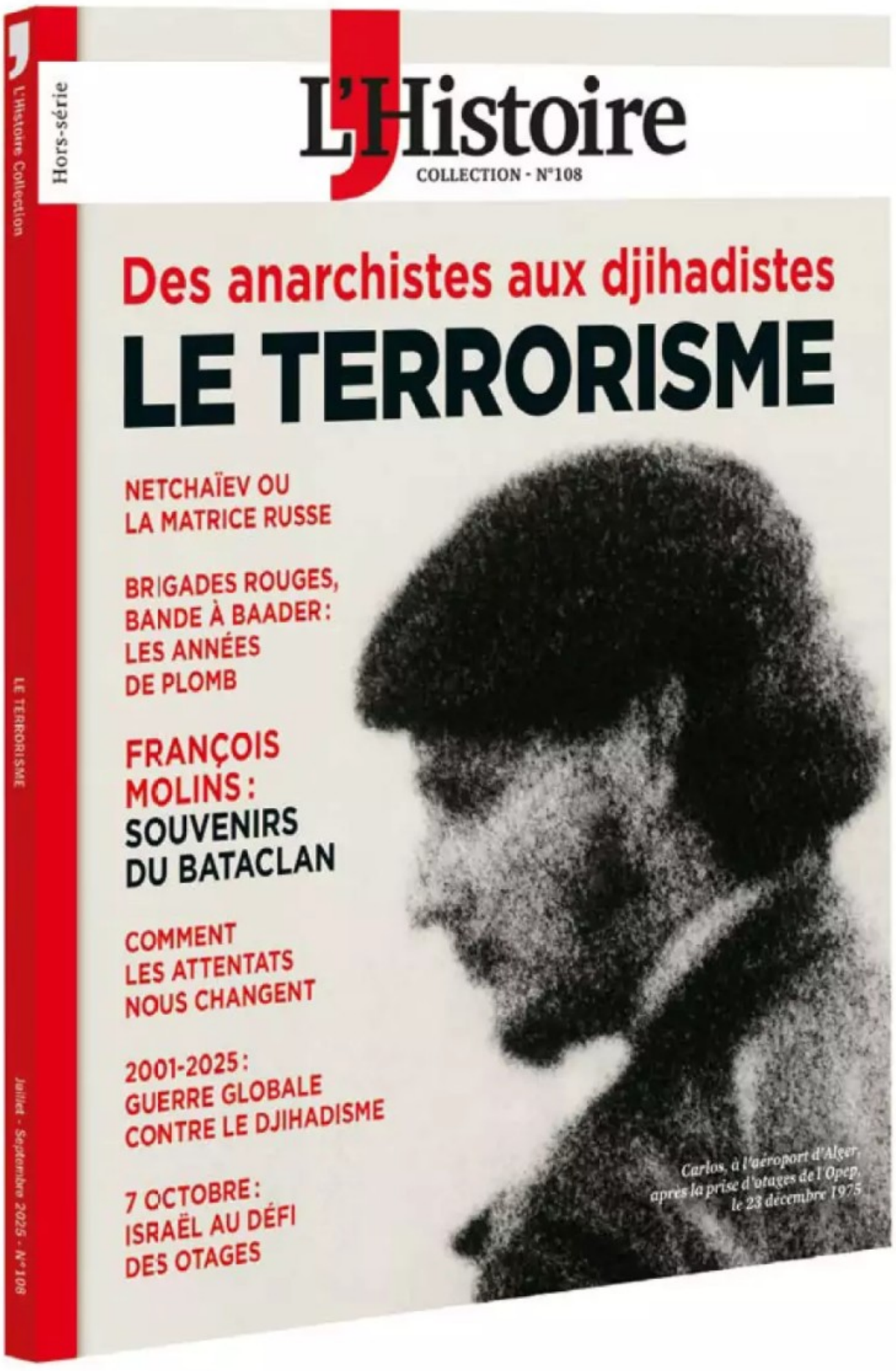
La rédaction de L'Histoire *est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Toute copie doit avoir l'accord du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris. Tél. : 01 44 07 47 70. Fax : 01 46 34 67 19). L'éditeur s'autorise à refuser toute insertion qui semblerait contraire aux intérêts moraux ou matériels de la publication. Les nom, prénom(s) et adresse de nos abonnés sont communiqués à notre service interne et aux organismes liés contractuellement avec* L'Histoire, *sauf opposition motivée. Dans ce cas, la communication sera limitée au service de l'abonnement. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal.*

ACPM DIFFUSION

Origine du papier : Autriche. Eutrophisation (PTot) : 0,008 kg/tonne Taux de fibres recyclées : 33 % Ce magazine est imprimé par BLG, Toul (54), France, certifié PEFC

Commission paritaire n° 0428 K 83242. ISSN 0182-2411. L'Histoire *est publiée par les Éditions L'Histoire*
Président et directeur de la publication : Claude Perdriel *- Dépôt légal juin 2025 © 2025 Éditions L'Histoire*

ALAMY/ABACA



Le mook
des passionnés
d'histoire

Trimestriel
132 pages

Le 3 juillet 2025,
en kiosque, en librairie
et sur www.lhistoire.fr

2025 marque les dix ans de la terrible séquence d'attentats djihadistes, de *Charlie Hebdo* au Bataclan. Le terrorisme entraîne des conséquences géopolitiques ; il a aussi un impact sur les sociétés, le droit, les médias. Attaques anarchistes de 1893-1894, Années de plomb, combat des groupes palestiniens, irlandais, corses… Retour sur une violence politique qui fragilise nos démocraties.

L'Histoire
COLLECTION

BASSINS DES LUMIÈRES
BORDEAUX



L'ÉGYPTE DES PHARAONS

L'EXPÉRIENCE IMMERSIVE

INFORMATION & RÉSERVATION

PRODUCTION CULTURESPACES STUDIO® CRÉATION ARTISTIQUE VIRGINIE MARTIN MISE EN SCÈNE ET ANIMATION CUTBACK SUPERVISION MUSICALE ET MIXAGE START-REC

Image © Après la Nuit. Assassin's Creed TM & © Ubisoft Entertainment.

Ville de BORDEAUX · UBISOFT · BARCO · SUD OUEST · JUNKPAGE · sncfconnect · fnac · HISTORIA · le Bonbon · ici Radio TV Digital